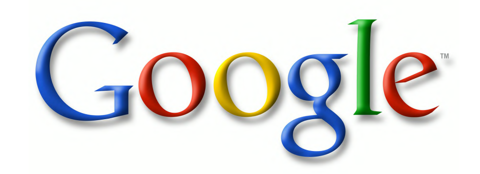
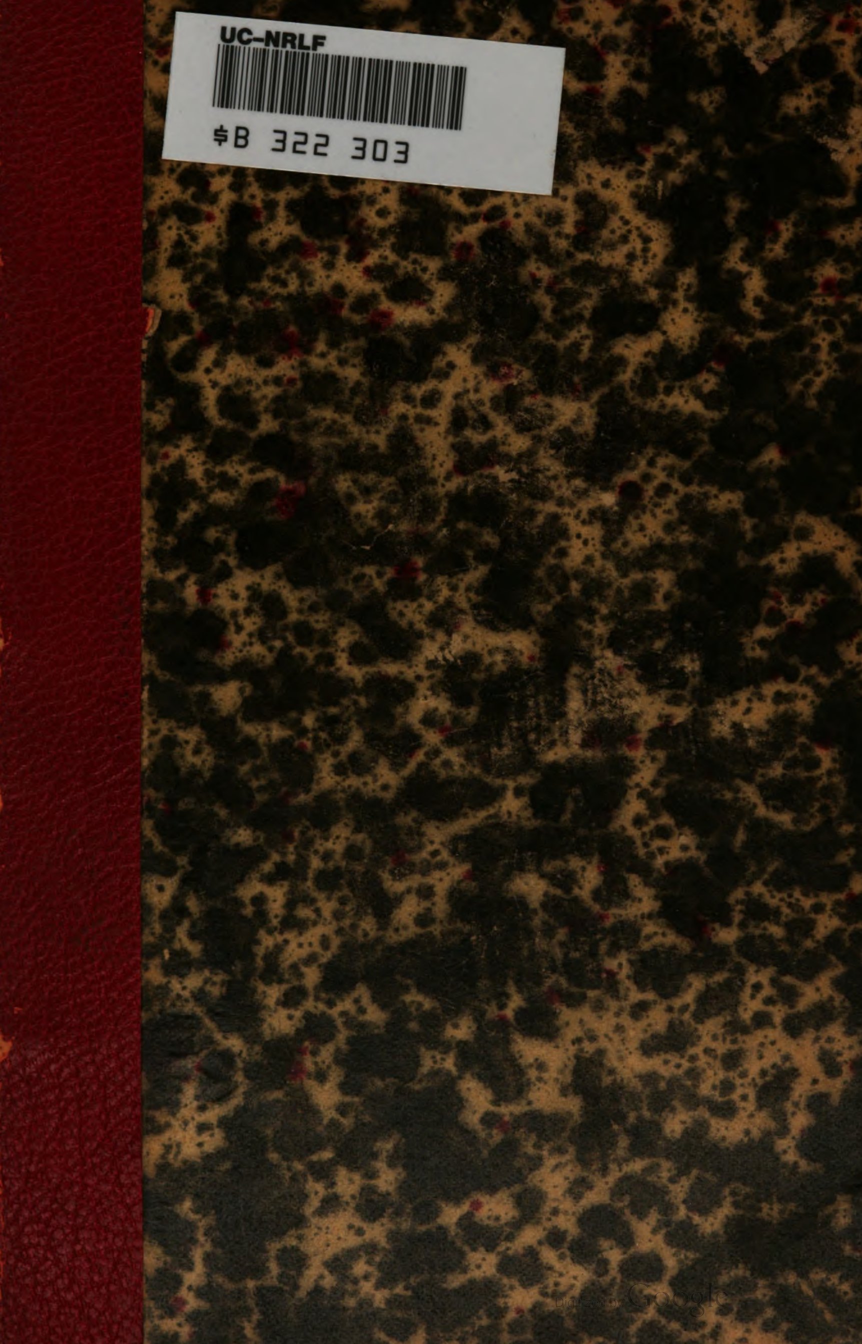



UC-NRLF
$B 322 303


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

FINLANDE

ET

FINLANDAIS

FINLANDE
ET
FINLANDAIS

Ouvrage publié sous la direction de

WERNER SÖDERHJELM

Professeur à l'Université d'Helsingfors

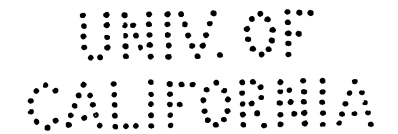
PAR

E. HORNBORG, E. JÄRNSTRÖM, A. HAARTMAN
O. ANDERSSON, EMMA SALTZMANN, ERNEST LAMPÉN
G. R. SNELLMAN, G. GROTENFELT



LIBRAIRIE ARMAND COLIN
RUE DE MÉZIÈRES, 5, PARIS
1913

FINLANDE ET FINLANDAIS



INTRODUCTION

Depuis une douzaine d'années, la situation de la Finlande préoccupe les esprits libres et ouverts en Europe, et journaux et revues en ont beaucoup parlé. Ce n'est pas, certes, la première fois, et ce ne sera malheureusement pas la dernière, que des droits politiques séculaires d'un petit peuple sont sacrifiés au prétendu intérêt d'État d'une grande puissance. Mais comme il y a toujours eu dans l'humanité des révoltes contre les injustices de la politique, il y en a encore aujourd'hui : la cause des nations opprimées intéresse en ce moment des cercles plus nombreux, peut-être, que jamais, et on a vu partir de la France même plus d'un appel tendant à réunir ses cercles en un effort commun.

Ce qui, cependant, provoque un retentissement plus vif encore, c'est qu'en Finlande une culture nationale, venue de l'Europe occidentale mais appropriée aux besoins du peuple et arrivée jusqu'à un degré remarquable de déve-

loppement, est sujette à un travail d'affouillement continuel, dont les raisons ne reposent que sur une jalousie mesquine et un « nationalisme » borné. Certes, si jamais les grandes nations de l'Occident, mères de la civilisation mondiale des temps modernes, se soucient un peu de ce que vont devenir leurs rejetons, elles auront ici de quoi s'inquiéter.

En dehors des articles parus dans la presse, on a publié en France un certain nombre de livres et de brochures sur la question finlandaise. Ces ouvrages, qui, presque sans exception, s'occupent du conflit politique entre la Finlande et la Russie, sont en partie dus à des auteurs français; et il faut relever surtout que la très importante déclaration de la conférence internationale de spécialistes en droit public, tenue à Londres en 1910, a paru originairement en français, rédigée par un savant juriste français, M. de Lapradelle. Une liste à peu près complète des publications françaises sur la Finlande se trouve ajoutée à l'ouvrage *La Question finlandaise en 1911 par un député finlandais, préface de Frédéric Passy* (la dernière qu'il ait écrite)[1]. Elles suffisent pour jeter une pleine lumière sur nos

1. Paris, Schleicher frères, 1912.

revendications, qui ne tendent qu'à garder ce que nous avons possédé, ce que nous considérons comme l'héritage le plus précieux des époques précédentes, héritage auquel des générations chez nous ont été attachées du plus profond de leur âme : la liberté de veiller nous-mêmes au développement de nos institutions, à l'éducation de nos enfants et à l'instruction de notre peuple.

Mais si nous acceptons avec reconnaissance la sympathie des étrangers dans la défense de notre vie intellectuelle et matérielle, il ne faut pas que l'objet de leur intérêt soit une chimère : il faut que nous disions et montrions à nos amis ce que vaut cette civilisation en danger, et qu'ils puissent juger eux-mêmes si, en dehors du principe, il s'agit, en effet, de défendre une culture de réelle valeur. Car c'est certainement avec pleine raison que M. Edmond Gosse dit dans la préface de son livre *Two visits to Denmark* : « Un petit pays, s'il veut rester honoré et estimable, doit concentrer toute son énergie sur ses qualités. Par conséquent, à la question de savoir si un petit pays mérite de rester indépendant ou non, il faudra répondre par une autre question : est-ce qu'il occupe un rang élevé par sa culture nationale indépendante ? » C'est cela, d'abord, qu'il s'agit de démontrer.

Il existe en français, il est vrai, différents ouvrages contenant des résumés généraux. *La Finlande au XIXe siècle*, le très beau volume in-4° publié, il y a une vingtaine d'années, par un groupe d'auteurs et d'artistes, avec, à leur tête, M. L. Mechelin et feu Albert Edelfelt, parut le premier; mais cet ouvrage est déjà vieilli et, du reste, complètement épuisé. Les *Notices sur la Finlande*, publiées pour l'Exposition universelle de 1900, n'offrent guère, quelque utiles qu'elles aient été, une lecture plus attrayante qu'un livre de statistique. L'*Atlas de Finlande*, enfin, paru en seconde édition il y a peu de temps, accueilli partout de la manière la plus flatteuse, grâce à l'exécution admirable de ses nombreuses cartes et du texte nourri et varié des deux volumes qui l'accompagnent, couronné par la Société de géographie de Paris, ne sera jamais, à cause de son étendue et de son prix élevé, accessible qu'à un public forcément restreint.

Pour donner une image complète du travail intellectuel qui depuis un siècle s'accomplit chez nous, il serait nécessaire d'exposer très longuement toutes les conditions historiques, ethnologiques, psychologiques, etc. du pays et du peuple, et il faudrait ajouter à cet exposé de nombreux échantillons de la littérature nationale.

Le petit livre que nous présentons ici n'a pas ces prétentions. Il ne peut et ne veut que donner quelques notions générales sur différents côtés de la vie en Finlande. Il veut servir d'orientation à ceux dont les regards sont tournés vers nous à cause de la crise politique que nous traversons actuellement ; il espère pouvoir stimuler çà et là quelqu'un à pénétrer plus avant dans l'étude des choses finlandaises. On a essayé de toucher à un aussi grand nombre que possible de matières et de les faire traiter par des plumes autorisées ; on a voulu éviter tout encombrement de faits, de noms, de chiffres, de dates, et on a choisi une forme populaire, propre à faciliter la lecture du livre à tous. L'exposé n'est pas complet, il s'en faut, mais il est assez varié et multiple pour permettre au lecteur d'en dégager une conception suffisante du sujet. Il n'a point d'allure scientifique, mais il est correct et basé partout sur une connaissance parfaite de la matière.

Ainsi, les pages qu'on va lire ci-après rempliront peut-être la modeste mission qui leur est confiée. Nous comptons pouvoir donner un jour, pour les compléter, une anthologie des conteurs finlandais en français, accompagnée d'un aperçu historique. Nous voudrions bien promettre aussi

de préparer des traductions françaises de notre épopée nationale, le *Kalevala*, et de notre grand poète national Runeberg. Mais ce sont là des tâches extrêmement difficiles. On a beau désirer que ce qu'il y a d'original dans une littérature soit communiqué au monde entier — il se trouve toujours que la différence énorme des langues y met des obstacles presque insurmontables, et non seulement la différence des langues, mais aussi la différence des conceptions, car celle-là dépend en dernier ressort de celle-ci. Espérons pourtant qu'en un avenir pas trop éloigné les richesses de notre littérature trouveront auprès du public français des interprètes compétents, et que l'on continuera ainsi une tradition qui existe déjà, quoique peu familière à la génération actuelle.

Car il y a eu, en effet, des Français qui ont connu la Finlande et, s'étant familiarisés avec sa littérature, ont mis beaucoup de travail et de zèle à communiquer à leurs compatriotes le résultat de leurs études. Il y en a d'autres qui, après avoir parcouru occasionnellement notre pays, ont fixé sur le papier leurs impressions de voyage. Peut-être ne sera-t-il pas inutile d'évoquer ici le souvenir de ces auteurs et de ces ouvrages, en les passant en revue rapide

devant nos yeux : ce sera un hommage rendu par les auteurs du présent volume à des Français qui se sont occupés de leur pays, et cet aperçu pourra peut-être amener quelque lecteur à ouvrir un livre ancien et oublié, où il trouvera en sa langue des traductions ou des analyses de notre poésie, faites jadis par des esprits curieux et universellement instruits parmi ses compatriotes.

Nous ne parlerons pas des voyageurs français de jadis qui, faisant des excursions en Laponie, sont venus toucher le sol finlandais près de la frontière, comme Regnard, l'auteur comique, pendant son voyage de 1681, ou Maupertuis, le mathématicien, dans l'hiver de 1736-37, ni d'un auteur qui, comme Georges Scudéry, fait défiler dans son épopée *Alaric* une troupe de guerriers fantastiques, riches et brillants, de la « fertile Finlande », ni des historiens qui, comme Voltaire dans son *Histoire de Charles XII*, ont donné des notions plus ou moins exactes sur le pays de Finlande en même temps que sur celui de Suède. Nous ne nous arrêterons qu'à Bernardin de Saint-Pierre, le premier écrivain français qui ait, en personne, visité la Finlande.

Par un de ces hasards qui gouvernaient sa

vie, l'auteur de *Paul et Virginie* est venu à Saint-Pétersbourg en 1762 — au lieu d'aller, comme il se l'était proposé, en Portugal guerroyer contre l'Espagne. Il resta en Russie jusqu'au printemps de 1764, servant comme lieutenant dans le corps du génie de l'armée russe. C'est en cette qualité qu'il partit pour la Finlande au mois d'août 1763, accompagnant un général qui devait inspecter les forteresses de la Finlande orientale restée depuis la paix de Nystad, en 1721, sous la domination de la Russie. Bernardin de Saint-Pierre traversa ainsi toutes les villes de cette contrée et fit même une courte visite de l'autre côté de la frontière. Ce qu'il en rapporta, ce ne fut pas seulement un mémoire, *Observations sur la Finlande*, publié chez nous il y a quelques années d'après le manuscrit du Havre, et contenant pour la plus grande partie des notes d'ordre stratégique et économique, mais aussi des impressions sur la nature de ce pays, qu'il a formulées çà et là dans ses écrits, dans le *Voyage en Russie*, dans les *Harmonies*, dans les *Études de la Nature* et ailleurs. Par ces descriptions la Finlande fait son entrée dans la littérature française; mais elle y est tout de suite dépeinte d'une manière beaucoup plus vivante que n'a

été aucun des autres pays scandinaves, objets, depuis longtemps, de l'attention littéraire des voyageurs français. « Tandis que chez ceux-ci l'observation intelligente a dominé, ce sont, chez Bernardin de Saint-Pierre, les sens qui déterminent les impressions », dit fort bien l'auteur finlandais d'un livre sur le Nord dans la littérature française, d'où j'ai recueilli ces notes sur les premiers voyageurs français en Finlande [1]. Tout ce que ce poète décrit est vu, et dans ces visions il sait relever les traits les plus pittoresques et caractéristiques. Au début, il n'est guère content : il ne voit que des rochers, des forêts, des lacs, quelques villages pitoyables et quelques villes extrêmement pauvres, et les mœurs des habitants lui semblent tristes comme le pays. Plus tard, cependant, une certaine atmosphère d'idéalité lointaine commence à envelopper ses souvenirs de Finlande, et il songe même à écrire un roman avec un sujet finlandais. Déjà dans le *Voyage en Russie* il a un mot d'admiration pour les cascades d'Imatra; dans le *Voyage à l'Ile de France* il assure avoir vu en Finlande des étés plus beaux que ceux des Tropiques. Il dit très joliment du

1. Gunnar Castrén, *Norden i den franska litteraturen*, Helsingfors, 1910.

sapin dans les *Harmonies:* « C'est sous les ombrages de ce bel arbre, dans son atmosphère odorante et aux doux murmures de ses rameaux, que j'ai passé dans la solitaire Finlande des moments paisibles, souvent regrettés[1]. » En quelques mots il dépeint tout un paysage : « Nous apercevions souvent, entre les troncs sombres des sapins et blancs des bouleaux, un lac avec ses îles[2]. » Il a saisi le charme indescriptible du printemps nordique et tâché de le rendre : « Mais rien n'égale, à mon avis, le beau vert des plantes du Nord au printemps. J'y ai souvent admiré celui des bouleaux, des gazons et des mousses, dont quelques-unes sont glacées de violet et de pourpre. Les sombres sapins mêmes se festonnent alors du vert le plus tendre ; et lorsqu'ils viennent à jeter, de l'extrémité de leurs rameaux, des touffes jaunes d'étamines, ils paroissent comme de vastes pyramides toutes chargées de lampions. » Il voit les couleurs comme il voit les perspectives, et il sent les odeurs : le bouleau exhale, selon lui, au printemps un parfum de roses. Et quand, dans le fragment de roman l'*Arcadie*, il décrit une promenade à travers les forêts de la Gaule,

1. Bernardin de Saint-Pierre, *Œuvres posthumes*, 1836, p. 72.
2. *Ibid.*, p. 78.

ce paysage ressemble beaucoup plus à la Finlande qu'à la France.

Un autre écrivain français célèbre, qui un demi-siècle plus tard passa par la Finlande, n'en emporta pas le même souvenir favorable. Dans les mémoires posthumes de Mme de Staël, *Dix années d'exil*, on trouve quelques notes sur son passage de Saint-Pétersbourg à Stockholm. Elle a été frappée par la différence entre le type slave et le type des habitants de la Finlande, qui lui paraissent rappeler plutôt le type germanique — probablement, remarque avec raison M. Castrén, parce qu'elle passait par le sud de la Finlande, où elle pouvait voir surtout la population d'origine suédoise. Ces Finlandais sont, dit-elle, moins vifs que les Slaves, mais leurs mœurs sont plus douces et leur probité est grande, grâce à leur religion protestante. Elle voit les jeunes filles rentrer de l'église à cheval; elle loue chaudement l'accueil que le voyageur trouve chez les pasteurs finlandais, qui occupent le premier rang parmi la population, puisqu'il n'y a guère de châteaux ni de grands seigneurs. Elle cite une chanson populaire finnoise, dont elle avait trouvé la traduction française dans le *Voyage pittoresque* de Skjöldebrand et où il est dit que pour son amour

la jeune fille sacrifierait jusqu'au presbytère, si le pasteur s'offrait à le partager avec elle. Mais le paysage finlandais ne lui sourit pas — il est vrai que les routes du Sud traversent en général des contrées peu jolies — et c'est avec une certaine pitié qu'elle regarde le sol pierreux, la maigre verdure et les forêts dévastées par les incendies. Les villes lui paraissent insignifiantes — et à cette époque-là elles n'avaient, en effet, rien d'important ni d'attrayant. La capitale, Abo, a une Université, mais elle ne la prend pas au sérieux : « L'on s'y essaye un peu à la culture de l'esprit ; mais les ours et les loups sont si près de là, pendant l'hiver, que toute la pensée est absorbée par la nécessité de s'assurer une vie physique tolérable ; et la peine qu'il faut pour cela dans les pays du Nord, consume une grande partie du temps que l'on consacre, ailleurs, aux jouissances de l'art de l'esprit[1]. » C'est en Finlande, pour ainsi dire, que ces mémoires prennent fin, car l'auteur met un point final, juste au moment où le navire qui devait la porter en Suède mouille l'ancre devant les îles d'Aland pour attendre un vent propice.

1. Mme de Staël, *Œuvres posthumes*, 1844, p. 412.

Nous passerons maintenant à un groupe d'écrivains qui s'occupèrent d'une manière autrement sérieuse du Nord et de la Finlande. Ils sont trois, et ils furent de vrais interprètes de notre culture intellectuelle auprès de leurs compatriotes.

Voici d'abord Xavier Marmier, qui, à trente ans, professeur de littératures étrangères à la Faculté de Rennes, avait accompli déjà d'innombrables voyages et possédait des connaissances infiniment variées et étendues; historien, folkloriste, romancier et poète, mais particulièrement adonné à l'étude des pays et des peuples du Nord. Il avait fait partie d'une expédition en Islande et d'une autre au pôle nord, et il devait renouveler plusieurs fois ses visites dans les pays scandinaves. Au cours de ses études sur la littérature suédoise, il avait été amené à faire la connaissance du poète finlandais Runeberg, écrivant en suédois, qui à cette époque venait seulement de commencer sa carrière, mais dont les premières œuvres avaient dès leur apparition passé le golfe de Bothnie, éveillant par leur originale nouveauté partout dans les cercles littéraires de Suède la plus grande attention. Quand Marmier fait paraître

dans la *Revue des Deux Mondes* de 1839[1] les portraits littéraires des deux grandes étoiles de la poésie scandinave, le Danois Oehlenschlaeger et le Suédois Tegnér, il y ajoute le portrait du jeune Finlandais Runeberg. Le long article qu'il lui consacre commence par une belle description de la mélancolie du paysage estival finlandais et de la fraîcheur de l'hiver, et par des considérations sur le peuple finnois, ses origines, ses qualités, son penchant pour la magie, sa poésie populaire et sa langue. Suivent une analyse et une appréciation des poésies lyriques et épiques de Runeberg. Tandis que celles-ci sont justement caractérisées comme des images vraies de la nature et de la vie nationale, pleines de sentiment et de couleur réaliste, Marmier se fait une idée trop sombre du lyrisme de Runeberg et donne de ce sain et robuste poète — qui sans doute n'est pas exempt de la mélancolie des poètes du Nord et de tous les poètes lyriques, du reste — un portrait sentimental, qui est bien loin de lui ressembler. Deux morceaux lyriques traduits en prose française accompagnent cet article[2]. En le reproduisant dans ses *Lettres sur*

1. Numéro du 1er août.

2. Pour plus amples renseignements sur Runeberg en France, je cite, au service de ceux qui lisent le suédois, mon article

la Russie, la Finlande et la Pologne (1843) et son *Histoire de la littérature scandinave* (1846), il n'y a rien changé, quoique la carrière de Runeberg eût été marquée entre temps de plusieurs grandes compositions ; il a ajouté seulement, dans la dernière publication, quatre traductions de poèmes lyriques. Dans ses nombreux articles sur le Nord, Xavier Marmier revient quelquefois à la Finlande, et c'est ainsi que, dans la *Revue des Deux Mondes* de 1842, il nomme le *Kalevala*, qui, quelques années auparavant, avait été publié pour la première fois. Parmi les papiers de Runeberg on a trouvé une lettre de Marmier, où celui-ci lui adresse un hommage plein d'admiration et pour le poète et pour son pays.

Le second personnage de ce groupe est celui qui parmi tous les Français a rendu le plus grand service à la littérature de Finlande, en traduisant le *Kalevala* en français. J'ai nommé Léouzon Le Duc, sorte de polyhistorien, lui aussi, écrivain et causeur, moitié érudit et moitié homme du monde, diplomate, employé dans les missions les plus diverses, très initié à la vie politique et privée des pays scandinaves et de la

Runeberg i Frankrike dans la revue *Ateneum*, Helsingfors, 1898, p. 369 et suiv.

Russie, aux secrets d'État aussi bien qu'aux secrets de boudoir, esprit aussi ouvert à toutes les choses du monde que communicatif et fertile.

Il était venu en Finlande en 1842, comme gouverneur des enfants d'un gentilhomme russe, domicilié en ce pays, et il y était resté deux années. A cette époque, le grand réveil national était en train de s'accomplir. Elias Lönnrot avait recueilli dans les forêts de la Carélie les débris épars d'une épopée finnoise, en avait composé un tout, et la première version du *Kalevala* avait paru en 1835. Ces chants avaient révélé aux Finlandais de langue suédoise quels trésors cachait le passé du peuple finnois et quelles possibilités pour l'avenir de la nation il en résultait. L'hôte français, toujours en éveil, comprit bien la valeur de toutes ces manifestations et quel intérêt de curiosité elles pourraient offrir à une nation de vieille civilisation. Il se mit à noter ses impressions, il s'imposa la rude tâche de traduire en français le vaste poème finnois, et ainsi il put faire paraître, peu de temps après son retour en France (1845), un livre portant ce long titre : *La Finlande, son Histoire primitive, sa Mythologie, sa Poésie épique, avec la traduction complète de sa grande épopée : le Kalevala*, son

génie national, sa condition politique et sociale depuis la conquête russe.

Comme l'indique ce titre, le livre est loin de ne contenir que la traduction du *Kalevala;* celle-ci pour ainsi dire constitue le noyau, autour duquel l'auteur a groupé une masse de renseignements sur la Finlande, et même sur la Scandinavie. Ces renseignements sont justes, au moins pour la plus grande partie, et témoignent d'une pénétration intelligente des sujets. Léouzon Le Duc est même assez perspicace pour se demander, en parlant de la situation politique de la Finlande, si en effet le serment impérial, qui a confirmé la constitution et les droits spéciaux du pays, sera à tout jamais inviolable !

En abordant pour la première fois le *Kalevala*, Léouzon Le Duc ne savait guère encore le finnois. Il se tira d'affaire de la façon suivante. Il avait deux collaborateurs, dont le premier, étudiant en théologie, lui traduisait d'abord mot à mot le poème en latin (!), puis en suédois et enfin en français ; l'autre, pédagogue de grand talent et sachant bien le français, veillait à ce que la traduction, dans sa forme définitive, ne fît pas perdre trop de la saveur de l'original. On conçoit quel travail énorme cela a dû coûter et quelles difficultés il y avait à vaincre.

Mais Léouzon Le Duc ne s'arrêta pas là. Il visita la Finlande encore deux fois. En 1846, à la recherche de granit pour le tombeau de Napoléon, il n'avait guère le temps de s'occuper d'études littéraires ; mais en 1850, il passa à Helsingfors tout un hiver, chargé cette fois-ci par l'Académie des inscriptions et belles-lettres et par le ministère de l'Instruction publique d'étudier plus profondément encore la langue et la littérature finnoises. Il se mit alors à traduire l'épopée nationale pour la seconde fois d'après le texte, très amplifié à l'aide de nouvelles trouvailles, du « nouveau *Kalevala* », paru entre temps. Encore une fois il se servait d'une traduction littérale suédoise, que lui avait fourni maintenant un troisième collaborateur, un étudiant, qui avait rempli sa tâche avec un soin minutieux, comme on peut voir par le manuscrit de cette traduction, conservé au fonds scandinave de la Bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris. Léouzon Le Duc avait mis quinze ans à terminer sa traduction, et en effet, elle ne parut qu'en 1867. L'auteur la désigne par un I, car il avait l'intention d'ajouter à ce volume un autre, comprenant un commentaire, des illustrations, des cartes, etc., mais ce projet ne se réalisa jamais. En 1879, il réimprima le texte et lui donna une

autre couverture, d'où il avait enlevé le chiffre I.

Pendant son séjour à Helsingfors en 1850, Léouzon Le Duc fut élu membre correspondant de la Société de littérature finnoise. Il adressa alors à la Société une lettre de remerciements, où il raconte l'accueil qu'avait trouvé son premier volume auprès des plus éminents de ses compatriotes. Très fier de son œuvre, il ne rabat évidemment rien de ce qu'on lui en a dit de bon, mais il faut reconnaître qu'il attribue loyalement l'honneur de cet accueil au sujet de son livre. Voici quelques extraits de cette intéressante lettre, datée du 30 décembre 1850, et conservée aux archives de la Société susdite[1]. Après avoir fait à la Société des compliments pour son œuvre, Léouzon Le Duc continue :

« Tant d'utiles résultats ne pouvaient échapper aux intelligences supérieures qui composent l'Institut de France. Voilà pourquoi l'Académie de Paris a provoqué de la part de mon gouvernement la nouvelle mission qui m'amène au milieu de vous. Mais entre tous les travaux que je dois accomplir, l'Académie de Paris m'a chargé surtout de la tenir au courant des décou-

1. Une traduction partielle finnoise de cette lettre a été publiée dans la revue *Valvoja*, dans une étude de M. E.-N. Setälä sur les traducteurs et les traductions du *Kalevala*, 1909, p. 269 et suiv.



vertes scientifiques et littéraires qui se sont produites depuis les dernières années, et qui se produiront dans la suite, au sein des centres académiques du nord et en particulier de la Finlande. Dans ces temps d'orages qui agitent le monde, d'impatience fébrile qu'excite la soif du bien-être matériel, les hommes de science de mon pays ont senti le besoin de rallier autour d'eux les savants des contrées même les plus lointaines, afin qu'avec leur coopération ils pussent restituer à l'intelligence sa domination légitime; et en ravissant le monde par le spectacle de ses conquêtes, le ramener, peu à peu, à la patience, au calme, à la paix.

« Plus que bien d'autres, Messieurs, vous pouvez concourir efficacement à ce noble but. Fils d'une nation forte de conscience et de vertu, d'une nation qui a su joindre à une civilisation intellectuelle du plus haut prix, une inviolable fidélité à ses lois et à ses souverains, vous n'avez qu'à vous replier sur vous-mêmes, et à raconter votre propre patrie pour offrir au monde un exemple éloquent et d'une utilité réelle. Mais, sans sortir des champs de la science et de la littérature, quels riches et nombreux épis ne pouvez-vous pas ajouter à la moisson de l'intelligence! Je serai heureux, Messieurs,

de recueillir vos précieux travaux, et d'être auprès de l'Académie et du gouvernement qui m'envoient le fidèle interprète comme aussi, auprès de mon pays, le zélé vulgarisateur.

« Je dois, peut-être, ici, Messieurs, ne serait-ce que comme présomption de l'avenir, vous dire quelques mots de l'ouvrage que j'ai déjà publié sur la Finlande. Cet ouvrage est certainement bien imparfait; j'en confesse moi-même les nombreux défauts. Cependant, tout imparfait qu'il est, il a eu une destinée vraiment encourageante. D'abord, ce sont les poètes dont les suffrages l'ont honoré. « Vous m'avez rendu un « grand service, me disait un jour Victor Hugo, « en publiant votre livre; car j'y ai trouvé la « confirmation vivante de mes doctrines; le *Kale-* « *vala* sort des voies battues, on s'y sent les cou- « dées franches; on y nage largement dans l'es- « pace. » Lamartine, d'un génie si différent de Victor Hugo, n'en est pas moins que lui enthousiaste du *Kalevala;* il le sait presque en entier par cœur; et mon livre fait partie de la bibliothèque choisie qu'il emporte avec lui dans tous ses voyages. M. d'Israeli, ce littérateur si spirituel, ce membre si considérable du parlement britannique, auquel je présentai ce même livre pendant le séjour qu'il fit à Paris, en 1846,

M. d'Israeli se prit, lui aussi, d'un tel amour pour le *Kalevala* que souvent il se renfermait chez lui de longues heures pour en savourer les chants. Vous dirai-je encore, Messieurs, les leçons spéciales faites sur le *Kalevala* à la Sorbonne, par M. Guigniaut, un des membres les plus honorables de l'Institut de France et un de nos professeurs les plus éminents; les longues citations empruntées au *Kalevala*, par M. Egger, dans son cours de littérature grecque au Collège de France; les interprétations dont le *Kalevala* a été l'objet au cours de langues orientales de la bibliothèque nationale de Paris? Tous ces témoignages ne sont pas sans valeur. Je pourrais y joindre ceux de presque tous les chefs de notre littérature, de M. Lebrun, ancien pair de France et directeur de l'Académie française; de MM. Magnin, Sainte-Beuve, Prosper Mérimée, J-J. Ampère, de l'Académie française; de M. Augustin Thierry, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; de M. Amédée Thierry, son frère, de l'Académie des Sciences morales et politiques, et de tant d'autres moins célèbres, mais dont le nom est avantageusement connu dans les sciences et les lettres; je pourrais citer aussi, pour l'intérêt qu'ils m'ont manifesté au sujet de mes études finnoises, deux hommes

dont l'autorité ne sera pas contestée, sans doute : M. de Salvandy, notre ancien ministre de l'Instruction publique, et M. Guizot. Mais voici, Messieurs, un fragment de lettre qui vous édifiera plus explicitement encore sur l'opinion des savants français touchant le grand monument de votre littérature nationale. « J'ai lu, m'écrivait en 1845 M. Ozanam, professeur de littérature étrangère à la Sorbonne, et membre des plus distingués de l'Université de France, j'ai lu avec admiration les chants du *Kalevala;* je ne puis me lasser de ces beautés sauvages où l'on ne sent point d'imitation, mais où l'on sent si bien que les sources de la poésie sont les mêmes pour toutes les familles de la race humaine. Vos éclaircissements jettent une vive lumière sur des contrées dont nous ne savions rien, sur des mœurs qui ont leur charme, sur des intérêts sociaux, qu'il ne nous est pas permis de négliger. » Et lorsque l'Institut de France fut appelé par le ministre de l'Instruction publique de mon gouvernement, à délibérer sur la mission que je remplis aujourd'hui, n'ai-je pas rencontré chez tous les membres de cet illustre corps une sympathie déclarée pour mon projet; n'ai-je pas vu, entre autres, M. Mignet, membre et secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences

morales et politiques, Président du comité des monuments écrits d'histoire de France, ne l'ai-je pas vu déserter, en quelque sorte, la cause des manuscrits français, que je suis chargé de recueillir à la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, pour devenir le champion de mes études sur la race finnoise ? « Il importe peu, disait-il, que l'on nous rapporte quelques manuscrits français de plus, mais il importe beaucoup que la question finnoise soit étudiée, que tous les chants finnois soient recueillis et révélés à la France ...».

« De tout cet exposé il résulte une conséquence que vous aurez déjà tirée vous-mêmes, c'est que la question finnoise doit avoir *par elle-même* une bien grande importance, puisqu'un aussi faible instrument que mon ouvrage a pu réussir à l'entourer de tant d'intérêt. La carrière est ouverte ; à vous, Messieurs, de la poursuivre avec courage. En scrutant la mine que vous avez sous la main, en développant toutes les richesses, vous aurez bien mérité de la science, l'Europe vous applaudira, le grand Empire, lui-même, auquel vous appartenez, vous sera reconnaissant, car vous aurez montré au monde que s'il ne possède pas dans le peuple finnois un instrument redoutable de force matérielle, il

possède en lui, du moins, un instrument glorieux de vertu et d'intelligence. »

Même s'il y a ici quelque exagération, il est sûr pourtant que les publications de Léouzon Le Duc suscitèrent le plus grand intérêt et qu'elles furent pendant très longtemps les seules à répandre dans le monde latin (elles le sont encore pour la France) la connaissance d'une des épopées nationales les plus singulières et les plus poétiques de tous les peuples. La traduction du *Kalèvala* étant faite, malgré ce qu'assure Léouzon Le Duc, sur une traduction suédoise (en consultant toutefois l'original autant que cela lui était possible), n'est pas verbale, et souvent on croit sentir l'atmosphère poétique de la Gaule plutôt que celle des déserts de la Carélie ; mais elle est en tout cas très méritoire et donne, en somme, une image suffisamment fidèle de l'original[1].

Dès son premier livre, Léouzon Le Duc s'était aussi occupé de Runeberg. Il avait donné des extraits d'un ouvrage en prose, *Les lettres du vieux jardinier*, où, sous une forme symbolique, le poète se fait l'interprète convaincu de l'abnégation et des abstractions du piétisme, qui, à

1. Rappelons ici qu'un poème de Leconte de Lisle, *Le Runoïa*, s'inspire du *Kalevala*, que le grand poète connut par la traduction de son compatriote.

cette époque, menaçait d'envahir toute la Finlande. Dans un livre étrange, fruit de son second voyage, et intitulé *Études sur la Russie et le Nord de l'Europe* (1853), dont la matière est d'une diversité vraiment déconcertante, Le Duc a imprimé une traduction en prose du poème *Nadeschda* de Runeberg, sorte d'épopée romantique, dont le sujet est une légende russe du temps de Catherine II. Dans une petite introduction, Runeberg est présenté au public français : c'est un poète accompli, chez lequel la force de la pensée et la richesse des couleurs se trouvent unies à un sentiment vif et profond, tous les charmes du Nord se reflètent dans ce poème comme dans une perle.

Beaucoup plus tard, Léouzon Le Duc, traduisant un conte d'un autre poète finlandais de grand talent, Topelius (*La fille du sorcier*, 1865) revient à parler de Runeberg et donne la traduction en vers du chant national *Notre patrie.* Il reproduit cette traduction, avec celle d'un autre poème de Runeberg, dans son ouvrage *Vingt-neuf ans sous l'étoile polaire*, où, dans le second volume, il parle spécialement de la Finlande, mais en rappelant presque uniquement ses impressions de voyage.

Léouzon le Duc garda jusqu'à sa mort (1889)

une grande affection pour notre pays, et nous lui devons toute notre reconnaissance pour avoir été le premier interprète de notre vie et de notre littérature nationales dans un pays que nous aimons et à l'attention duquel nous avons toujours été sensibles.

A peu près à la même époque, où Léouzon Le Duc fit son second voyage en Finlande, un autre érudit, Auguste Geffroy, qui venait d'être nommé professeur à la Faculté de Bordeaux, fut chargé d'une mission historique en Suède. Ce savant ne se contenta cependant pas de fouiller dans les archives : il s'intéressa vivement à la littérature suédoise — témoin sa traduction du roman célèbre de Mlle Fredrika Bremer *Hertha*[1] — il entendit parler du poète finlandais Runeberg, dont les *Récits de l'Enseigne Stol*, cycle de chants patriotiques sur des sujets de la guerre de 1808-09, avaient paru quelques années auparavant et qui furent cités avec enthousiasme dans tous les milieux de la Suède aussi bien que dans la patrie même du poète. Dans un article sur *Le Nord Scandinave depuis cinquante ans* (*Revue des Deux Mondes*, 1er jan-

1. Voir sur elle le beau livre de Mme Louise Cruppi, *Femmes écrivains d'aujourd'hui, Suède*, Paris, Arthème Fayard, 1912, p. 31 et suiv.

vier 1852) il jette un coup d'œil sur la civilisation en Finlande, relève le mouvement en faveur de la langue et de la littérature finnoises, et parle en termes élogieux de Runeberg et de ses *Récits*, dont il traduit un, *la Villageoise*[1]. Peu avant, une Allemande, M[lle] Ida Mewes, avait publié une traduction de ces chants, et c'est sous forme d'un compte rendu de cette traduction allemande que Geffroy rédige son premier article sur Runeberg, qui paraît dans la *Revue des Deux Mondes*, le 1[er] septembre 1854, sous la rubrique *Poésies finlandaises de Runeberg*. Geffroy commence par mentionner la guerre orientale, qui a tourné les regards de l'Europe vers la Finlande (les Anglais étaient venus bombarder nos côtes). Son peuple, d'origine plus ancienne que toutes les autres races d'Europe, a joué un rôle important en transmettant la civilisation orientale aux nations de l'Ouest. Il a accepté les institutions des peuples scandinaves, mais il possède un trésor inestimable dans ses chants populaires qui forment une épopée admirable peinte de couleurs tout orientales. Passant à Runeberg, Geffroy l'appelle le Béranger de la Finlande : dans des poèmes énergiques

1. Geffroy place à côté de Runeberg un poète purement suédois, Malmström, l'appelant à tort « finlandais ».

animés par un profond amour de la patrie, il a chanté la dernière lutte de la Finlande. L'auteur ajoute comme échantillon un des morceaux les plus brillants du recueil, traduit en prose très exactement, mais sans donner aucune idée de l'élévation puissante de l'original. Trois ans plus tard, il rappelle de nouveau ces chants et la guerre qui les a provoqués, en rendant un hommage chaleureux à la bravoure des troupes finlandaises, à la simplicité et à l'ardeur patriotique de la Muse de Runeberg. Il ajoute la traduction de plusieurs morceaux et résume à la fin son jugement sur le poète dans des termes éloquents et justes, l'appelant avec raison un disciple de l'antiquité et disant qu'on apprend à connaître en lui un vrai génie poétique, d'énergie naïve, de charme sérieux et simple[1].

Cette recommandation et ces poèmes publiés dans une revue qui se lisait partout, semblent avoir produit un certain effet. Du moins Geffroy déclare-t-il, dans une lettre à Runeberg du 25 décembre 1858, que, vivement encouragé par ceux qui ont lu ses traductions, il désirerait publier un recueil de poésies de l'auteur finlandais et il lui en demande la permission. Malheu-

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1857.

reusement Runeberg a déjà donné son autorisation à une autre personne, Mlle Du Puget, ce qui décourage assez Geffroy. Il demande toutefois pourquoi Runeberg ne pourrait donner deux autorisations, d'autant plus qu'il croit savoir que Mlle Du Puget ne persisterait pas dans ses intentions. Runeberg se dit flatté d'être recherché par plusieurs traducteurs français à la fois, et y voit une garantie pour que ses œuvres soient bien traduites ; il serait désolé si par sa lettre à Mlle Du Puget il avait empêché Geffroy de continuer[1].

Le recueil ne parut cependant point. Mais deux fois encore Geffroy revient à parler de Runeberg et de la Finlande, toujours dans la même revue. En 1860 il publie un article sur la presse périodique et la littérature nationale en Finlande, et en 1862 il donne la traduction de deux poèmes de Runeberg, différents de ceux qu'il avait traduits auparavant. Certes, tous ces articles et les traductions qui les accompagnèrent auraient mérité d'être réunis en un volume.

1. Les lettres de Geffroy et les brouillons des lettres de Runeberg (en suédois) se trouvent dans les archives du Musée Runeberg à Borgo, petite ville non loin de Helsingfors, où le poète passa les quarante dernières années de sa vie. Son domicile et ses papiers furent achetés par l'État finlandais et forment un musée et une collection de manuscrits comme le « Goethehaus » et le « Goethe-Archiv » à Weimar.

De son côté, Mlle Du Puget n'avait pas complètement renoncé à son projet. Venue très jeune en Suède avec sa mère, pour fuir la Révolution, elle était restée dans ce pays plusieurs années et y avait pris du goût pour la littérature scandinave. Après son retour en France, elle s'était vouée à en répandre la connaissance parmi ses compatriotes. Dans ses nombreuses traductions — entre autres celles des deux *Edda* — il s'en trouve aussi des poètes finlandais Runeberg et Topelius. C'est dans une anthologie de (25) poètes suédois intitulée *Fleurs scandinaves* (1859), qu'elle a donné une place à Runeberg, et elle fait précéder sa traduction d'une notice biographique sur le poète, où elle le qualifie de mélancolique et sensible.

La plupart des articles que j'ai à signaler encore dans cet aperçu s'occupent surtout de Runeberg. Quelques mois après la mort du grand poète, survenue le 6 mai 1877, la *Revue bleue* contint[1] un article de V. Humbert intitulé *La poésie suédoise en Finlande. J.-L. Runeberg.* Après un exposé des courants littéraires dans le Nord au XVIIIe et au commencement du XIXe siècle, l'auteur analyse d'une manière très

1. A la date du 29 septembre.

exacte plusieurs œuvres de Runeberg, tout en ne nommant pas les deux importants poèmes épiques : *Nadeschda*, traduit comme nous l'avons vu, par Léouzon Le Duc, et *Le Roi Fialar*, le plus grandiose et le plus artistique de tous. Mais en somme, la caractéristique du poète est réussie ; une description très poétique du paysage finlandais termine ce sympathique article.

Si M. Humbert avait oublié *Le Roi Fialar*, ce vieux héros devait bientôt être vengé, car la *Revue bleue* lui consacra en avril 1878 un article entier, de la plume d'Arvède Barine, la spirituelle et universellement instruite analyste de tant de figures intéressantes dans l'histoire et les littératures étrangères. Elle connut le poème dans la traduction allemande d'Ida Mewes ; elle avait remarqué d'un seul coup d'œil qu'il s'agissait d'un grand poète — « ecce deus ! » s'écrie-t-elle — compare Runeberg à Victor Hugo et son poème à la *Légende des siècles*, et admire surtout la façon dont il a réussi à faire accorder les théories antiques sur la destinée avec les exigences de la pensée moderne. La traduction allemande lui permet aussi d'entrevoir l'exécution artistique, qu'elle trouve brillante, les métaphores grandioses et le rythme sonore de l'original. Elle a, en effet, très bien saisi l'idée fondamen-

tale et la grandeur de ce poème singulier et saisissant, où des héros et des héroïnes de la *saga* subissent un sort cruel pour avoir bravé les dieux, mais où il y a tant de vraie humanité dans la peinture des caractères et où le vers, frappé avec toute la force et la beauté plastique des anciens, rayonne en même temps d'une couleur romantique, dans le meilleur sens de ce mot, et s'insinue à l'oreille par une grâce infinie. Ce poème est sans aucun doute un des chefs-d'œuvre de la poésie du XIXe siècle, et l'enthousiasme d'Arvède Barine était bien justifié.

Le Roi Fialar fut traduit en français peu de temps après, par H. Valmore, l'auteur du premier livre consacré en France à Runeberg[1]. Il contient, en dehors d'une brève introduction,

1. *Jean-Louis Runeberg. Le Roi Fialar précédé de Le Porte-Enseigne Stôle, La nuit de Noël, Hanna etc., publiés par Hippolyte Valmore,* Paris, Garnier frères, 1879.

Il avait paru à Stockholm, en 1877, une traduction du poème *La nuit de Noël,* faite par J.-J. Guinchard, professeur de français et Suisse, je crois, d'origine, et la même année, M. P. Ponnelle avait publié chez le libraire K. Nilsson à Paris une plaquette de 18 pages : *Études sur la Finlande littéraire. Le roi des poètes finlandais,* tirage à part d'un article des *Mémoires de la Société d'histoire... de Beaune.* M. Ponnelle avait séjourné en Finlande comme professeur de français et agent d'une maison de vins ; il employait ses excursions commerciales à étudier notre poésie, s'éprit de Runeberg et donna à ses impressions la forme d'une appréciation juste et avenante.

assez superficielle, du reste, la traduction de trois poèmes épiques, de la première partie des *Récits de l'Enseigne Stol* et de 16 poèmes lyriques, le tout en prose. Malheureusement il faut avouer que ces traductions sont assez mauvaises. Celle des chants patriotiques est pleine de contre-sens, quelquefois même grotesques, et l'on admire le hasard qui a permis à l'auteur de n'en commettre pas plus souvent. *Le Roi Fialar* est encore le mieux réussi de tous les poèmes ; mais la différence entre les strophes magnifiques de l'original et la prose sèche du traducteur reste tout de même énorme.

Suivant les traces de M. Valmore, un Suédois, le baron L.-A. de Geer, publia à Genève en 1881 la traduction du *Roi Fialar* et de la première partie des *Récits*. Cette traduction, qui suit l'original ligne par ligne, est très exacte, mais je crains fort qu'une oreille française ne s'y blesse de pas mal d'inversions violentes et autres étrangetés.

Il me reste à parler de deux traductions de Runeberg, dont la valeur est plus grande, mais qui, par leur mode de publication, n'ont pu atteindre qu'une élite de lecteurs.

Un amateur français des lettres étrangères, M. Edmond Bayle, ayant entendu parler de

Runeberg, se mit à l'étudier dans l'original et entreprit, avec le concours d'un ami norvégien, une traduction de la seconde partie des *Récits de l'Enseigne Stol*, qui jusqu'ici n'avait pas été traduite en français. Le résultat de son travail fut publié dans l'élégante revue *L'Artiste* en 1886. M. Bayle faisait précéder la traduction d'une préface qui ne comprenait pas moins de 16 grandes pages in-4° et exposait, d'une manière plus vive et complète que ne l'avait fait aucun des articles antérieurs, l'importance de l'œuvre de Runeberg. Des renseignements succincts mais exacts sur la vie en Finlande, les deux langues du pays, la culture mixte qui en est le produit, accompagnent, dans cette introduction, l'analyse des principaux ouvrages du poète. Il apparaît clairement que l'auteur a été mieux préparé pour sa tâche que ses prédécesseurs : il connaît non seulement les articles de Marmier et de Geffroy, mais aussi un essai de l'Anglais Edmond Gosse sur Runeberg et les écrits scandinaves, surtout l'introduction du professeur Nyblom à l'édition complète de 1873. Il est plein d'enthousiasme pour le poète ; il voit en lui le plus grand, peut-être, de tous ceux qui ont écrit en suédois, tout en tenant compte de Tegnér ; il compare un de ses poèmes épiques au *Vicaire de Wakefield*,

et il trouve les derniers vers d'un des *Récits* dignes de Cornélia, la mère des Gracques ; un autre sujet du même cycle, représentant un soldat finnois, faible d'esprit mais défenseur inébranlable jusqu'au dernier souffle de sa vie, de l'honneur de son pays et de ses camarades, est encadré, selon lui, dans les vers les plus beaux qu'ait jamais chantés un poète du Nord.

Non moins enthousiaste et non moins distingué est l'hommage rendu à notre poète national par un autre admirateur français, M. Ernest Seillière. Ses travaux dans le domaine de l'économie sociale ainsi que l'influence qu'exerçaient certains auteurs du Nord sur la pensée de l'Europe moderne, lui avaient inspiré le désir de se familiariser avec la vie intellectuelle des peuples scandinaves, et il commença à apprendre le suédois en lisant les travaux du grand poète finlandais. C'est ainsi qu'un jour il se proposa de traduire le poème de *Nadeschda,* ignorant qu'il en existait déjà une traduction française. Cependant, M. Seillière travaillait plus pour son propre plaisir que pour le grand public, et sa traduction, tirée seulement à 60 exemplaires, ne parut jamais dans le commerce [1]. Elle est de

1. Elle date de 1894.

beaucoup supérieure à celle de Léouzon Le Duc, et, pour ce qui concerne l'expression du sentiment et les nuances de la langue poétique, elle dépasse, à mon jugement, en finesse et fidélité envers l'original, toutes les traductions françaises mentionnées dans cet article. Dans son introduction l'auteur, comparant le poète finlandais à ses deux grands confrères norvégiens, Ibsen et Bjœrnson, le désigne comme plus « classique » qu'eux et ayant son regard tourné plutôt vers le passé que vers l'avenir. Il le compare aussi à Victor Hugo, et il le place au-dessus de tous les poètes qui ont écrit en suédois. En parlant de la renaissance nationale en Finlande, à laquelle Runeberg a pris une si grande part, il ajoute, sceptique : peut-être la culture russe va-t-elle s'imposer maintenant à ce peuple que deux conquêtes auront successivement façonné... Cette sympathique introduction se termine par le beau vœu de Schlegel, que l'auteur répète pour se rendre favorables les mânes du poète : « Accepte l'offrande de ces fleurs, homme sacré ! Comme à un dieu, je te fais hommage de tes propres dons ! »

C'est avec une reconnaissance émue que je termine cette petite étude en mentionnant un article sur la Finlande, le mieux orienté et le

plus substantiel qui soit sorti encore d'une plume française, celui publié dans la *Revue de Paris* le 15 septembre 1895 et signé du nom du grand romaniste Gaston Paris. Prenant pour point de départ l'ouvrage *La Finlande au XIXe siècle*, qu'il avait étudié avec le plus vif intérêt, le savant auteur, qui, malgré la spécialisation de son activité scientifique, ne resta indifférent à aucun effort intellectuel, donna à son compte rendu la forme d'un aperçu très instructif quoique abrégé du développement de la culture et de la nationalité finlandaises. Ses jugements sur le *Kalevala* et surtout sur Runeberg sont d'une justesse et d'une perspicacité parfaites ; l'art de celui-ci, dit-il, se rapproche de l'art antique par la puissante simplicité de l'expression, tandis qu'il est tout moderne quant à la profondeur du sentiment ; une joie virile et saine, si rare chez le peuple finnois, s'unit chez lui à une haute élévation morale ; il est inspiré d'un patriotisme ardent, mais il est en même temps grandement et impartialement humain ; on a dit qu'il est le plus grand poète du XIXe siècle, c'est sans doute exagéré, mais il mérite une place dans le chœur des grands poètes européens de ce siècle, et il y représente dignement la Finlande. G. Paris conseille à ses

compatriotes de lire Runeberg dans des traductions françaises ou plutôt allemandes et anglaises...

Voilà, en toute brièveté, l'histoire de la Finlande dans la littérature française. Quelqu'un y aura peut-être trouvé plus de noms d'auteurs et d'ouvrages qu'il n'eût imaginé. Nous avons vu apparaître, en effet, depuis quatre-vingts ans une série presque ininterrompue de manifestations indiquant l'intérêt que notre littérature a été capable d'éveiller parmi les Français. Mais tout en reconnaissant ce fait, il faut avouer que, sauf quelques cas, ces manifestations ont été plutôt occasionnelles et sans grande portée. Nous serions heureux de voir paraître en France des études sérieuses sur notre pays, par des Français autorisés qui auraient visité la Finlande et observé le travail intellectuel qui s'y opère malgré toutes les entraves. Tandis qu'en Angleterre il a paru ces derniers temps de nombreux volumes, chacun d'une étendue considérable, sur la Finlande : des études anthropologiques, des descriptions des paysages et de la vie sociale, des traductions littéraires ; tandis qu'en Italie on a vu surgir, presque d'un coup, plusieurs traductions et analyses du *Kalevala*, entre autres le magnifique

ouvrage de P.-E. Pavolini, nous n'avons pas eu la chance de provoquer chez des écrivains français un intérêt égal. Serait-il trop téméraire d'espérer qu'un jour cependant on trouvera notre patrie digne de la même attention que d'autres pays, ceux des Balkans, la Pologne, etc., qui ont fourni le sujet d'études approfondies faites par des Français et publiées dans des livres recherchés ?

J'ose au moins dire qu'elle le mériterait, et de même les expressions littéraires de la vie et du caractère des Finlandais, le *Kalevala* et d'autres recueils de poésie populaire, les œuvres de Runeberg et d'autres poètes modernes mériteraient d'être étudiées et interprétées par des personnes compétentes devant le public littéraire en France.

Si ce petit livre peut aider à l'accomplissement de tels vœux, il n'aura pas paru en vain.

Werner SÖDERHJELM,

Professeur de philologie romane à l'Université d'Helsingfors.

I

NOTIONS DE GÉOGRAPHIE ET D'ETHNOGRAPHIE

FINLANDE ET FINLANDAIS

I

NOTIONS DE GÉOGRAPHIE ET D'ETHNOGRAPHIE

Par E. HORNBORG

On ne saurait raisonnablement exiger qu'un pays comme la Finlande, sans importance et sans intérêt, situé dans une des parties les plus septentrionales de l'Europe, en un mot, à la limite des *toundras* asiatiques, puisse éveiller à un assez haut degré l'attention de la France, de cette France magnifique et ensoleillée dont la culture est si développée, ou, plus généralement, de l'Europe même, pour qu'on y éprouve le besoin d'acquérir la notion exacte et précise de ses conditions géographiques, ethnographiques ou politiques. C'est dans l'ordre naturel des choses; et, puisque les grands journaux d'Europe parlent de « Christiania, capitale de la Suède », nous devons, sans doute, nous habitants de Finlande, consentir à entendre dire que, dans notre nuit et notre neige éternelles, nous nous affublons de costumes nationaux bariolés

et bordés de fourrure, que nous portons autour du cou des tambourins de sorciers suspendus à une courroie, et que nous effrayons les ours et les loups qui, la nuit, errent au long de nos rues feutrées d'une épaisse neige.

Aussi sommes-nous d'autant plus reconnaissants, lorsque, parfois, un aimable enfant d'un pays plus favorisé que le nôtre cherche à dissiper, d'un rayon de vérité ou de lumière, les ténèbres éternelles qui nous enveloppent aux yeux du monde et tâche de nous débarrasser des vêtements en peau tannée, de toutes couleurs, dont on nous croit constamment habillés, et qui, en été, nous deviendraient vraiment trop lourds à porter. Je me rappelle un essai de ce genre : il fut tenté par une actrice française, très délicieusement douée du sens poétique, et femme d'un esprit à la fois enjoué et humoristique. Sa destinée d'artiste l'avait conduite dans bien des pays et chez bien des peuples ; aussi, sur le tard, eut-elle l'idée de consigner par écrit ses souvenirs de voyage et de les publier sous forme de livre. Elle avait, notamment, séjourné, un certain temps, à Helsingfors, capitale de la Finlande, située à peu près à la partie médiane de la côte septentrionale du golfe de Finlande, au fond duquel se trouve Saint-Pétersbourg. Ce séjour eut lieu en hiver. La belle actrice eut l'occasion pendant cette saison de se livrer à un sport inconnu

d'elle jusqu'alors et qu'il ne lui fut plus donné de goûter dans la suite : le traîneau à voile, emporté sur la surface fortement gelée de l'immense couche de neige qui couvrait la campagne et la glace des lacs et des cours d'eau. Tout au bout de la vaste étendue neigeuse, un nuage blanc apparut et s'approcha en grossissant. Le cocher, ou mieux, le pilote, dit quelques mots dans la langue de son pays à l'hôtesse de l'actrice qui était, en même temps, sa compatriote et habitait Helsingfors. La voile fut abaissée, les chevaux (ils avaient heureusement été amenés) furent attelés en toute hâte au traîneau. Au triple galop, on se dirigea vers Helsingfors qui semblait, par bonheur, assez proche. Le cocher encouragea ses bêtes en leur prodiguant les appellations caressantes particulières à la langue finnoise. De retour, saine et sauve, à la ville, la belle artiste apprit à sa grande frayeur, que le nuage blanc devant lequel elle avait fui était un tourbillon de neige soulevée par une bande de loups affamés se ruant au carnage.

C'est en recueillant de pareilles informations sur ma patrie et sur la ville qui fut mon berceau, que je sentis s'éveiller en moi un penchant atavique pour le costume des Samoyèdes et pour les tambourins des sorciers. Résigné, j'éprouve, en imagination, l'excellent arc en corne de renne que bandaient mes ancêtres.

Mais je suis sans amertume, car un regard jeté sur la mappemonde suffit à éclaircir, pour toute personne qui pense objectivement, la raison et l'origine de la fausse idée de l'Europe à l'égard de cette partie d'elle-même — partie qui, bien qu'à l'extrême nord-est, a reçu un peu de la chaleur irradiée par le soleil de la civilisation occidentale, et, sous la caresse de ses rayons, a réussi à faire éclore quelques modestes fleurs.

Jetons donc un regard sur la carte.

La Finlande se trouve située, à peu près, entre le soixantième et le soixante-dixième de latitude Nord. Le soixantième parallèle qui, par conséquent, touche à la côte méridionale de la Finlande, continue à l'Est en passant par Saint-Pétersbourg, dans la Russie septentrionale, et, ensuite, traverse la zone moyenne des steppes immenses et désertes de la Sibérie. Après avoir coupé la région septentrionale du Kamtschatka il passe au-dessus de la mer de Behring, atterrit dans la partie méridionale de l'Alaska, pour poursuivre sa route à travers les plaines désolées du Canada et franchir la baie d'Hudson et l'extrémité septentrionale du Labrador inhospitalier, au nord de l'Atlantique. Après avoir effleuré la pointe sud de la croûte glacée du Groenland, il s'élance au milieu des icebergs, et, enfin, s'étant réchauffé aux tièdes effluves du *Gulf-Stream*, de nouveau atterrit en Norvège, où

il passe tout près de Christiania, pour, de là, couper la Suède en laissant Stockholm au Sud.

Malgré sa situation septentrionale, la Finlande n'est cependant pas le Labrador, pas plus que le Groenland, pas plus que la Sibérie. Et la raison de cela? Le *Gulf-Stream*, ce courant tiède, bienfaisant, qui rend supportable le climat de l'Europe septentrionale, et tempère celui de l'Europe occidentale. Les vents d'Ouest et du Sud-Ouest soufflent d'une manière presque constante dans le Sud de la Finlande. Ils apportent avec eux, de l'Océan, un air réchauffé, qui ne se trouvant point heurté par l'obstacle des chaînes de montagnes rencontrées sur son parcours, descend ensuite sur les régions de moindre altitude. En outre, les lacs nombreux que possède la Finlande contribuent à adoucir son climat.

Nos étés sont frais, plus chauds dans l'intérieur de la Finlande méridionale. Les hivers sont assez rigoureux, mais beaucoup plus cléments que dans le bassin moyen de la Volga, situé pourtant bien plus au Sud. Dans les régions maritimes du Sud-Ouest, la température tombe très rarement au-dessous de — 20° centigrades, et, seulement dans les cas tout à fait exceptionnels, jusqu'à 30°. D'un autre côté, la température de l'été atteint rarement + 30°. Le long de la côte méridionale, la mer est prise habituellement de décembre à avril; elle est complètement

libre dès le mois de mai. Dans le golfe de Bothnie, la débâcle des glaces commence, en général, deux semaines plus tard, et la masse des glaçons que charrie la Baltique produit souvent, au mois de juin, une baisse du thermomètre. La couche de neige, qui d'ordinaire est répandue sur le pays en novembre et en décembre, disparaît en avril et pendant les premiers jours de mai. Dans la zone maritime du Sud, où les vents du midi apportent souvent une certaine tiédeur, la Noël sans neige n'est pas une rareté. La couche de neige atteint, en général, sa plus grande épaisseur pendant le mois de mars, où elle peut mesurer jusqu'à 70, 80 centimètres et même un mètre : preuve que, en hiver, les dépressions atmosphériques sont assez considérables.

De même en été, les pluies sont abondantes; dans le Sud de la Finlande, elles s'élèvent à une hauteur dépassant de beaucoup 500 millimètres par an; au nord, elles sont plus faibles. On ne compte guère de périodes particulièrement pluvieuses, si ce n'est en automne sur le littoral. A l'intérieur du pays, l'été marque l'époque de la chute des plus grandes quantités d'eau. Il arrive fréquemment que le ciel est couvert sans qu'il pleuve, et les jours de soleil sont relativement peu nombreux.

Dans la Finlande méridionale, la durée du jour est seulement de six heures au milieu de

l'hiver; en été, à la Saint-Jean, elle est de dix-huit. Plus loin, vers le Nord, les jours d'hiver sont encore plus courts, et ceux d'été encore plus longs. Un jour du milieu de l'hiver, quand le ciel est couvert, a la même intensité lumineuse qu'une nuit de la fin de juin. Au Nord du cercle polaire, le soleil ne se couche pas à l'époque du solstice d'été et ne s'élève pas au-dessus de l'horizon au plus fort de l'hiver. Mais nous laisserons de côté cette partie du pays, en général inculte et presque inhabitée.

L'immense superficie de la Finlande est d'environ 370.000 kilomètres carrés, c'est-à-dire plus des deux tiers de celle de la France. Le dixième de cette superficie est représenté par des cours d'eau, et, en premier lieu, par 100.000 lacs plus ou moins grands ; presque la moitié se compose de forêts ; le tiers, de marais boisés, de sol rocheux ou d'autres terres infertiles. Un dixième seulement (en France six) de la totalité du pays est occupé par des terrains cultivés ou des prairies naturelles.

La nature essentiellement irrégulière du sol, qui est la cause des nombreux lacs, nous explique également pourquoi ces lacs possèdent tant d'îles et d'îlots d'inégale étendue et pourquoi ceux-ci forment, en beaucoup d'endroits, d'importants archipels. Le même phénomène se reproduit le long des côtes qui, dans leur grand développement, sont bordées à proximité de la

terre ferme d'une large ceinture d'îles et d'îlots souvent vastes et fertiles, séparés par des détroits sinueux. Ils vont se resserrant et devenant de plus en plus âpres, mais ils sont, en général, partiellement au moins, recouverts d'arbustes rabougris, fouettés par le vent du large, et, sur la grève, enfin, se transforment en rochers bas et dénudés et en écueils perfides, qui rendent la côte de Finlande d'un accès si dangereux la nuit ou par les temps de brouillard. Cet archipel atteint, surtout dans le sud-ouest, une grande étendue, et, continué par les îles d'Aland, forme presque un pont jeté jusqu'en Suède.

Veuille le lecteur chercher à se représenter cet ensemble et il verra devant lui un pays à la fois bas et accidenté, couvert de sombres forêts et de lacs sans nombre, avec des campagnes cultivées et çà et là, le long des cours d'eau et sur les rives des lacs, des collines de sable et de galets de peu d'altitude, plantées de pins, et des blocs de granit chauves et raboteux. Pendant l'été, lorsque le soleil est clair, l'eau des lacs qui, immobile, semble rêver sous la lumière crépusculaire des longues soirées et des nuits brèves, brille et réfléchit les couleurs du ciel dans le cadre sombre des bois d'alentour, mais pendant l'hiver, elle gît sous une épaisse couche de glace recouverte par la neige, et tout le pays est blanc et noir, car seule la verdure foncée des

arbres à aiguilles tranche sur la blancheur immaculée du linceul hivernal.

Les couleurs vives, claires, unies du paysage finlandais charment le peintre, mais sont excessivement difficiles à rendre sur la toile.

Dans notre pays on trouve immédiatement après les arbres à aiguilles, le bouleau qui croît au Nord beaucoup plus loin qu'aucune autre espèce d'arbres; l'aune est abondant sur les bords des lacs; le tremble forme des boqueteaux dans la partie méridionale du pays. Dans le Sud et le Sud-Est extrêmes, se rencontrent, en très petit nombre, quelques espèces d'arbres appartenant à la zone de l'Europe moyenne. La partie la plus septentrionale de la Finlande s'étend au delà de la limite des forêts.

La Finlande n'offre pas la beauté imposante des grandes lignes, car le pays est à la fois trop accidenté et trop peu élevé pour présenter cette majesté d'aspect. C'est seulement loin dans le Nord, là où les sommets ont plus d'altitude, qu'on peut embrasser du regard de grandes étendues limitées par les contours onduleux des chaînes de montagnes. A considérer le détail, pour ainsi dire, il y a beaucoup de beautés naturelles. Des golfes riants et des détroits sinueux encadrés de bois à la masse sévère; des rapides tumultueux chantant leur éternelle mélopée sous les pins silencieux. Des rideaux de bouleaux aux troncs argentés et au feuillage printanier de claire éme-

raude, des garrigues plaintives se dégage une impression de solitude que l'on ressent aussi bien sous l'éclat du soleil d'été qu'au milieu des ténèbres de l'hiver, effet de leur lugubre viridité ou de leur morne blancheur.

La faune n'est pas particulièrement riche, quoiqu'elle soit abondamment représentée dans les grandes forêts. L'ours se rencontre communément dans les régions limitrophes de la Russie, situées au Nord du lac Ladoga ; il y a cent ans, il était assez répandu dans une partie du pays beaucoup plus étendue. Exception faite pour la zone la plus septentrionale, on peut à peine dire que, de nos jours, le loup appartient à la faune de la Finlande, bien que fuyant de temps à autre les régions désertiques du Nord de la Russie, il se hasarde isolément, pendant les hivers rigoureux, assez avant vers le Sud et vers l'Ouest. De même, le lynx se montre encore, bien que rarement, mais le renard est commun. Dans le Nord, le glouton se rencontre assez fréquemment. Parmi tous les hôtes de nos forêts, celui dont la taille est la plus élevée est encore l'élan, qui, bien que considéré comme complètement disparu, il y a une vingtaine d'années, est devenu, grâce à la protection des lois, relativement commun dans certaines parties du pays, et ce n'est pas dans celle de l'extrême Sud qu'on le trouve le moins.

Le lièvre, les oiseaux aquatiques et sylvestres

ainsi que certaines espèces d'oiseaux de proie sont tués annuellement en grandes quantités. Les oiseaux migrateurs, comme la corneille, et de nombreux oiseaux de passage de moindre taille viennent, pendant l'été, enrichir la gent ailée.

Dans les mers qui entourent la Finlande, il y a des phoques qui sont chassés par les habitants du littoral, et, quoiqu'elle ne soit pas exercée sur une bien vaste échelle, la pêche constitue une industrie accessoire de grande valeur aussi bien le long des côtes que sur les bords des lacs.

La population de la Finlande, qui a triplé en l'espace de cent ans, s'élève actuellement à 3.000.000 d'âmes environ, ce qui représente une moyenne de 8 personnes par kilomètre carré. Quoique la France ne puisse être rangée parmi les pays dont la population est la plus dense de l'Europe, le chiffre correspondant, pour ce dernier pays, est de 73, ce qui constitue une différence énorme au désavantage de la Finlande. Les 3.000.000 de Finlandais sont répartis d'une manière très inégale sur la superficie du pays : tandis que les régions les plus septentrionales, et, partiellement, les plus orientales sont à peu près désertes, la majeure partie de la population habite au Sud-Ouest d'une ligne de démarcation qui, de l'extrémité Nord du Golfe de Bothnie, s'en va rejoindre la rive Nord-

Est du lac Ladoga. Considérée dans sa totalité, la population est plus dense dans le Sud et vers l'Ouest ; c'est ainsi que, dans les régions côtières, on compte des communes rurales qui possèdent une population correspondant à 50 individus par kilomètre carré. Une circonstance est à noter, cependant : les Finlandais sont un peuple surtout campagnard, puisque les 6/7 de la population entière demeurent aux champs, alors que 1/7 seulement est confiné dans les villes. Si l'on songe que les habitations sont isolées les unes des autres, — les terres étant rarement agglomérées en groupes très compacts d'un seul et même tenant, — on en déduira que les régions absolument désertes ne sont nullement aussi nombreuses et aussi étendues qu'elles le seraient, si les maisons étaient plus rassemblées.

La capitale, Helsingfors, se trouve sur la côte méridionale de la province de Nyland. Sa situation, sur un promontoire qui s'avance dans le Golfe de Finlande et qu'entourent à l'Est et à l'Ouest, les îles de l'archipel, est admirable sans conteste, mais la ville proprement dite ne produit pas une impression de complète harmonie dans son ensemble, parce que, de petite bourgade qu'elle était, avec des maisons basses, construites en bois, elle est en train de devenir une cité moderne, bâtie en pierre et en métal.

Des maisons en bois, d'un seul étage et de

peu d'apparence, voisinent avec de grands édifices construits en pierre. Seules les parties de la ville les plus centrales ont déjà franchi presque entièrement la période de transition et offrent l'aspect d'une capitale européenne en miniature avec des rues, des boulevards, des avenues et des monuments publics, de grands et luxueux magasins , des maisons de rapport, des tramways électriques et des automobiles. Helsingfors compte 150.000 habitants et s'accroît rapidement. Il y a cent ans le nombre de ses habitants était de 5.000; soixante ans plus tard, il était de 30.000.

Les trois villes, — chacune avec une population de près de 50.000 âmes — qui, par leur importance, viennent immédiatement après la capitale, sont toutes situées dans la partie la plus méridionale du pays : Abo, qui, jusqu'en 1819, fut la cap tale de la Finlande, se trouve sur la côte Sud-Ouest ; Viborg, jadis la forteresse la plus importante de la Suède, à l'Est et au fond du Golfe de Finlande, à peu de distance de Saint-Pétersbourg ; Tammerfors, ville surtout industrielle, située dans l'intérieur du pays au nord d'Helsingfors. Parmi les autres villes, — quelques dizaines en tout, — les plus importantes sont bâties sur la côte occidentale.

La plupart des villes en Finlande sont presque comparables à de gros villages : petites localités silencieuses et idylliques, aux maisons basses

avec des cours spacieuses, plantées d'arbres. Les matériaux de construction les plus employés sont le bois de charpente, qui donne aux villes, aussi bien qu'aux villages et aux fermes, un aspect qui se distingue autant de ce qu'on est accoutumé de voir dans les parties moyenne et méridionale de l'Europe que notre campagne se distingue, par exemple, de celle de la France. Les incendies, qui — en raison de l'extrême combustibilité des matériaux employés pour la bâtisse — ont dévasté presque toutes les petites villes de Finlande, sont cause de ce que la plupart d'entre elles présentent un caractère moderne, unique et peu original.

Au point de vue de la confession, il y a homogénéité presque parfaite ; plus de 98 p. 100 des Finlandais se reconnaissent luthériens-évangélistes, le nombre des gréco-orthodoxes, (particulièrement la population des régions limitrophes, au Nord du lac Ladoga) correspond à une proportion de 1 1/2 p. 100 ; une extrême minorité appartient à d'autres religions.

Au point de vue de la langue, la population n'est pas homogène : la plus grande partie — environ les 7/8 — parle le finnois, 1/8 environ le suédois. D'autres nationalités sont représentées en petite proportion. Les Russes — non compris les militaires casernés dans le pays — sont seulement 6.000, c'est-à-dire 1,5 p. 100 du nombre total des habitants. Parmi les autres

races figurant ici, il n'y a guère que les Tziganes, les Allemands et — dans l'extrême Nord — les Lapons qui soient dignes d'être mentionnés, bien qu'ils constituent un très faible appoint. Les Juifs ne se trouvent guère qu'à Helsingfors.

La langue finnoise est à rattacher aux langues dites finno-ougriennes. La parenté de ces idiomes avec les autres familles linguistiques n'est pas encore bien déterminée. On range d'ordinaire le finnois parmi les langues ouralo-altaïques, mais, dans ces dernières années, on a voulu aussi le rapprocher des langues indo-européennes. L'anthropologie, non plus, n'a donné de résultat définitif en ce qui concerne l'origine de la race.

Les idiomes apparentés le plus étroitement avec le finnois sont : l'esthonien, parlé au Sud du Golfe de Finlande, et quelques autres idiomes de la Russie européenne, particulièrement de la région de la Volga. A un degré plus éloigné, dans cet ordre d'idées, on peut citer : le hongrois ou magyar, employé par le seul peuple finno-ougrien ayant joué un rôle indépendant dans l'histoire de l'Europe.

En général, les Finlandais sont à peu près de la taille moyenne des Européens ; mais nous reviendrons plus loin sur ce sujet. Le type blond domine chez eux et les cheveux couleur filasse s'y rencontrent fréquemment. Les traits du visage

sont d'ordinaire grossiers ; quant à la conformation du corps, si on la compare à la race latine qui, comme on sait, se classe au premier rang des races de l'Europe au point de vue de la beauté plastique, la nation finlandaise apparaît peu heureusement partagée. Les Finlandais, par contre, sont communément réputés pour leur patience, leur grande persévérance même, leur penchant naturel à la contemplation, ainsi que pour leurs dons poétiques et musicaux, dont témoignent leurs beaux et nombreux chants populaires. D'un autre côté, leur dissimulation renfrognée, leur humeur querelleuse, leur indolence, leur méfiance sont, malheureusement, des traits caractéristiques trop fréquents. Toutes ces particularités s'harmonisent bien avec les conditions d'existence qui résultent du climat, de la nature du pays et de leur manière d'habiter isolément.

La mentalité du peuple varie du reste d'une façon considérable suivant les régions.

Les différences ethnographiques ont été, en Finlande, comme partout ailleurs, considérablement nivelées par la transformation qui s'est produite au siècle dernier dans le domaine des communications. Les costumes nationaux ont, pour la plupart, presque complètement disparu et ont été remplacés par le vêtement européen de type international. La forme primitive des constructions caractérisée par ses murs bas,

faits de troncs d'arbres, ses toits élevés, avec la hotte qui s'y trouve ménagée et sert en même temps d'unique entrée à la lumière, son foyer ouvert et son aire en terre battue, a dû reculer devant des formes plus modernes de l'art architectonique, ayant fenêtres et cheminées; elle peut être considérée de nos jours comme un vestige curieux d'une civilisation lointaine et rudimentaire, mais, autrefois, elle était représentée par les demeures des grands seigneurs et des souverains dans toute l'Europe septentrionale : même, il y a quelques générations, elle était encore commune dans les régions forestières et à l'intérieur des terres.

Une coutume remarquable qui, heureusement, subsiste encore dans presque toute sa vitalité originelle, est le genre de bains connu sous le nom d' « étuve finlandaise » ou bains de vapeur. Nous en reparlerons plus loin quand nous étudierons l'hygiène populaire en Finlande.

Une autre particularité nationale qui, celle-là, a valu aux Finlandais une moins bonne réputation, est la coutume, générale chez les hommes, d'avoir constamment sur eux un couteau à virole, dans sa gaine suspendue à la ceinture.

Un ouvrier finlandais pourrait à peine, au cours de ses travaux quotidiens, se tirer d'affaire sans son couteau, tant il est habitué à l'avoir toujours sous la main, mais il peut, au besoin, s'en servir comme d'une arme, et cet usage de

porter un couteau de ce genre a donné et donne encore lieu bien souvent à de nombreuses violences, ordinairement commises sous l'influence de l'ivresse. Bien que la consommation de l'alcool ait chez nous diminué — moins, cependant, que dans les autres pays d'Europe — l'ivrognerie y est, quoi qu'on dise, un fait d'une certaine fréquence. A la vérité, le Finlandais absorbe assez rarement des boissons spiritueuses, mais, quand il s'y adonne, il en consomme une grande quantité à la fois, et, sous l'empire de l'excitation alcoolique, son humeur naturellement querelleuse s'exaspère à tout propos et souvent hors de propos.

Les campagnards de langue suédoise habitent, en Finlande, sur le littoral de la province de Nyland (depuis l'embouchure du fleuve Kymmene jusqu'au cap Hangö), dans la plupart des îles de l'archipel sud-ouest, y compris les îles d'Aland, et le long de la partie moyenne de la côte occidentale du pays, c'est-à-dire sur toute l'étendue de la côte correspondant à l'endroit où le Golfe de Bothnie se trouve resserré, et de part et d'autre de ce point géographique. En outre, dans les villes entourées d'une population rurale de langue finlandaise, il y a aussi un certain nombre de gens qui parlent le suédois. L'existence de cet élément de race germanique est attribuable, d'une part, à l'occupation

scandinave — qui remonte déjà à l'époque préhistorique et s'est continuée pendant la première période de la domination suédoise — d'autre part, à la « svéciation » des classes supérieures, surtout prédominantes quand la puissance de la Suède était à son apogée.

Il ne faut pourtant pas croire que les Suédois de Finlande soient de pure origine germanique : deux races n'habitent pas côte à côte pendant mille ans sans mêler plus ou moins leur sang. C'est surtout dans les villes que cette fusion des deux races s'est accomplie ; à la campagne également, non seulement les noms de localités, mais aussi certains phénomènes anthropologiques témoignent de cette union séculaire. Significatif à ce point de vue est le fait que la population suédoise du pays s'accuse, en moyenne, de taille notablement plus élevée que celle de souche finlandaise ; encore, sous le rapport de la stature, ne se peut-elle comparer à ses parentes de la partie orientale du Golfe de Bothnie. Les hommes les plus hauts sont les Alandais, qui possèdent le sang suédois le plus pur. Non moins caractéristique au même égard est cette constatation que la taille de la population de langue finlandaise se trouve être plus élevée au Sud et au Sud-Ouest, tandis qu'au Nord et à l'Est, elle s'abaisse au-dessous de la moyenne des Européens. De même, dans les régions méridionales et occidentales, le type

dolichocéphale est prédominant, tandis que les brachycéphales paraissent être en majorité à l'Est et au Nord.

Avec ces preuves physiques du mélange des races concordent les preuves psychiques. Pourtant, si un esprit vif, actif et expansif est considéré comme propre à l'élément suédois de la population, on rencontre néanmoins, parmi les représentants des deux races, des cas si nombreux de l'existence des particularités psychiques de l'autre élément que la ligne de démarcation des deux races, si elle peut être conservée au point de vue théorique et général, ne doit pourtant pas être considérée comme existante en réalité. C'est surtout dans la classe cultivée que la fusion des deux races s'est, naturellement, accentuée d'une façon toute particulière. Jusqu'au milieu du siècle dernier, le suédois était la langue usuelle des gens du monde, mais, depuis lors, cet état de choses s'est modifié en ce sens qu'une partie de la classe éduquée a été plus ou moins finlandisée, en même temps que, dans les classes inférieures de la population parlant le finnois, de nombreuses familles ont pris rang parmi l'élément supérieur. Actuellement, plus des deux tiers des étudiants de l'université d'Helsingfors parlent finnois, et ces conditions ne cessent de se montrer de plus en plus défavorables à la langue suédoise.

Les vieilles familles de bonne éducation sont de souches très diverses. Sauf pour les éléments suédois et finlandais, les noms et les généalogies décèlent une provenance étrangère allemande ou autre, qui, dans le cours des temps, a contribué au mélange des races. C'est surtout pour les familles nobles que cette origine est confuse, car, autrefois, et particulièrement au XVIIIe siècle, pendant la suprématie suédoise, de nombreux étrangers, appartenant à la noblesse de leur pays, émigrèrent en Suède et beaucoup d'entre eux se fixèrent en Finlande avec leur famille. C'est ce dont témoignent encore plusieurs noms de famille, parmi lesquels se trouvent des noms français [1].

Par ce qui précède, la Finlande et son peuple se trouvent donc présentés en quelques mots au lecteur bienveillant : un pays pauvre et un peuple peu nombreux, mais un pays favorisé d'une nature toute spéciale et un peuple possédant des traits propres de caractère, peuple qui — en se fondant sur les vieilles traditions de la culture occidentale, et au milieu d'un rude et continuel

1. Faute de descendants mâles, une branche de la vieille famille normande des Montgomery s'est éteinte en Finlande, il y a peu de temps.

A ce propos, on peut faire remarquer que la noblesse finlandaise, qui a perdu son importance politique en 1906 seulement, avait cessé, bien avant cela, de former une classe distincte au point de vue social. En somme, la seule aristocratie qui existe encore en Finlande est une aristocratie d'éducation, mais elle constitue une caste rigoureusement fermée.

combat, au cours duquel il a eu plus d'une fois l'occasion de faire mentir le vieil adage « ex oriente lux » — a tenté d'atteindre successivement à des formes de civilisation adaptées à son originalité, comme à son tempérament.

II

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA FINLANDE

II

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA FINLANDE

Par E. HORNBORG

L'histoire de la Finlande est celle d'une contrée lointaine qui pendant des siècles a été l'enjeu de luttes violentes entre voisins plus puissants qu'elle. Les fils et les filles d'une nation fière et forte, longtemps au premier rang parmi celles qui ont guidé le sort de l'humanité, trouveront difficilement quelque intérêt à l'histoire de cette civilisation, faite de progrès aussi modestes, fruit d'efforts silencieux et de campagnes innombrables, pendant lesquelles le petit mais précieux trésor de la culture occidentale a été défendu.

Un trait montre la pauvreté des annales finlandaises : l'histoire ne commence qu'à l'époque de la seconde croisade ; au XIIe siècle, la Finlande est encore un pays sauvage, inculte et païen. La partie la plus méridionale était habitée par des tribus finnoises qui y avaient immigré plusieurs siècles auparavant ; le centre était parcouru par

des Lapons nomades ; enfin, il semble que, dans l'archipel du Sud-Ouest (probablement aussi sur la côte même du pays), une population d'origine scandinave se soit établie. Cette population devait descendre de colons germains que l'on suppose s'être établis sur la côte, longtemps avant l'immigration finnoise, supposition fondée sur des découvertes archéologiques et l'examen des noms de lieux. A l'époque de la grande expansion scandinave, au temps des Vikings, elle reçut sans doute des renforts de l'Ouest, de sa mère-patrie.

L'histoire antérieure des peuplades finnoises est inconnue. Cependant, grâce au résultat de travaux archéologiques, on suppose qu'elles sont venues de la Russie Centrale et que, durant leur séjour dans ces contrées, elles ont été en rapports continuels avec les Goths habitant à cette époque au Sud et au Sud-Est de la mer Baltique, car le finnois surabonde en mots empruntés à la langue de ce peuple. Il est naturellement impossible de préciser la nature de ces rapports. Les Finnois se tournèrent vers le Nord, se résignant aux efforts pénibles, à une existence dénuée d'événements ; les Goths se dirigèrent vers le Sud pour remplir leur mission historique en Italie, en Gaule et en Espagne et verser leur sang au Vésuve, à Vouillé et à Xérès.

Bref, au XIIe siècle de l'ère chrétienne, bien qu'elles ne se fussent répandues que dans la

partie la plus méridionale du pays, les tribus finnoises composaient la majorité de la population de la Finlande. Les Finnois étaient alors sédentaires et s'occupaient, en même temps que de chasse et de pêche, d'agriculture et d'élevage, mais leur organisation sociale était encore très primitive : ils n'avaient pas dépassé l'état du groupement par familles. En de telles conditions, leur avenir dépendait entièrement des États qui se formeraient à l'Ouest et au Sud du leur.

Ces États furent la Suède et la Russie. Au milieu du XIIe siècle déjà (la date est inconnue et l'an 1157 généralement adopté), le roi Eric, dit le Saint, entreprit une campagne contre la Finlande, pour y répandre la foi chrétienne et y établir la puissance de la Suède. Ce fut ainsi que les Suédois prirent pied dans la région la plus méridionale du pays, mais de longues années s'écoulèrent avant que la conquête y fît des progrès de quelque importance, car, au siècle suivant, la Suède fut secouée par de violentes guerres civiles qui rendirent impossibles les grandes entreprises extérieures. Pendant ce temps la jeune Église de Finlande fut sur le point de succomber sous les attaques des païens. Elle fut sauvée à la dernière heure par une croisade, entreprise en 1249 par Birger Jarl, une des personnalités les plus marquantes de la Suède au moyen âge, et qui avait aupa-

ravant rétabli le calme dans son propre pays.

Cette croisade recula les bornes de la puissance suédoise vers l'Est et au Nord-Est, et la conquête de la Finlande prit de plus en plus le caractère d'une campagne contre la Russie.

Aux environs de 1240, la Russie, divisée en plusieurs principautés, tomba sous la domination des Tatares. De tous les États russes, celui qui demeura le plus indépendant, fut Novgorod, situé à l'Est et au Sud du Ladoga et du golfe de Finlande. C'était cet État qui, à ce moment, disputait à la Suède la conquête des tribus finnoises. De l'Ouest venaient la puissance suédoise et la foi romaine : du Sud-Est, la domination de Novgorod et le culte orthodoxe.

La troisième croisade suédoise entreprise en 1293 et dirigée contre la partie la plus orientale de la côte Nord du golfe de Finlande, fit entrer en conflit les intérêts suédois et russes. Une longue guerre suivit, terminée en 1323 par la première délimitation de la frontière russo-suédoise. D'après cette délimitation, la frontière partait de ce point de la côte, non loin du Pétersbourg actuel où commence encore aujourd'hui le territoire finlandais ; elle passait le long de l'isthme situé entre le golfe de Finlande et le Ladoga et continuait au Nord à travers les pays boisés. Son tronçon le plus septentrional était absolument indéterminé et ce ne fut que par l'occupation de fait de ces vastes solitudes que

se constitua, peu à peu, un droit de possession. Une frontière, qui coïncide avec la délimitation présente, s'y dessina enfin entre les territoires suédois et russes.

La Suède — où le vieux paganisme n'avait définitivement reculé devant le culte venu du Sud qu'au commencement du XIIe siècle, et où, au XIIIe seulement, une constitution s'était formée — la Suède était au moyen âge peu cultivée et de mœurs relativement barbares. A plus forte raison était-ce le cas de ses possessions de Finlande, où les éclairs des coups d'épée des Vikings baptisés avaient été l'aurore de la civilisation dans la nuit des forêts primitives.

Le pays était peu peuplé, les routes mauvaises, les communes, vastes. A Abo seulement, résidence de l'évêque, la messe se disait, dans la cathédrale, avec un éclat et une splendeur dignes de la puissante Rome. Il n'y avait que dix monastères dans tout le pays. Les nobles, peu nombreux, vivaient comme les paysans, dans des maisons de bois. Ces rares châteaux du moyen âge, que l'on voit en Finlande, appartenaient à la Couronne, et servaient de résidence aux gouverneurs royaux. Les villes étaient peu nombreuses et petites, à la fin du moyen âge on n'en comptait pas plus de dix; les plus importantes étaient Abo et Viborg, cette dernière, placée à la frontière de la Russie, a seule été fortifiée, au sens européen du terme.

Mais quelque pauvre et misérable que fût le pays, un premier pas cependant était fait, une clairière était taillée dans le bois, les coups étaient venus de l'Ouest, et de l'Ouest aussi venait le vent qui soufflait entre les troncs. En vain les voisins de l'Est accumulaient-ils assaut sur assaut ; leurs flèches s'émoussaient contre les armures des chevaliers de l'Occident et contre les remparts de Viborg, mais les annales gardent le souvenir des violences des Russes dans les guerres de frontière.

Puis vint l'époque de la Réforme. Ici, comme ailleurs dans le Nord de l'Europe, la doctrine de Luther fut enseignée par des hommes qui l'avaient entendu lui-même prêcher et parler à Wittenberg. Les grands avantages qu'une réforme de l'Église pouvait apporter au pouvoir temporel, disposèrent souvent les princes en sa faveur. Le prince qui régnait alors en Suède, Gustave Ier, ancêtre de la glorieuse dynastie nationale des Wasa, appuya la Réforme, et l'Église du royaume se détacha de Rome.

C'est à cette époque que l'évêque Michaël Agricola jeta les fondements d'une littérature finnoise. Issu de la population suédoise des côtes, il créa une langue littéraire finnoise, et publia en finnois des parties importantes de la Bible, ainsi que plusieurs traités religieux.

De 1555 à 1557, on fut de nouveau en guerre avec la Russie. Le Sud-Est du pays fut ravagé,

les Russes attaquèrent Viborg mais sans succès. Sous les successeurs de Gustave Ier, un événement survint, qui marque le premier pas accompli vers la suprématie de la Suède dans les provinces baltiques, et qui donna naissance à de nouvelles et longues contestations avec les voisins de l'Est. L'ordre des « chevaliers de l'épée », qui possédait les provinces baltiques, se désorganisait, et la Russie, comme la Pologne, spéculait d'avance sur ce riche héritage. Mais la bourgeoisie protestante de Reval, ne voulant se soumettre ni à la Pologne catholique, ni à la Russie à demi barbare et orthodoxe, se plaça sous la protection de la Couronne de Suède. Après quelques contestations et quelques luttes, la question fut résolue : la Suède entrait en possession de la province d'Esthonie et la Pologne, de celles de Livonie et de Courlande. La guerre, coupée par quelques trêves, continua contre la Russie jusqu'en 1595, où la Suède, sous l'impression de désordres intérieurs imminents, conclut la paix et renonça aux conquêtes faites durant la guerre, dans la province d'Ingermanland. Pendant une période de brillants succès, où les troupes suédoises furent conduites par le valeureux Français, Pontus de la Gardie, la Finlande reçut le titre de grand-duché.

La guerre civile attendue éclata en effet peu après. Le roi de Suède, Sigismond, petit-fils de Gustave Ier, avait été élu roi de Pologne. Son

éducation et ses sympathies étrangères, son penchant pour la doctrine catholique, semblaient menacer la Suède, au double point de vue national et religieux. Le parti national protestant se serra autour de l'oncle du roi, Charles, duc de Sudermanie.

Peu avant cette guerre civile, une terrible jacquerie, dirigée contre le cruel lieutenant-général de Sigismond, Klas Flemming, avait éclaté en Finlande. Elle fut étouffée, mais pour le malheur des royalistes, Flemming mourut immédiatement après. Toutefois, la noblesse finlandaise se rangea du côté du roi pendant les luttes qui suivirent, mais, après que le duc Charles eut été victorieux en Suède, il passa avec son armée en Finlande, conquit Abo et soumit le pays. Il régna ensuite et jusqu'à sa mort en 1611, sous le nom de Charles IX. C'est alors que s'ouvre l'histoire brève, mais glorieuse, de la grandeur de la Suède. Le fils de Charles IX, Gustave-Adolphe II, un des plus grands et des plus nobles princes de l'histoire, éleva ce royaume pauvre et peu peuplé, à une hauteur que rien ne pouvait faire prévoir. Par le traité de Stolbova en 1617, la Russie était totalement exclue des eaux de la Baltique ; la Pologne perdait la Livonie. Ainsi, non seulement le golfe de Bothnie mais aussi celui de Finlande et la plus grande partie de la mer Baltique étaient entourés de côtes suédoises ininterrompues. Mieux encore :

en 1630 la Suède quitte les voies étroites de la politique du Nord et intervient d'une façon décisive dans les événements historiques de l'Europe. Le grand roi imprima une autre direction à la guerre de Trente ans, mais il tomba lui-même le 6 novembre 1632, avant que l'on sût à quoi ses plans hardis visaient réellement.

Ces événements, et les suivants, appartiennent à l'histoire du monde. Nous dirons seulement ici que la Finlande eut sa large part de fardeaux qui furent, certes, lourds à porter. Pendant des années le cinquième ou le quart des hommes capables de prendre les armes furent sous les drapeaux; les impôts étaient en proportion. Cependant la Finlande bénéficia aussi des progrès et des réformes accomplis dans l'administration, la justice et l'instruction publique. Au temps de la grandeur de la Suède, ces progrès marchaient de pair avec le développement extérieur du pays, et, sous le règne de Gustave-Adolphe II en particulier, ils furent si nombreux et de si grande importance, qu'ils firent époque dans l'histoire intérieure du pays. De ce moment datent, par exemple, la première haute cour de justice de Finlande, la cour d'appel d'Abo instituée en 1623, et l'Académie de cette même ville, fondée en 1640, qui est actuellement l'Université impériale Alexandre à Helsingfors. L'art de la lecture, depuis longtemps fort répandu parmi le peuple finlandais,

date de la même époque, et est l'œuvre de l'Église.

En ces années de développement intense, le péril russe n'était pas grand. Pourtant, tandis que le roi de Suède Charles X guerroyait contre la Pologne, le Danemark et la Norvège, les Russes se jetèrent sur le Sud-Est de la Finlande, mais cette attaque fut repoussée sans trop de peine.

Sous le tsar Pierre le Grand, les rapports avec la Russie changèrent. En l'année 1700, le roi Charles XII, âgé de dix-huit ans, fut attaqué par la Russie, la Pologne et le Danemark, et ainsi éclata cette terrible guerre, appelée la grande guerre du Nord, qui ne se termina que par la chute de la domination suédoise dans la Baltique. Chacun connaît les coups terribles, mais irréfléchis, frappés par Charles XII; et tandis qu'il s'escrimait avec bravoure contre les moulins à vents de Pologne, le tsar, à la suite d'une campagne de plusieurs années, envahit les provinces baltiques. Cette lutte abonde, du côté suédois, en faits héroïques, aussi brillants qu'inutiles, et, tandis que le roi Charles, après la catastrophe de Poltava, s'attarde, oisif, à Bender, les aigles russes travaillent du bec et des ongles contre la Finlande. En 1710, Viborg tomba. En 1713, après une trêve provoquée par la guerre contre la Turquie, la conquête reprit. Les faibles troupes finlan-

daises furent repoussées au Nord, et, après une écrasante défaite dans les environs de Vasa, en 1714, elles durent évacuer le pays. La Finlande était conquise, elle était dans un état lamentable. La guerre et la peste avaient décimé la population; le pays était appauvri par les impôts, saccagé par l'ennemi; les villes, villages et fermes réduits en cendres; l'administration tout entière en complète décadence. Jamais le peuple de Finlande n'a été piétiné, écrasé, broyé de semblable façon.

Jusqu'à la conclusion de la paix en 1721, la Finlande resta entre les mains du conquérant. Elle fut alors rendue, mais mutilée, à la mère-patrie, car la Suède fut contrainte de céder à la Russie, non seulement la Livonie, l'Esthonie et la province d'Ingrie, mais aussi la région du Sud-Est de la Finlande, ainsi que cette glorieuse Viborg, sentinelle placée, depuis l'époque des croisades, pour protéger l'Ouest contre l'Est.

L'époque qui suivit fut riche en travail intellectuel et en initiatives, contribuant ainsi au progrès matériel et spirituel de la Finlande; les terribles blessures causées par la guerre mirent relativement peu de temps à guérir. Mais une tentative maladroite pour retourner à la politique des temps glorieux, suscita, au milieu de ces pacifiques conquêtes, une nouvelle invasion russe en Finlande. Puis, quand l'armée

suédoise, après un semblant de campagne, eut capitulé devant Helsingfors, en août 1742, le pays entier subit l'occupation des Russes, jusqu'à la conclusion de la paix, qui survint l'année suivante. Un morceau de la Finlande fut encore perdu, ainsi que la nouvelle forteresse Fredrikshamn, bâtie à la frontière pour remplacer Viborg. La limite du territoire finlandais reculait jusqu'au fleuve Kymmene.

Ces événements manifestaient le danger qui menaçait à l'Est, et marquaient la déchéance matérielle et morale de l'armée suédoise.

En 1788, le développement normal du pays est interrompu de nouveau par une guerre avec la Russie. Le roi Gustave III voulut profiter de la guerre russo-turque pour reprendre une partie des provinces perdues. L'occasion était belle; on ne sut pas en profiter. Gustave était mauvais capitaine, puis l'habitude, partout répandue, de critiquer la politique, avait contaminé le corps des officiers au point qu'il se forma, dans l'armée, une conjuration pour obliger le roi à abandonner cette guerre impopulaire. En de telles circonstances, les Russes eurent le temps de rassembler des forces suffisantes pour la défense de Pétersbourg. Sur terre, la gnerre se réduisit à des marches et contre-marches sans importance, et à une série de petits engagements et d'escarmouches. Sur mer, après de grandes batailles livrées dans le golfe de Fin-

lande, la paix fut enfin conclue, en 1790, mais sur la base du *status quo ante*.

Un écho des violentes tempêtes de la Révolution et de l'époque napoléonienne, arriva jusqu'en cette lointaine Finlande — écho qui fut assez fort pour détacher ce pays de la Suède.

Après que l'empereur des Français et Alexandre Ier de Russie, eurent conclu la paix et formé une alliance à Tilsitt, il se trouva un seul État — outre la Grande-Bretagne invincible derrière sa frontière naturelle — pour braver encore la France victorieuse. Cet État était la Suède, dont le roi Gustave-Adolphe IV, entêté jusqu'à la démence et au mépris de toute raison, refusait obstinément de faire la paix et, malgré les exigences de Napoléon, ne fermait aucun des ports de son royaume aux navires anglais. Avec l'aide de l'Angleterre, les Suédois étaient bien capables de tenir les ennemis à distance de leurs côtes, mais, en Finlande, le royaume pouvait être attaqué par Alexandre, vivement exhorté à cette guerre par son allié Napoléon.

Le 21 février 1808, sans déclaration de guerre, les troupes russes franchirent la frontière ; l'hiver empêchait les Suédois d'envoyer des renforts et les troupes finlandaises durent se tirer d'affaire seules, du mieux qu'elles purent.

Le sentiment de l'irrésistible supériorité matérielle de la Russie, — sentiment implanté et exagéré par deux guerres malheureuses, — con-

tribua dans une large mesure à paralyser la défense que l'incapacité absolue du roi et la négligence de l'administration affaiblissaient d'autre part. Le commandant de la première forteresse de Finlande, Sveaborg — devant Helsingfors — abandonna son poste après une honteuse capitulation. Les troupes finlandaises, espérant recevoir des renforts de la Suède, se retirèrent jusque dans les environs d'Uléaborg, c'est-à-dire près du 65ᵉ degré de latitude. Les Russes se croyaient déjà les maîtres du pays ; le gouvernement proclama l'incorporation de la Finlande à l'empire, et exigea des habitants du grand-duché, le serment de fidélité au tzar.

Pourtant la conquête ne pouvait pas se faire si aisément. Au printemps, le cours des événements se modifia : les troupes russes faibles et disséminées dans le pays, furent obligées, par d'incessantes attaques, de se replier sur le centre et le sud du pays. Ce ne fut qu'après avoir tiré de considérables renforts des provinces éloignées, que l'armée russe, à la fin d'août, reprit l'offensive. Mais les renforts que l'armée finlandaise reçut de Suède étaient si peu importants et si mal organisés que l'issue de la lutte apparut fatale : au mois de septembre, après une série de combats acharnés, la force de résistance des défenseurs était brisée et, à la fin de l'année, les troupes du roi de Suède avaient évacué le pays. La conquête de la Finlande fut

alors un fait accompli. Comment la guerre fut continuée en 1809 et comment la Suède fut contrainte à signer la paix à Fredrikshamn, le 17 septembre, c'est ce dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

En l'année 1808, l'empereur Alexandre conçut des idées et forma des projets qui, réalisés, assurèrent à la Finlande un avenir tout différent de celui que la destinée semblait lui avoir réservé.

Comment Alexandre conclut, avec la diète du grand-duché, un accord qui unissait le pays à l'empire, tout en lui garantissant sa liberté intérieure, ainsi que le maintien de la constitution et de l'administration suédoise — on le dira dans le chapitre suivant qui traitera de la représentation nationale en Finlande.

La lutte entre l'Ouest et l'Est était terminée, sous cette forme du moins, mais six siècles d'union avec la Suède avaient fait de la Finlande un pays occidental, et il resta tel. Par ses lois et par ses institutions sociales, la Finlande est située à l'Ouest de la frontière. Quatre-vingt-dix ans après la conquête, le pays subit une nouvelle attaque de l'Est, et voici quatorze ans que les vieilles murailles, si souvent éprouvées, fléchissent sous l'orage.

III

LE PARLEMENT FINLANDAIS

III

LE PARLEMENT FINLANDAIS

Par E. HORNBORG

Le grand roi Gustave-Adolphe — qui fut, au milieu de ses exploits d'armes, un prince organisateur et innovateur d'une importance capitale dans l'histoire de la Suède — dota le Riksdag suédois de l'organisation et des procédés de travail qui, dans leurs grandes lignes, sont restés en vigueur en Suède jusqu'en 1865 et en Finlande jusqu'en 1906. Pourtant, la loi organique sur le Riksdag, de 1617, ne créa pas une institution nouvelle et jusque-là inconnue; elle fut plutôt la réglementation et la consécration de ce que l'évolution avait organiquement créé durant les siècles passés.

La représentation nationale était, selon cette loi, divisée en quatre États : les chevaliers et la noblesse, l'État ecclésiastique, la bourgeoisie, les paysans. Chaque État siégeait et votait séparément. Peu à peu s'établit l'usage, plus tard consacré sous forme de loi, de considérer comme décision des États du royaume, toute

décision prise par trois États au moins. Cependant, pour les questions touchant aux libertés et privilèges spéciaux des États, la décision unanime des quatre États était nécessaire. L'unanimité des États fut encore exigée pour les lois qui, formant en quelque sorte les pierres angulaires de la constitution et de l'ordre social, ainsi que des droits et devoirs civiques, furent appelées les lois fondamentales.

La répartition entre quatre États était naturelle et correspondait d'une façon satisfaisante à l'ordre social. La noblesse était l'État puissant des guerriers et des fonctionnaires, la classe active au point de vue politique, le bras fort et agissant de la royauté. Loin d'être une caste fermée, la noblesse recevait constamment des éléments nouveaux : des capacités auxquelles le roi avait conféré des titres de noblesse comme récompense de services rendus sur le champ de bataille ou dans l'administration. Chaque famille noble introduite dans l'Ordre de la Noblesse était représentée par une personne aux délibérations et décisions de l'État. — Avec sa grande influence sur les masses populaires, avec sa culture intellectuelle et son savoir étendus, l'État ecclésiastique défendait bien à ce moment sa place parmi les États du royaume, bien que son importance ne pût pas être comparée à celle de la noblesse. Les représentants de l'État ecclésiastique étaient élus

par leurs diocèses respectifs. — La bourgeoisie, les représentants élus des villes, défendaient les intérêts du commerce et de l'industrie, tandis que l'État des paysans, dont les membres étaient élus par et parmi les propriétaires ruraux, représentaient la nombreuse classe des cultivateurs indépendants du pays. — Les « gens sans feu ni lieu » n'étaient pas directement représentés.

La loi organique du Riksdag, de 1617, avait évidemment subi un certain nombre de modifications au cours des siècles, mais ses dispositions essentielles, la répartition entre quatre États, restèrent toujours intactes jusqu'au moment où, par la guerre de 1808-09, la Finlande fut séparée du royaume suédois au sein duquel le pays avait jusqu'à cette date vécu son histoire. Les lois fondamentales en vigueur à cette époque et qui réglaient les droits et pouvoirs du monarque et de la représentation nationale étaient la Constitution de 1772 et « l'Acte d'Union et de Garantie » de 1789, tous les deux conçus dans un esprit de réaction monarchique contre le pouvoir immodéré que le Parlement s'était arrogé pendant les cinquante années précédentes. Ils donnèrent au roi un pouvoir assez étendu, mais les attributions fondamentales de la représentation populaire — le droit d'accepter ou de refuser les impôts et de collaborer à la législation

— restaient toujours réservés aux États. Le Riksdag ne pouvait pas examiner d'autres projets de loi que ceux que soumettait à son approbation le gouvernement (le Riksdag avait le droit de pétition) et les intervalles entre les sessions parlementaires dépendaient uniquement de la volonté du roi. Au point de vue constitutionnel, cette dernière disposition était la plus dangereuse. Quoique existants en principe, les États généraux de la France ne dormirent-ils pas d'un sommeil de mort durant 175 années, et, se servant d'une lacune analogue de la Constitution anglaise, Charles Ier n'avait-il pas essayé de régner sans le concours du Parlement?

Avec ces attributions relativement restreintes et cette position faible, le Riksdag suédois servit de modèle à la représentation nationale particulière dont, en 1809, la Finlande fut dotée.

Au mois de décembre 1808, le pays avait été évacué par ses défenseurs. Vu l'état politique de la Suède à ce moment, toute pensée de conquérir de nouveau la Finlande devait être écartée. Mais d'un autre côté, les débris de l'armée finlandaise, fidèle au drapeau suédois, n'avaient pas désarmé, et la signature du traité de paix se fit attendre. Dans ces circonstances, et influencé par des conseillers avisés et généreux, l'empereur Alexandre Ier décida de tendre une main conciliante à la population finlandaise pour amener une convention à l'amiable. Le

monarque vainqueur avait appris à estimer la fidélité tenace envers les autorités légales qu'avait montrée la population finlandaise, et il trouva, en outre, un terrain propice à l'application de ses idées libérales en matière politique : il se trouvait en face d'une population qui, à travers les siècles, avait été éduquée par l'exercice de l'autonomie communale et par une forme de gouvernement constitutionnelle.

Alexandre convoqua donc les États de la Finlande à une réunion à Borgo. Vu l'abandon dans lequel se trouvait le pays, la situation exigeait évidemment d'une façon péremptoire, et malgré certaines objections, qu'on se conformât à cette convocation[1] et, vers la fin du mois de mars 1809, les États de la Finlande se réunirent.

Comme la Finlande était une partie arrachée au royaume de Suède, les États finlandais ne furent qu'une partie arrachée au Riksdag suédois. Ils furent constitués par la fraction des États du royaume qui était domiciliée en Finlande. Pour la convocation, pour les élections aussi bien que pour les cérémonies de rentrée, la loi et les anciens usages suédois avaient été suivis.

La ratification écrite de l'empereur sanction-

1. Cette décision était aussi justifiée, voire aussi inévitable que la révolution qui, au même moment, renversa, pour le plus grand bien de la Suède, le trône du roi Gustave-Adolphe IV.



nant la religion et les lois fondamentales du pays (voir plus haut) ainsi que les droits et privilèges spéciaux des États fut lue aux représentants du peuple assemblés dans la cathédrale de Borgo le 29 mars 1809. C'était la *Magna Charta* de la Finlande moderne.

Après quoi les États finlandais couronnèrent Alexandre Ier, grand-duc de Finlande et lui jurèrent fidélité au nom du peuple finlandais.

Pour commencer, la séparation d'avec la Suède n'amena que des modifications insensibles dans la vie intérieure de la Finlande. En ce qui concerne l'ordre social, la juridiction et les langues (le suédois était la langue officielle du pays), tout resta comme auparavant. La constitution de 1772 et l'Acte de garantie de 1789 demeurèrent les lois fondamentales du pays; on n'avait eu qu'à remplacer le mot « roi » par celui de « empereur et grand-duc ». Pour remplacer les administrations centrales qui, de Stockholm, avaient dirigé les affaires intérieures du pays, on créa dans la nouvelle capitale, Helsingfors, un Conseil du gouvernement qui bientôt fut appelé le Sénat impérial pour la Finlande. Les membres du Sénat étaient, comme toutes les autres personnes occupant des charges publiques, et conformément à la loi, des citoyens finlandais.

Avec ses autorités administratives spéciales et sa représentation nationale propre, la Finlande

se trouvait, au point de vue de la situation intérieure, plus libre qu'elle ne l'avait été dans l'union avec la Suède. Au point de vue extérieur elle restait aussi dépendante qu'avant, car, vis-à-vis de l'étranger, elle ne formait qu'une partie de l'empire russe.

En 1811-12, fut de nouveau réuni à la Finlande le gouvernement de Viborg, c'est-à-dire les territoires qui avaient été cédés à la Russie en 1721 et 1743.

Quant à la vie parlementaire de la Finlande, l'année 1809 fut suivie d'une longue période de stagnation. Se servant de la lacune signalée dans les lois fondamentales, Alexandre, qui, durant la dernière période de son règne, se laissa comme chacun sait, gagner par les idées réactionnaires et absolutistes, omit de convoquer ultérieurement les États finlandais. Le même principe fut appliqué par son successeur Nicolas Ier. Ainsi durant plus de cinquante ans, la vie parlementaire de la Finlande fut abolie, ce qui était contraire à l'esprit des lois fondamentales finlandaises, sinon à leur lettre.

Durant toute cette période, l'administration de la Finlande fut, dans ses grandes lignes, gérée d'une façon conforme aux lois fondamentales. Les monarques n'avaient point l'intention d'abolir la Constitution. Nicolas Ier signa à son avènement au trône un acte de garantie d'un contenu analogue à celui signé par Alexandre.

Tout marchait normalement et sans bruit en Finlande, le peuple se montrait loyal, et les annales ne parlent point de difficultés ni de conflits sérieux.

Or, il est évident que dans un pays possédant une constitution, l'inactivité d'un des pouvoirs publics doit avoir une action paralysante sous plus d'un rapport. Tout travail législatif incombant à la représentation populaire était rendu impossible et il ne put être remplacé que d'une façon partielle et des plus défectueuses par des ordonnances émanant des pouvoirs administratifs. De nombreuses réformes importantes et indispensables ne purent être faites. Aucune source nouvelle de revenus pour l'État ne put être créée : il fallut pourvoir aux besoins du pays, tant bien que mal, au moyen des impôts une fois pour toutes votés et perçus depuis les temps les plus reculés, et au moyen de certaines contributions indirectes au sujet desquelles le gouvernement pouvait décider de sa seule autorité.

Dans ces conditions, ce fut un événement de la plus haute importance pour le pays, que la résurrection de la vie parlementaire finlandaise en 1863. Elle inaugura, en effet, une période de réformes, de progrès et de prospérité.

Ce fut l'empereur Alexandre II qui convoqua les États de la Finlande en 1863. Dans le discours par lequel, le 18 septembre, il salua les

représentants du pays, à Helsingfors, il dit entre autres choses : « Plusieurs dispositions des lois fondamentales du grand-duché ont cessé d'être applicables aux situations créées par l'union du grand-duché à l'empire ; à d'autres la précision et la clarté nécessaires font défaut. Comme je désire voir remédier à ces imperfections, je ferai élaborer des projets d'explications et d'amendements à ces lois, lesquels projets je soumettrai à l'approbation des États à la prochaine session de la Diète que j'ai l'intention de convoquer de nouveau dans trois ans. Restant fidèle aux principes constitutionnels et monarchiques qui sont sanctionnés par l'approbation du peuple finlandais et qui sont inséparablement unis aux lois et institutions du pays, j'ai l'intention, par ledit projet, d'étendre encore le droit d'accepter et de refuser les impôts, que possèdent actuellement, en vertu des lois fondamentales, les États finlandais, et de rendre, en outre, aux États, le droit d'initiative en matière de législation, qui leur avait de tout temps appartenu, me réservant pourtant l'initiative en matière de questions de lois fondamentales. »

La nouvelle loi constitutionnelle promise par l'empereur et le grand-duc fut, après quelques modifications proposées par les États, sanctionnée comme loi organique de la Diète le 15 avril 1860. Par cette loi, la représentation populaire n'obtint pas encore le droit de pré-

senter des projets de loi formulés (ce droit ne lui fut conféré qu'en 1885) ; mais il y était stipulé que la Diète se réunirait tous les cinq ans au moins, et plus souvent si le monarque le désirait (en réalité, elle a siégé, depuis, tous les trois ans). La vieille répartition en États ainsi que les règlements de travail furent conservés.

*
* *

Étrange était le spectacle qui venait de se dérouler. En l'an 1869 se trouva ressuscitée, dans les grandes lignes, sous sa forme primitive, une institution qui, au point de vue historique, était l'aboutissant de l'évolution des XVe et XVIe siècles. Cette institution, durant le XVIIe siècle, avait à peu près répondu aux exigences de la vie de l'époque mais, au cours du XVIIIe, elle s'était déjà montrée vétuste. Elle n'était plus qu'un anachronisme vénérable durant le dernier tiers du XIXe. La noblesse, en effet, n'était plus l'État dominant dans le domaine des charges publiques, l'État actif, par excellence, au point de vue politique; elle n'était qu'un groupe de citoyens, délimité seulement par la naissance et qui ne se distinguait nullement de la classe cultivée en général, ni au point de vue social ni par sa plus grande culture. L'État ecclésiastique n'occupait plus son ancienne position, ne représentait plus une

somme de savoir et de connaissances particulières, il était devenu simplement un groupement de fonctionnaires d'un niveau intellectuel nullement supérieur. Et pourtant la noblesse et l'État ecclésiastique disposaient à eux deux de la moitié de l'assemblée. Dans les deux autres États le droit de vote était des plus restreints et appartenait principalement aux couches sociales supérieures, le grand nombre n'était pas représenté à la Diète d'une façon directe.

Or, si la résurrection de cette forme archaïque de représentation nationale était un événement curieux, il est peut-être encore plus curieux de constater que cette diète à l'organisation surannée, si peu représentative de la structure sociale du moment, put néanmoins et d'une façon absolument satisfaisante, répondre aux exigences bien comprises au sujet d'une représentation populaire... (Il est à remarquer que les problèmes sociaux, que pose le socialisme moderne, n'ont pris en Finlande une certaine acuité qu'à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci.) La noblesse disposait, à côté d'un poids mort considérable, d'un nombre étonnant de compétences hors ligne. L'État ecclésiastique qui, depuis le temps où l'église et l'école étaient réunies, comprenait non seulement le clergé, mais encore des représentants de l'enseignement supérieur, occupait encore une certaine place. La bourgeoisie était, à côté de la noblesse, l'État

le plus important de la Diète, et les représentants des paysans étaient des hommes qui, grâce à l'autonomie des communes, étaient habitués à prendre part aux affaires publiques.

Par sa quantité déjà, le travail fourni par les dix Diètes de la période 1867-97 est des plus considérables. De grand efforts furent nécessaires pour regagner le temps perdu durant la longue période de stagnation[1]. Mais aussi au point de vue de la qualité beaucoup de bon travail a été fait. C'est là un jugement qui ne sera infirmé par aucune historiographie impériale.

Suivit alors la lutte septennale dans laquelle chancelèrent et furent brisés non seulement la Constitution finlandaise, mais aussi l'ordre légal ancien.

La grève générale de 1905 qui donna à la Russie sa « Constitution », remit en vigueur les droits constitutionnels de la Finlande. Mais ce ne fut pas tout. Le manifeste du 4 novembre[2] par lequel toutes les ordonnances et tous les

1. A ce sujet, il est caractéristique que, jusqu'aux dernières années du siècle passé, le code pénal appliqué par les tribunaux finlandais ait été assez démodé pour qu'il fallût prononcer des condamnations à mort, aggravées de supplices spéciaux dans certains cas, condamnations qui naturellement ne furent jamais exécutées. En général, les condamnations à mort n'ont pas été exécutées en Finlande depuis près de cent ans. La peine capitale continue cependant à exister dans la loi.

2. Le manifeste était écrit par les hommes dirigeants du parti finlandais constitutionnel.

décrets illégaux des dernières sept années furent annulés, promit, en outre, une réforme électorale dans un sens des plus démocratiques. Cette promesse fut tenue lorsqu'à la session parlementaire suivante un projet de nouvelle loi organique de la Diète fut soumis aux États en 1906. Ce projet fut voté et la loi organique de la Diète de 1869 annulée. Cet acte législatif créa d'un seul coup la représentation populaire la plus radicalement démocratique du monde.

Par cette innovation, l'évolution avait fait un saut, un saut possible seulement dans des circonstances mouvementées et anormales. C'était le passage brusque de la représentation aristocratique des « États », vétuste depuis des siècles déjà, à la représentation à Chambre unique avec droits de vote et d'éligibilité universels et égaux pour tous les citoyens et citoyennes sans restrictions relatives ni au sexe, ni au revenu, ni au niveau intellectuel.

Le processus psychologique, d'où pendant les années de luttes, sont sorties les revendications qui aboutirent à la loi organique de la Diète de 1906, est d'un intérêt capital ; nous regrettons de ne pouvoir que l'esquisser ici.

Le premier pas dans le chemin qui devait conduire au suffrage universel et égal fut un appel aux masses profondes du peuple. Une grande adresse populaire au grand-duc-empereur fut rédigée au mois de mars 1899. On ne se

contenta pas de laisser exprimer par les représentants légaux du peuple (les États), l'opinion du pays sur les questions vitales pour la nation ; on s'adressa directement à ces masses profondes que représentaient les États sans être élus par elles. La lutte de la Finlande devait être la lutte du peuple entier. Cette tendance à rendre la base de la résistance large et profonde apparaît depuis lors constamment dans le travail de résistance passive aux mesures illégales du gouvernement, notamment dans des circonstances analogues à celles où les protestations contre les prescriptions illégales concernant le service militaire revêtirent la forme de la grève des jeunes inscrits militaires. Or, si, au cours des années de lutte, on s'était efforcé de rendre tout le peuple solidaire, on avait par là expressément contracté le devoir moral de donner aux grandes masses la possibilité de faire entendre leur voix aussi dans des temps moins troublés. La promesse du suffrage universel avait, durant les années de malheur, été donnée de fait longtemps avant qu'elle ne fût formulée en paroles.

Et durant ces années, les grandes masses s'étaient rendu compte de leur importance dans l'État et dans la société — importance telle qu'on ne se l'était jamais imaginé auparavant ; elles répondirent à cette promesse tacite par une revendication à laquelle les classes jusque-

là dirigeantes ne purent, ni ne voulurent opposer aucune résistance.

* * *

Instituée dans des conditions uniques, la représentation nationale finlandaise est en réalité un produit assez curieux du principe d'égalité absolue et de la tendance à la justice arithmétique de nos temps modernes. Suffrage universel et égal pour tous les citoyens hommes et femmes n'ayant pas encouru de condamnation infamante et ayant vingt-quatre ans au moins[1]. Représentation proportionnelle ! Chambre unique ! Que peut-on demander de plus ?

Et comment cette représentation populaire a-t-elle fonctionné ?

Le pays étant divisé en un nombre de grandes circonscriptions électorales relativement petit, et les sièges étant répartis entre les différents partis en proportion purement mathématique avec le nombre de votes émis en leur faveur, la situation des partis à la Diète correspond d'une façon assez exacte à la force numérique réelle des partis. (Le résultat absolument exact serait évidemment atteint si le pays entier ne formait qu'une seule circonscription.) Aucun

1. La question de l'âge est la seule au sujet de laquelle la dernière session des États finlandais n'a pas pleinement donné satisfaction aux revendications avancées ; le parti socialiste avait proposé 21 ans, l'âge de la majorité civile.

parti ne dispose de la majorité absolue. Celle-ci ne peut être obtenue que par des alliances temporaires entre les partis. Et comme le choix des électeurs se fait moins selon leur opinion personnelle à propos de telle ou telle question à l'ordre du jour que d'après les grandes lignes des programmes des différents partis, de grands et brusques revirements sont impossibles. Aussi la situation des partis est-elle, dans ses grandes lignes, restée à peu près invariable après chacune des cinq élections qui ont eu lieu jusqu'ici. Ce fait tient peut-être pour une grande part au manque de maturité politique, d'ailleurs tout naturel, qui amène la grande masse des électeurs à suivre aveuglément le mot d'ordre des dirigeants du parti ; mais il est évident que la division entre les partis, qui, en Finlande, est plus profonde qu'ailleurs, y est pour beaucoup.

Deux mots à ce sujet.

En plus de la devise « réformes libérales et démocratiques » dont s'ornent tous les partis en y attachant peut-être un sens un peu différent, le Parti populaire suédois[1] a sur son programme

1. Depuis la création, en Finlande, de partis politiques divisés par la question des langues, le parti populaire suédois était dominant parmi la noblesse et la bourgeoisie et occupait ainsi une situation des plus fortes. En 1906, ce parti dut, sous la pression des événements, sacrifier cette situation : avec la nouvelle forme de représentation nationale le parti ne pouvait escompter qu'un huitième des sièges, chiffre proportionnel au nombre de la population suédoise en Finlande. En 1907, le parti occupa 24 et en 1911 26 sièges sur 200.

trois points essentiels : la défense de la Constitution contre les attaques russes — la défense de l'ordre social et juridique contre une ardeur réformatrice irréfléchie et révolutionnaire — et enfin la défense des droits de la langue suédoise contre les attaques du nationalisme finnois.

Le parti jeune-finnois est d'accord avec les Suédois au sujet de la Constitution et de l'ordre légal, mais sur la question des langues il se trouve en partie en opposition avec eux.

Les vieux-fennomanes sont le parti nationaliste finlandais par excellence. Vis-à-vis des attaques dirigées contre la Constitution finlandaise ils ont montré moins de fermeté, voire une forte tendance à vouloir acheter une paix fallacieuse par des concessions dangereuses. Ils ont toutefois, eux aussi, sur leur programme, la défense de la Constitution. Au point de vue social, le parti doit être le plus conse. vateur des partis bourgeois qui, d'ailleurs comprennent tous des personnes professant les opinions sociales les plus diverses.

Le puissant parti socialiste est résolument attaché à la défense nationale dans la grande question politique. Comment en serait-il du reste autrement, puisque, pour ce parti, la simple monarchie est, en principe, une horreur — sans parler de l'aristocratie? Dans le domaine social, les socialistes de la Diète finlandaise représentent les revendications de réformes les

plus hardies, pour ne pas dire révolutionnaires et il est hors de doute que leurs leaders se serviraient avec avidité de la première occasion (une révolution russe, par exemple, qui paralyserait le pouvoir gouvernemental) pour, appuyés sur les masses prolétariennes menaçantes, essayer de dire leur fait aux bourgeois du pays. Dans la question des langues, le parti reste, d'après son programme, neutre, mais comme il est en presque totalité composé de Finnois (un ou deux représentants suédois sur quatre-vingts ; la fraction suédoise de la population a, en général, été très peu accessible aux doctrines socialistes), des manifestations de nationalisme finnois n'ont pas fait complètement défaut.

Le spectacle est des plus curieux : des partis inconciliables luttant entre eux sur le bord de cet abîme qu'est l'immensité russe, et en même temps ce petit groupe de partis uni par un point unique : l'ardeur à défendre la Constitution du pays, dans laquelle tous voient le palladium du pays et la condition première de sa prospérité et de sa culture. Il est clair que l'unité ne règne pas toujours au sujet du choix des moyens de défense, mais une telle unité de vues n'existait pas non plus dans la vieille Diète, basée sur l'existence des États. Autant qu'il est possible de s'en rendre compte, il semble qu'en ce qui concerne la défense de la Constitution contre les attaques du gouvernement russe le nouveau

parlement a fait à peu près ce que la vieille Diète aurait fait, et il continuera probablement de la même façon [1]. Or, pour le lecteur étranger, la question la plus intéressante est sans doute de savoir comment la représentation particulière de la Finlande a réussi à remplir ses fonctions vis-à-vis du pays même.

C'était évidemment une expérience des plus hasardeuses et que justifiaient seules les exigences inéluctables d'une situation anormale, que d'étendre, et cela d'un seul coup, le droit électoral dans de telles proportions. Cette grande masse d'électeurs nouveaux, sans éducation politique, devait forcément voter aveuglément et sans jugement. Ceci est surtout applicable aux masses que des propagandistes énergiques ont converties à la foi socialiste. Et cette masse de nouveaux électeurs s'est consciencieusement servie de ses nouveaux droits politiques : aux cinq élections 1907-11, le nombre des votants a varié entre 60 et 70 0/0 des électeurs.

Aussi la composition de la Diète a-t-elle été assez curieuse. Elle est devenue une sorte de raccourci du peuple. Chaque état, chaque degré de culture intellectuelle et presque chaque métier ont eu leurs représentants. Le beau sexe n'a pas manqué de représentants non plus ; le nombre des députées a varié entre 16 et 19. Les

1. Aussi a-t-il, à plusieurs reprises, été dissous.

Suédois et les jeunes-finnois ont apporté la plus grande somme de connaissances et de culture intellectuelle; après eux se rangent les vieux-fennomanes. Les moins heureux sous ce rapport sont les socialistes — fait qui s'explique d'un côté par la tendance des électeurs à chercher leurs représentants au sein des grandes masses elles-mêmes, de l'autre parce que le pa_ti n'a, jusqu'ici, possédé que très peu de membres ayant une culture sérieuse.

Malgré tous ces inconvénients, l'expérience appa_emment si périlleuse de 1907 a réussi mieux qu'on n'eût osé l'espérer. Le saut énorme d'une forme de représentation plusieurs fois séculaire à une forme populaire ultra-moderne et non encore expérimentée, sans exemple ailleurs, s'est effectué sans causer de trouble grave, à peine un peu d'instabilité dans la vie politique.

L'influence des éléments compétents à la Diète a été des plus grandes. Malgré bien des paroles violentes et déraisonnables, c'est en géné_al la raison qui a eu le dernier mot. Les socialistes se sont dispensés de prendre les responsabilités incombant au parti le plus fort; ils n'ont même pas choisi le président de la Chambre parmi les leurs; ils se sont réservé la critique et l'opposition. Ce faisant ils n'ont, bien que donnant pour une grande part leur empreinte aux débats, obtenu en réalité que

d'accroître le poids mort qui entrave la Diète. Il faut toutefois reconnaître que le poids mort était certes, déjà, considérable dans la vieille Diète issue des États, et cela naturellement surtout dans la Chambre qui était constituée par les représentants de droit d'un groupe de familles.

Et il vaut certainement mieux — quelque gênant que cela puisse être — avoir ces socialistes à la Chambre que hors d'elle. Avec leur goût pour une politique de classe irresponsable et les tendances sanguinaires et révolutionnaiıes, que certaines fractions socialistes, sous l'influence russe, ont manifestées de 1905 à 1907, un parti socialiste nombreux, mais non représenté dans l'Assemblée législative, eût été un danger incalculable tant au point de vue intérieur qu'extérieur. Maintenant, par contre, le sentiment du devoir national s'impose aux plus intelligents parmi les leaders du parti, tout au moins dans les instants décisifs, avec une force invincible, et cela, malgré le développement à un degré regrettable de la peur des responsabilités; en outre, les masses populaires ne peuvent plus renier une représentation populaire dans laquelle elles sont représentées proportionnellement à leur force numérique. Ces faits contrebalancent le sentiment d'insécurité que le grand nombre des socialistes dans la Diète continue à entretenir.

Quant à la représentation proportionnelle, il

est à remarquer en passant que les difficultés d'ordre technique ne se sont pas montrées d'une gravité particulière. Cette méthode a peut-être, d'ailleurs, sauvé le pays d'une majorité socialiste en 1907. Il y a lieu de se demander si, durant les années 1906-07, les socialistes auraient montré autant d'amour pour la représentation proportionnelle s'ils s'étaient douté de leur force réelle.

A plus d'un point de vue, le Parlement *à chambre unique* doit être considéré comme une innovation des plus risquées. Le danger qu'il comporte est pourtant très atténué par le fait que la représentation proportionnelle diminue la possibilité de revirements brusques dans la situation des partis. Une autre question serait évidemment celle de savoir quel aurait été l'aspect d'une seconde Chambre. Si, en 1905, une représentation à deux Chambres avait été votée, la plus grande partie des éléments vraiment capables de la Chambre unique actuelle aurait en toute vraisemblance été portée à la Chambre haute, et le résultat aurait été une seconde Chambre rendant toute collaboration impossible, c'est-à-dire une Chambre qui aurait paralysé tous les efforts positifs. Si toute médaille a son revers, il est aussi incontestable que tout revers suppose une médaille.

Pour résumer, on est fondé à dire que, contrairement aux craintes justifiées, la représenta-

tion nationale actuelle de la Finlande, si l'on considère les choses dans leur ensemble, ne s'est pas acquittée de la tâche qui lui incombait plus mal que ne l'auraient fait les anciens États. Car il ne convient évidemment pas de tenir compte des sottises et des fautes de goût individuelles : il faut se rappeler que la plupart des représentants de notre Chambre unique sont des hommes nouveaux dans la politique.

Que le passage d'une forme parlementaire, surannée déjà depuis des siècles, à une autre d'un modernisme extrême, ne nous ait conduit ni au-dessous, ni à côté de la véritable ligne d'évolution autant qu'on était fondé à le craindre, c'est là, semble-t-il,ce qu'on peut dire de mieux de cette réforme. Est-ce un compliment ? Ce passage ayant été inévitable au moment où il a été effectué, nous n'avons, en réalité, rien de mieux à faire que de nous estimer satisfaits du résultat. Pourtant je ne crois pas que ceux du « peuple-pionnier » qui possèdent une éducation politique, soient prêts à recommander la méthode à d'autres, quelque grand que soit l'intérêt objectif qu'éveillent toujours les expériences en général et tout particulièrement les expériences dans le domaine politique.

IV

LA CULTURE INTELLECTUELLE

IV

LA CULTURE INTELLECTUELLE

Par E. JÄRNSTRÖM

Lors de la rencontre des deux empereurs à Tilsitt, Napoléon décréta la réunion de la Finlande à la Russie. Les armées d'Alexandre s'avancèrent victorieusement dans ce pays et en 1809 la conquête en était un fait accompli. Une ère nouvelle s'ouvre, dès lors, dans l'histoire de la civilisation finlandaise. Les liens six fois séculaires qui avaient uni la Finlande à la Suède furent brusquement rompus ; désormais la Finlande devait se suffire à elle seule. Ce qu'il y avait de changé fut nettement défini par un écrivain de l'époque qui l'exprima ainsi : « Nous ne sommes plus Suédois, nous ne pouvons pas devenir Russes, il faut que nous soyons Finlandais ». En effet, nous ne pouvions pas devenir Russes. Tout nous séparait de leur civilisation. Tandis que la Russie sortait à peine de sa barbarie moyenâgeuse, la Finlande avait déjà été longtemps en communication ininterrompue avec les grandes civilisations européennes. L'esclavage

régnait en Russie, les lois et les institutions suédoises, au développement organique desquelles la Finlande avait participé au même titre que le royaume de Suède proprement dit, assuraient à chacun, depuis le XIVe siècle, la liberté personnelle. En Russie l'autocratie du tsar était illimitée, en Suède le régime constitutionnel datait d'une époque où l'Angleterre était encore seule à le connaître. Les Finlandais ignoraient le russe. Les religions des deux peuples étaient différentes. Rien n'attachait la civilisation de la Finlande à la civilisation de la Russie ; toute son histoire, par contre, la rapprochait de la Suède et des pays scandinaves. Il fallait donc être Finlandais.

Cependant la seule proclamation du principe, quelque juste qu'il fût, ne suffit pas pour créer une nation finlandaise au sens rigoureux du mot. Aussi loin qu'on peut remonter dans l'histoire de l'habitation de la Finlande, on constate que deux races différentes ont vécu ici : les Suédois sur les côtes, les Finnois dans l'intérieur du pays. La domination suédoise eut pour conséquence que tous les Finnois qui s'élevèrent aux plus hauts degrés de l'échelle sociale changèrent de langue et apprirent le suédois. Ce changement s'accomplit surtout vers la fin de l'époque suédoise lorsque la langue latine, dans l'enseignement supérieur, eut cédé la place à la langue suédoise. Il en résulta que la race fin-

noise demeura étrangère à la civilisation supérieure. Tant qu'elle ne formait qu'une minorité dans le royaume, la chose fut à peine remarquée. Mais après la séparation les proportions changèrent. Désormais c'étaient les Finnois qui constituaient la grande majorité de la population. Or, pour qu'une nation finlandaise capable de prendre son sort en ses propres mains pût se former, il fallait que la race finnoise s'éveillât, qu'elle prît conscience d'elle-même et qu'elle accomplît son émancipation intellectuelle. Pour que ce but fût atteint, il était nécessaire que des rangs du peuple même sortissent des hommes, ayant avec lui des sentiments de solidarité, capables de diriger son éducation dans le sens de la civilisation moderne. Et avant tout, il fallait un idéal commun à tous, aux riches et aux pauvres, aux plus instruits comme aux plus ignorants, quelque chose qui tout en se rattachant aux vieilles traditions du peuple, lui montrât le chemin de l'avenir. Ces paysans s'étaient souvent battus et vaillamment pour le roi et pour la patrie, mais pour eux la patrie n'était encore que le sol natal qu'il fallait défendre contre les attaques de l'ennemi. La patrie qui n'est pas seulement la terre qu'on cultive, mais la synthèse de tout ce qui constitue le caractère spécial d'une nation : des traditions qu'elle s'est créées, de la langue qui exprime sa façon d'envisager le monde, des institutions qui régissent la vie sociale, de sa

poésie, de son art, de mille choses inséparables de la vie quotidienne et commune aux centaines de mille d'individus dispersés sur un territoire vaste et de nature variée, de tout ce qui n'est pas seulement le résultat des données climatologiques et des hasards de l'histoire politique, mais en même temps, et autant, de son propre génie créateur et qui constitue la base du développement ultérieur d'un peuple, cette patrie, les Finnois ne la connaissaient pas encore. Mais ils allaient la connaître.

Le régime de fer du plus parfait autocrate des temps modernes, Nicolas Ier, et qui sévit pendant trente ans, ne fut point propice aux réformes. La Diète finlandaise ne fut pas convoquée. Le programme politique des dirigeants consistait uniquement à gouverner de telle sorte qu'on « n'entendît rien de la Finlande », surtout rien qui pût éveiller la susceptibilité de l'empereur. C'était l'âge d'or de la bureaucratie, marqué par la stagnation complète de la vie publique. Cependant, pour le peuple finlandais, c'était un moment de repos salutaire après les interminables guerres de l'époque suédoise. Il eut le temps de se recueillir, son bien-être croissait et il se préparait pour des efforts nouveaux. Malgré la dureté de la réaction, ce fut sous le règne de Nicolas Ier que commencèrent à lever ces germes qui allaient bientôt porter de si riches moissons. C'est à cette époque que

s'accomplit l'œuvre des hommes qui ont créé la Finlande moderne.

J.-L. Runeberg est le poète national de la Finlande. Il a écrit en suédois et la population finnoise ne peut connaître ses œuvres que traduites. Mais ses poésies sont également chères aux deux nationalités de ce pays. Dans un style à la fois antique par la simplicité et moderne par le réalisme, la profondeur du sentiment, il a dépeint son peuple et son pays. Son livre principal, les *Récits de l'enseigne Stol* a pour sujet la guerre fatale de 1808. Dans une série de courtes chansons d'un caractère tantôt dramatique, tantôt lyrique, souvent aussi humoristique, le poète raconte la lutte suprême de l'armée finlandaise. Il a choisi un certain nombre de personnages historiques qu'il a trouvés représentatifs et il en a ajouté d'autres créés par sa propre imagination et dans lesquels il a personnifié, avec ses traits caractéristiques, le soldat finlandais. C'est en décrivant la loyauté, la bravoure, la force d'abnégation et l'ardent amour du sol natal de ces héros, au cœur d'or sous leur apparence rude, qu'il a érigé un monument impérissable aux vaincus de la campagne, mal préparée et mal dirigée, qui décida du sort de la Finlande. Un patriotisme sain et humain, exempt de haine, optimiste malgré le tragique du sujet, se dégage des mâles vers du poète idéaliste et ne manquera jamais

de se communiquer aux lecteurs finlandais.

Au moment de leur première publication, en 1848, les *Récits de l'enseigne Stol* suscitèrent l'admiration générale des contemporains et contribuèrent plus que toute autre chose à fortifier le patriotisme naissant. Ils n'ont cessé d'inspirer aux jeunes générations l'amour du pays natal et c'est là le meilleur des titres de leur auteur au glorieux nom de poète national.

Cependant l'œuvre de Lönnrot devait avoir une influence encore plus grande sur le développement de la civilisation finlandaise et tout spécialement finnoise. Le *Kalevala*, dont la première édition parut en 1835, fut une révélation. Ce peuple de paysans, dont la vie entière se passait à arracher du sol avare les ressources indispensables à son existence, se vit tout à coup en possession d'une œuvre littéraire qu'il avait produite lui-même et qui reflétait une ancienne civilisation originale. Les vieux mythes et les croyances religieuses des anciens Finnois, déjà oubliés sous l'influence du christianisme dans la partie occidentale du pays, réapparurent dans cette épopée nationale d'une imagination tantôt grandiose, tantôt intime et délicate, vague et trouble quant aux idées et à la composition, mélancolique comme le peuple qui l'avait créée, mais pleine d'un lyrisme exquis. Le peuple finnois s'y reconnut avec ses chagrins et ses joies, ses pensées et ses sentiments, aussi fut-ce avec

un juste orgueil et un vif enthousiasme qu'il accueillit le don de Lönnrot. La langue littéraire finnoise, grâce au *Kalevala*, possédait maintenant une base poétiquement cultivée pendant des siècles. On n'avait qu'à la développer pour la rendre capable d'exprimer l'âme et les idées modernes. Certes, cette langue avait encore besoin d'être travaillée. Ses premières manifestations furent un tâtonnement souvent maladroit et aujourd'hui même elle est loin d'avoir acquis la clarté et la souplesse des vieilles langues littéraires de l'Europe. Si, pourtant, on peut déjà l'employer avec succès dans des ouvrages scientifiques de tout genre ; si elle est susceptible de traduire les nuances si fines et si variées de la psychologie moderne, le mérite en doit revenir aux écrivains qui l'ont aimée et pratiquée assidûment, mais leurs efforts n'eussent pas atteint d'aussi rapides résultats, si elle n'eût été la langue poétique de l'épopée.

La découverte de la vieille poésie populaire a été d'une importance capitale pour le développement de la civilisation finnoise. Cependant il est probable que seule l'œuvre de Lönnrot n'aurait pas suffi à provoquer un grand mouvement national. Le modeste savant vivait éloigné de la politique et son caractère pacifique et timide ne le rendait guère propre à devenir un *leader* de parti. Il fallait pour cela un esprit plus combatif et une intelligence plus vaste et plus

perspicace. J.-V. Snellman, l'ami de Lönnrot et de Runeberg, posséda ces qualités. Encore jeune docteur en philosophie, il eut déjà des démêlés avec les autorités universitaires à cause de ses idées philosophiques qui furent trouvées trop avancées. Dans la correspondance du jeune savant nous voyons déjà défini le programme que le futur homme d'État se proposait de réaliser. Snellman prévit que tôt ou tard son peuple aurait à soutenir une lutte bien difficile pour sauvegarder son autonomie et il comprit que dans cette lutte il ne faudrait pas compter sur les armes guerrières. Les seules que le peuple finlandais pourrait opposer aux attaques qui le menaçaient étaient sa civilisation et son sentiment national. Mais cette civilisation et ce sentiment national, il fallait les créer. Il n'était point suffisant qu'il y eût une classe supérieure, peu nombreuse et séparée du peuple par sa langue, et détenant toute la culture intellectuelle, à l'exclusion du plus grand nombre. Ce qu'il fallait, c'était une nation qui se sentît une par ses idées et ses sentiments. Le devoir des classes cultivées était de s'adresser au peuple, de s'approprier sa langue et de créer ainsi une civilisation vraiment nationale, commune à tous les citoyens finlandais.

Les idées de Snellmann déplurent aux dirigeants et, malgré ses titres scientifiques incontestables, l'Université n'eut pas de place pour

lui. Après un séjour de trois ans à l'étranger, durant lesquels il approfondit ses connaissances et fixa définitivement ses idées philosophiques dans le commerce des philosophes allemands de l'école de Hegel, Snellman revint en Finlande et accepta pour vivre, en 1843, le poste de directeur d'une école élémentaire dans une petite ville de province très éloignée. Mais si les dirigeants avaient cru neutraliser l'activité militante de Snellman en le forçant à s'exiler des centres intellectuels, ils furent vite détrompés. En 1844, Snellman commença la publication de *Saïma*, journal à jamais mémorable dans l'histoire de la Finlande. Avec une compétence inconnue jusqu'alors dans le journalisme finlandais et avec une clairvoyance extraordinaire il y traita toutes espèces de questions sociales. Partout il réclama des réformes, mais ce que surtout il ne cessa de répéter, c'était que la civilisation devait être nationalisée, qu'elle devait refléter l'âme de la grande majorité du peuple et avoir pour moyen d'expression la langue finnoise. Comme on pouvait s'y attendre, le *Saïma* fut tracassé par la censure, qui finit par le supprimer en 1846. Mais sa mission était accomplie. Les idées de Snellman avaient eu le temps de se répandre parmi la jeunesse et commençaient à pousser des rejetons. Avec un enthousiasme ardent les jeunes gens se mirent à réaliser le programme indiqué par Snellman et leurs efforts

furent couronnés de succès lorsque, avec l'avènement au trône d'Alexandre II, un souffle de liberté et de renouvellement se fit sentir dans l'administration de la Finlande. Snellman luimême fut nommé professeur à l'Université, en 1856, et appelé ensuite, en 1863, à faire partie du gouvernement comme ministre des finances. Son influence devait s'étendre sur tous les domaines de l'administration.

Si le nationalisme de Snellman était salué avec enthousiasme par une pa.tie de la nation, une autre partie craignait qu'en admettant à la civilisation supérieure une classe sociale mal préparée à s'y adapter et une langue peu apte à servir d'intermédiaire entre la civilisation scandinave et celle de la Finlande, il en résultât un abaissement fatal du niveau intellectuel. Au fur et à mesure que la cause finnoise faisait des progrès de jour en jour plus grands, deux partis se formèrent dont l'antagonisme alla croissant : celui des fennomanes qui luttaient pour obtenir des droits politiques et sociaux à la langue finnoise et par là à la majorité du peuple qui ignorait le suédois, — et celui des suécomanes qui désiraient conserver la suprématie à laquelle les traditions historiques et leur supériorité intellectuelle semblaient les autoriser.

L'histoire finlandaise de la seconde moitié du XIXe siècle est caractérisée par la lutte entre

ces deux partis. Les fennomanes formaient d'abord une minorité, pauvre de ressources mais riche d'enthousiasme et de foi en l'avenir. Au début, ils furent traités d'une façon un peu hautaine et les droits qu'ils réclamaient leur furent refusés. Mais peu à peu leur nombre crût, surtout à dater du moment où les écoles finnoises, à peine fondées, commencèrent à envoyer des étudiants à l'Université. Une nouvelle génération d'hommes entra en scène. Pour la plus grande partie ils sortaient des rangs du peuple finnois lui-même, qui n'avait plus besoin de s'approprier une langue nouvelle, mais dont l'idiome naturel était le finnois. Ces jeunes gens ne se contentaient pas d'étudier et de s'instruire eux-mêmes : pleins d'énergie et de patriotisme ils allaient parmi les paysans en faisant de la propagande pour leur cause. Leur parole fut écoutée.

Ce qui favorisait beaucoup l'évolution dont il s'agit, c'est que le gouvernement organisa, en 1864, l'enseignement primaire d'après un programme tout moderne, élaboré par Uno Cygnaeus. Bientôt, des sociétés se formèrent qui s'occupèrent de l'éducation du peuple. Pendant la belle saison on organisa des réunions et fêtes populaires où les discours enflammés alternèrent avec les chœurs de chanteurs villageois. En même temps une vaste œuvre de vulgarisation du savoir moderne était entreprise : des milliers

de petits livres très bon marché allaient porter la lumière intellectuelle dans des âmes novices mais d'autant plus avides de s'instruire. Des poètes et des écrivains se mirent à soigner et à développer la langue littéraire, le théâtre national, qui existe depuis une trentaine d'années, se chargea de la culture de la langue parlée. Peintres, sculpteurs et compositeurs de marque puisaient l'inspiration pour leurs œuvres dans la mythologie du *Kalevala*. Comme une avalanche, que les paroles de Snellmann avaient mise en branle, le mouvement national roula par le pays emportant tout ce qu'il rencontra et grossissant toujours.

Il est naturel que ce mouvement national finnois ait eu son retentissement dans le domaine politique. Tant que les fennomanes ne formaient qu'une minorité négligeable, il était facile de leur refuser les droits qu'ils réclamaient. Mais, leur nombre croissant, ils surent bientôt faire valoir leurs revendications. Dans la concurrence entre les deux partis, les fennomanes conquirent une à une toutes les positions et aujourd'hui ils sont maîtres chez eux. La langue finnoise, exclue encore au milieu du siècle dernier des tribunaux mêmes, domine maintenant aussi bien dans l'administration que dans l'enseignement.

Cependant la lutte n'a pas cessé. On sait combien facilement le nationalisme se change en chauvinisme, et il faut dire que le parti finnois

n'en a pas été exempt. Alléguant qu'ils forment les 7/8 de toute la population, les fennomanes, ou du moins le plus grand nombre d'entre eux, revendiquent la suprématie politique et sociale absolue. Ils n'auront de cesse qu'ils n'aient réduit la langue suédoise à la situation d'une langue de second ordre tolérée seulement dans les parties du pays où il y a une habitation suédoise. Mais comme les ressources des Suédois sont loin d'être épuisées, il semble bien qu'ils n'en auront pas raison de si tôt.

La lutte des deux partis dont nous venons de parler a été d'une importance capitale pour la civilisation finlandaise. Elle a secoué et stimulé l'énergie des deux côtés, elle a suggéré à tout le peuple finlandais le goût de l'activité, elle lui a rendu cette confiance en lui-même qui sommeillait encore plus d'un demi-siècle après la séparation d'avec la Suède, enfin, elle lui a donné la ferme conviction que, quelque modeste que soit le rôle que le petit peuple finlandais est appelé à jouer dans le concours des civilisations différentes, il en a un, et qu'il le remplira. Il va sans dire que cette conviction ne peut être que fortifiée davantage par les mesures de russification qu'on opère chez nous depuis quelques années.

Depuis la seconde moitié du XIX[e] siècle, un esprit d'entreprise inconnu jusqu'alors a régné dans le commerce et l'industrie et a rendu pos-

sible à la Finlande de suivre la marche du développement si furieusement rapide de notre siècle. Chemins de fer, télégraphes, téléphones unissent le Nord avec le Sud, la partie Est avec l'Ouest; en été, des bateaux à vapeur sillonnent nos mille lacs transportant des marchandises et des touristes. L'isolement des provinces n'existe plus que pour la Laponie. Les ours et les loups se sont réfugiés de l'autre côté de la frontière russe et les forêts s'en vont, transformées en papier, alimenter les presses des imprimeries européennes. Helsingfors, la jeune capitale du pays, est devenue une grande ville ayant une architecture originale et un aspect européen irréprochable. Cinq théâtres y jouent en trois langues différentes, nous entendons les opéras les plus modernes. Les artistes les plus éminents aiment à donner des concerts chez nous et des savants étrangers nous viennent faire des conférences.

Autant que dans le domaine économique, l'évolution dans le domaine intellectuel a été remarquable. Les études de l'Université d'Helsingfors jouissent d'une juste réputation auprès de l'étranger. Parmi nos peintres et nos compositeurs, il y en a qui sont universellement connus et la littérature finlandaise produit dans les deux langues, des œuvres qui méritent d'être connues au delà de nos frontières. La littérature suédoise est représentée par quelques écrivains

dont les noms figurent dignement à côté de ceux des écrivains de la Suède. Après Runeberg et partiellement son contemporain, nous avons eu Z. Topelius, poète lyrique non moins patriotique mais plus doux et souple que Runeberg, romancier, conteur (ses incomparables contes pour les enfants se trouvent traduits en français), dramaturge et historien. La période réaliste fut inaugurée par K.-A. Tavaststjerna, conteur de grand talent et fin poète lyrique — pour ne citer que ces noms. La littérature finnoise, qui existait à peine il y a cinquante ans, s'est développée avec une rapidité étonnante. Le premier des romanciers finnois, Alexis Kivi, mort en 1872, était un robuste talent très original. Ses descriptions de la vie des paysans sont faites avec une justesse d'observation frappante, une vérité d'expression et une verve incomparables. C'est un grand réaliste avant le réalisme. Une bonne humeur naïve et inaltérable règne dans ses tableaux de la vie rurale et ne disparaît que pour laisser percer de temps en temps une note d'un lyrisme fin et délicat.

Aujourd'hui, le sens de la forme a fait de grands progrès, grâce à l'étude des maîtres français, russes et scandinaves qui dominaient la littérature de la fin du siècle dernier. Le style souple et expressif du premier des prosateurs finnois de nos jours, Juhani Aho, joint à une richesse d'observations que lui a permise

sa profonde et intime connaissance de la nature, témoigne d'une orientation générale de nos écrivains vers l'idéal artistique le plus élevé et fait de ce prosateur un conteur de premier ordre.

De nos jours, comme au temps du *Kalevala*, c'est le lyrisme qui domine dans la littérature finnoise, et même dans le roman et le conte. Le tempérament du Finnois est moins fait pour la poésie dramatique. Mais il a la parole facile et l'âme sensible. Les conteurs finnois sont déjà légion, et parmi eux on trouve même de vrais paysans, qui, stimulés par l'exemple des auteurs plus cultivés, se sont mis à décrire leurs impressions de la vie, les mœurs de leur entourage, etc. et y ont quelquefois très bien réussi. Cette « littérature paysanne » est en grande partie due à l'intérêt pour la civilisation que les écoles primaires, les « sociétés de jeunesse », les universités populaires et la lecture assidue des journaux ont répandu par tout le pays.

Les progrès du développement économique et intellectuel ont été aussi profitables à l'un qu'à l'autre élément linguistique de la population. La patrie commune embrasse les deux groupes et le péril venant de la Russie menace autant l'un que l'autre. Il y a donc, malgré la différence de races et de langues, des intérêts communs, capables de maintenir le lien de solidarité qui fait du peuple finlandais une seule

nation, une unité nationale au point de vue politique.

*
* *

Si dans le domaine de la culture une rivalité de races se manifeste, la vie économique a créé une autre rivalité dont les conséquences apparaissent incalculables. Mais ici les races ne sont pour rien et cette fois nous marchons de pair avec tous les autres pays du monde. En Finlande, comme ailleurs, les intérêts des ouvriers et ceux du capital semblent inconciliables et depuis une vingtaine d'années qu'une propagande socialiste énergique a été menée dans ce pays, nous connaissons toutes les manifestations ordinaires de la lutte entre le travail et le capital. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner le problème du socialisme finlandais. L'accroissement extraordinaire du parti socialiste s'explique en partie par certaines circonstances d'ordre local, notamment par certaines anomalies dans la répartition des terres, auxquelles on a essayé de remédier par la législation et qui ont fait que la majorité des votants socialistes appartiennent à la classe des ouvriers agricoles. Les effets d'une législation portant remède à la crise agraire pourront peut-être produire des revirements qui diminueront le nombre des socialistes. Par sa force actuelle — il dispose de plus d'un

tiers de toutes les voix de la Diète — le parti socialiste a pu obtenir des partis bourgeois quelques réformes que ceux-ci n'auraient peut-être pas accordées autrement. Cependant il est trop jeune encore pour qu'à une époque où toute politique de réformes rencontre une résistance absolue de la part du gouvernement réactionnaire russe, il ait pu exercer une influence décisive sur la civilisation finlandaise. Son mérite d'éducateur des masses est, par contre, indéniable. Quoiqu'on pense du socialisme en général et du socialisme finlandais en particulier, il faut lui reconnaître le mérite d'avoir insufflé aux basses classes populaires de l'enthousiasme et d'avoir développé chez elles la conscience des citoyens indépendants.

Ce qu'il y a de plus caractéristique dans l'esprit même de la civilisation finlandaise telle qu'elle se présente aujourd'hui, c'est sa jeunesse et son démocratisme. Elle est démocratique, cette société, parce qu'elle n'est pas liée par ces fortes traditions qui ont besoin d'une catastrophe pour être brisées. Il n'existe pas de ces barrières infranchissables qui séparent les unes des autres les différentes classes sociales. Les habitudes et les idées de la noblesse ne se distinguent guère de celles de la bourgeoisie et celle-ci s'accroît sans cesse d'éléments populaires. Le fait qu'il n'y a pas beaucoup de grandes fortunes privées atténue aussi singulièrement les diffé-

rences sociales. On peut dire que, malgré les rivalités de races et de partis politiques la seule distinction qui sépare en classes différentes les individus, c'est celle de l'instruction, et ce n'est pas l'instruction qui est le pire des ennemis de la démocratie de nos jours. Après la période de stagnation d'un demi-siècle qui sépara l'époque suédoise de la Finlande moderne, le peuple finlandais se jeta gaiement dans les voies du progrès et il ne demanderait pas mieux que d'y persévérer. Cependant on veut l'en empêcher. Car, quelque jeune que soit la civilisation finlandaise moderne, elle repose sur un fondement plusieurs fois séculaire formé par ses anciennes institutions politiques et sociales et par la conception de la vie qui en est inséparable. En lui enlevant ce fondement, on l'empêchera de se développer, on la tuera. On pourra nous ôter l'autonomie, on imposera peut-être la langue russe à notre administration, on n'arrivera jamais à russifier le peuple finlandais. Mais ce qu'on pourra bien faire, c'est d'arrêter plus ou moins complètement la marche de sa civilisation et l'éloigner du contact, maintenu jusqu'ici vigoureusement, avec la civilisation des grands pays de l'Occident.

V

L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN FINLANDE

V

L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN FINLANDE

Par E. JÄRNSTRÖM.

L'instruction publique obligatoire n'existe pas encore en Finlande. Chaque fois qu'il s'est agi d'y introduire cette réforme, on s'est heurté à des difficultés qui jusqu'à ces derniers temps semblaient insurmontables. Elles provenaient principalement du fait que la Finlande est, relativement à son étendue, très peu peuplée. Dans ces conditions, la création des écoles nécessaires est chose difficile et coûteuse. Cependant on ne peut dire qu'ici l'instruction populaire soit restée en retard. Si l'on compare la Finlande à plusieurs autres pays, on constate qu'en ce qui concerne la notion la plus élémentaire de l'instruction populaire, la connaissance de la lecture, celle-ci date de très longtemps.

Ici, comme en d'autres pays protestants, c'est la Réforme qui a jeté les bases de l'instruction dans les grandes masses. Les réformateurs qui mettaient la Bible dans toutes les mains ne pouvaient se dispenser d'apprendre au peuple à la

lire. Le clergé luthérien donna à la Finlande ses premiers maîtres d'écoles. En 1689 déjà on était arrivé si loin que la loi ecclésiastique, alors nouvellement adoptée, pouvait expressément ordonner que nul ne recevrait la rémission de ses péchés ni ne serait admis à la Sainte Cène qui ne saurait son catéchisme, et que ceux qui ne savaient pas le catéchisme de Luther et n'avaient pas communié ne pourraient se fiancer. A la fin du XVII[e] siècle, la lecture était un art depuis longtemps acquis et généralement pratiqué. Mais au commencement du XVIII[e] siècle, le nombre des illettrés augmenta de nouveau durant ce que les Finlandais appellent « la grande guerre », c'est-à-dire pendant la malheureuse et désastreuse période de la guerre du Nord. Avec la paix, la situation s'améliora et quand, en 1762, une ordonnance royale prescrivit que dans toutes les communes où le chantre ne suffisait pas à l'enseignement de la lecture, on eût à se procurer un maître d'école, le développement de l'instruction élémentaire était assuré. A la fin de ce même siècle, si l'on comptait encore un assez grand nombre d'illettrés, on les considérait déjà comme des exceptions.

L'enseignement donné par le clergé était exclusivement religieux. Plus on avançait dans le XIX[e] siècle, plus naturellement il devait sembler insuffisant. Le besoin se faisait sentir toujours davantage d'une école capable de répandre les

connaissances et l'instruction qu'exige de tout citoyen la vie moderne si variée dans l'extrême rapidité de son progrès, si pénétrée par les idées démocratiques. Il faut cependant parvenir au milieu du siècle avant d'entendre parler, officiellement, de la création d'une école populaire finlandaise. Lorsqu'en 1856, Alexandre II vint, pour la première fois comme empereur, en Finlande, et qu'il lut au Sénat un programme de réformes indispensables à accomplir dans le pays, il nomma aussi les écoles populaires. Une commission du Sénat fut chargée d'élaborer un projet d'organisation d'écoles primaires dans les communes rurales. Il était, à cette époque, très naturel qu'on consultât le clergé sur cette question. Mais les réponses des chapitres témoignèrent d'une compréhension insuffisante de l'importance de la question. D'après le clergé, les écoles populaires ne devaient guère être autre chose que des cours préparatoires à l'instruction religieuse de la jeunesse. Cette manière de voir souleva une vive opposition dans le public instruit et surtout dans la presse. L'homme que l'on a appelé « le père des écoles finlandaises », Uno Cygnaeus se mit à la tête du mouvement et le dirigea avec conviction. Le gouvernement chargea Cygnaeus de préparer un projet complet pour la création d'écoles populaires. Après que ce projet eut été examiné et discuté dans les journaux et dans des brochures,

ses points essentiels furent adoptés et il servit de base à la législation qui devait régir l'Instruction publique.

Il était de toute importance que les écoles populaires finlandaises eussent vis-à-vis de l'Église une position absolument indépendante et qu'elles conservassent un caractère purement laïque. C'était là une condition de leur existence ultérieure. Ainsi elles pourraient se développer librement, être de leur époque et répondre aux besoins qu'impose la société moderne. Cygnaeus était tout pénétré des idées du grand pédagogue Pestalozzi et ce furent les écoles primaires suisses qu'il prit pour premier modèle.

La première école normale pour maîtres et maîtresses fut fondée en 1863 à Jyväskylä. Cygnaeus eu fut nommé directeur, et en 1866 la première loi sur l'instruction primaire fut adoptée. Depuis, le développement a été rapide. Il y a aujourd'hui 8 écoles normales, dont deux comprennent une division pour jeunes gens et une pour jeunes filles. Le nombre des écoles a augmenté très rapidement et depuis 1898 chaque commune est divisée en un certain nombre de districts scolaires. Dès que dans l'un on compte trente enfants en âge d'entrer à l'école, la commune est tenue d'y créer et entretenir un établissement d'instruction. De cette façon les enfants peuvent, sans trop de difficultés, suivre un enseignement primaire.

En Finlande, l'école primaire dépend de la commune mais l'État subvient à une grande partie des frais qu'elle entraîne. Outre qu'il prend entièrement à sa charge l'enseignement donné dans les écoles normales, il paie la plus grande partie du traitement des instituteurs ; il distribue des subventions pour la construction des bâtiments, l'acquisition du mobilier, du matériel scolaires, etc.

La durée des études primaires est de quatre ans ; le programme comprend : la religion, la lecture, l'écriture, le calcul, l'histoire, la géographie, des notions de sciences naturelles théoriques et appliquées, le dessin, le chant, la gymnastique et les travaux manuels. Dans les villes, il y a des écoles pour filles et des écoles pour garçons, mais dans les campagnes on pratique de plus en plus l'éducation mixte, ce qui, naturellement, réduit beaucoup les frais. Bien que l'instruction ne soit pas obligatoire dans le pays, le nombre des enfants qui vont à l'école augmente d'année en année. Pendant l'année scolaire 1907-1908, 51 p. 100 des enfants ont suivi l'école.

Même ceux qui n'ont pu la suivre ne sont pas sans avoir reçu quelque enseignement. L'ancienne institution des « maîtres d'écoles privés » n'a pas tout à fait disparu, elle s'est plutôt développée et transformée, pour devenir l'école ambulante. Celle-ci va de village en vil-

lage et dans chacun enseigne pendant quelques semaines les connaissances élémentaires aux enfants. Il existe même aujourd'hui des établissements pour la formation de maîtres d'écoles ambulantes. On doit cependant reconnaître que l'instruction primaire telle qu'elle est organisée aujourd'hui ne peut donner que des résultats variables et peu satisfaisants. Dans son système, Cygnaeus a commis l'erreur de laisser toute l'initiative à la famille. Lorsqu'en 1910 la Chambre finlandaise adopta une loi rendant l'instruction publique obligatoire, l'enseignement primaire avait été organisé d'une façon beaucoup plus conforme au but poursuivi. Malheureusement sous le régime actuel, l'Empereur a refusé de sanctionner la décision de la Diète et cette importante réforme attend encore sa réalisation.

L'école primaire constitue la base de l'éducation civique. Mais elle ne suffit pas à donner l'instruction qu'exige, de tout citoyen, la vie moderne. Pour la participation utile à la direction des affaires publiques comme pour mener victorieusement la lutte quotidienne pour l'existence même, il est nécessaire de nos jours de posséder une foule de connaissances et une culture intellectuelle, qui ne peuvent être acquises que par le perfectionnement continuel de l'instruction élémentaire de l'école. Depuis longtemps la nécessité d'instruire le peuple a été reconnue en Finlande, et les initiatives dans

ce sens n'ont pas manqué. Mais ce sont surtout deux institutions qui ont beaucoup fait pour répandre l'amour de l'étude dans les villages : la *Société de l'instruction populaire* et les *corporations des étudiants*. La Société de l'instruction populaire fut fondée en 1872. Elle n'a pas été subventionnée par l'État, mais grâce aux legs et aux dons, faits par des particuliers, grâce aussi aux cotisations annuelles de ses membres, il lui a été possible d'éditer plusieurs grandes séries de publications traitant dans un style simple et populaire de matières très diverses. Le prix modique de ces livres leur a permis une propagation considérable partout dans le pays. La même Société s'occupe de l'organisation de bibliothèques populaires. Elle a publié des catalogues raisonnés pour servir de guides aux fondateurs et aux bibliothécaires, elle leur vend des œuvres littéraires au plus bas prix possible, et leur procure tout le matériel nécessaire. Elle envoie même des experts pour donner des conseils aux organisateurs des bibliothèques nouvelles. Tous les ans la Société organise des fêtes musicales fréquentées par des milliers de personnes. Des chœurs de chanteurs et de chanteuses et des orchestres viennent de toutes les parties de la Finlande pour prendre part aux concours de la Société. Plus tard, il s'est fondé une Société des *Amis de l'école populaire suédoise* avec un programme

à peu près identique, mais tenant compte uniquement de la population suédoise et dont les efforts ont été également couronnés d'un grand succès.

Suivant les différentes provinces auxquelles ils appartiennent, les étudiants finlandais se divisent en corporations ayant pour but de faciliter les études des membres par des prêts d'argent et de leur donner l'occasion de discuter des questions qui peuvent intéresser la jeunesse universitaire. Depuis quarante ans, l'activité principale de ces corporations — et c'est là une belle page dans l'histoire des étudiants finlandais — a été vouée à l'instruction du peuple. Par des concerts, des fêtes et des loteries, les étudiants se sont procuré les moyens nécessaires à entretenir des écoles et des bibliothèques, à composer des séries de conférences et à fonder des Universités populaires. Pendant les vacances ils allaient eux-mêmes parmi le peuple pour l'enseigner et l'instruire. A une époque où le gouvernement et le peuple lui-même commençaient seulement à s'occuper de l'instruction, l'initiative des étudiants fut importante et heureuse. Aujourd'hui que des organisations et des institutions multiples continuent énergiquement l'œuvre commencée et que l'instruction se répand pour ainsi dire toute seule dans le peuple, l'activité des étudiants est moins apparente sinon moins intense. Elle a dû

se spécialiser suivant les besoins locaux des différentes provinces.

L'idée des *Universités populaires* est venue de Danemark. Partout dans les pays scandinaves elle a rencontré un accueil favorable, tant parmi les classes cultivées que parmi les paysans. En Finlande, il existe actuellement 41 universités populaires. Toutes sont des établissements absolument libres et privés, entretenus par les subventions libres de personnes s'intéressant à l'instruction. Depuis quelques années, elles reçoivent aussi des subventions budgétaires de l'État. L'université populaire s'adresse surtout aux jeunes gens appartenant à la population agricole. Son but est de consolider et de compléter l'instruction reçue dans l'école primaire, de former les jeunes caractères et d'éveiller en eux le goût des idées élevées. Aussi les lettres et l'histoire forment-elles la partie centrale et de beaucoup la plus importante de l'enseignement des universités populaires danoises. En Finlande, on a jugé utile d'introduire dans ce cours plusieurs matières d'une nature purement pratique. Outre les leçons d'histoire, de littérature, de religion, de sciences naturelles, d'hygiène et d'économie communale, qui se font sous forme de conférences, l'enseignement comprend encore des exercices pratiques de style, de calcul, de tenue de livres, de géométrie, d'arpentage, de

dessin, de chant et de gymnastique. Des conférences libres et accidentelles sur des sujets spéciaux, des soirées de discussion ou à programmes, des assemblées communales fictives, etc., complètent l'instruction donnée par les universités populaires.

Le nombre des professeurs varie selon les ressources en personnel dont on dispose sur place. En général, il y a un directeur qui est une personne ayant une instruction universitaire, une directrice, un maître-adjoint et deux ou trois personnes encore engagées pour des matières spéciales. Les élèves sont des deux sexes, et leur âge est généralement de dix-huit à vingt ans. Les cours se font ordinairement pendant le semestre d'hiver, de novembre à avril, avec sept à huit heures de classe par jour. Pendant l'année scolaire 1909-1910, les 27 universités populaires finnoises étaient fréquentées par 1.283 élèves. Le nombre des élèves des 13 universités suédoises (nous ne disposons pas de données exactes pour la quatorzième; pendant l'année scolaire 1908-1909 elle avait 30 élèves) était de 359, soit un total de 1.642 (1.672) élèves, dont 682 hommes et 960 femmes.

Aux universités populaires, situées à la campagne et destinées à la population agricole, correspondent dans les villes les *Instituts ouvriers*. Il y en a dans les villes industrielles les plus importantes, à Tammerfors, à Uleaborg, à Abo et à

Viborg. Helsingfors et Vasa n'ont pas d'instituts d'ouvriers proprement dits; ces deux communes les remplacent par des cours ouvriers qui comprennent les mêmes matières qu'enseignent les instituts ouvriers des autres villes, mais qui n'ont pas l'organisation centralisée d'une école. Les instituts ouvriers sont des institutions communales, leur programme est le même que celui des universités populaires, avec les modifications toutefois qu'exigent les besoins spéciaux de la classe ouvrière. Les exercices pratiques en sont exclus.

En parlant des cours populaires, il faut ajouter que depuis 1906 des crédits annuels de 25.000 francs, 50.000 en 1909, ont été votés par la Diète pour subventionner l'activité conférencière des deux sociétés principales s'occupant de l'instruction populaire : la société de l'instruction populaire et « les amis de l'école populaire suédoise[1] ». Pendant la période de 1906-1908 ces sociétés avaient engagé 312 conférenciers ambulants et le nombre de conférences faites était de 3.629.

Ce bref aperçu de l'instruction populaire en Finlande serait incomplet si nous ne disions un mot de quelques initiatives du peuple lui-même.

1. Il faut noter, cependant, que le régime actuel, qui poursuit partout le mouvement intellectuel en Finlande, a diminué très considérablement les subventions pour l'instruction primaire.

En 1882, se fonda dans la province d'Ostrobothnie la première *Association de la jeunesse* dont le but était de procurer à la jeunesse campagnarde des distractions plus nobles et plus intellectuelles que celles offertes dans les salles de bals obscures où l'abus de l'alcool ne conduisait que trop souvent aux rixes sanglantes. L'exemple des Ostrobothniens fut imité dans d'autres parties du pays, et bientôt des associations pareilles furent créées dans toutes les communes. Elles s'affilièrent l'une à l'autre pour former des fédérations provinciales, et en 1897, toutes les associations finnoises s'unirent et constituèrent la Confédération de la jeunesse finnoise dont le bureau se trouve à Helsingfors et communique avec les associations locales par l'intermédiaire des fédérations provinciales. Le bureau central et les bureaux provinciaux fournissent aux différentes associations des conseils sur tout ce qui regarde leur organisation et leur activité, leur procurent des conférenciers et arrangent des fêtes et des réunions générales. Le bureau de la Confédération publie un bulletin annuel. La jeunesse suédoise s'est organisée d'une façon identique en associations locales et fédérations provinciales qui entretiennent d'étroites relations.

Le but des associations de la jeunesse est double : elles veulent procurer à la jeunesse campagnarde des occasions de s'amuser et elles

cherchent en même temps à l'instruire. Dans leurs réunions on danse, on chante, on joue des pièces de théâtre, mais on lit aussi des poésies, on entend des conférences et on discute des questions diverses pouvant intéresser la jeunesse. Les associations fondent des bibliothèques et organisent des cours pour apprendre à leurs membres à exprimer correctement leurs pensées. Beaucoup d'associations ont déjà leurs propres maisons où elles se réunissent.

En principe, les associations de la jeunesse excluent la politique, elles veulent retenir les jeunes gens indépendamment de leurs opinions de partis. Cependant quelques partis politiques ont formé des associations de jeunesse sur le modèle de celles dont nous avons parlé, mais avec un but politique nettement prononcé. Ces associations n'ont pourtant pas réussi à réunir beaucoup de membres.

L'instruction populaire a beaucoup profité aussi du mouvement anti-alcoolique. Nos très nombreuses sociétés d'abstinence ont surtout travaillé, comme il était naturel, à faire de la propagande anti-alcoolique, mais en même temps elles se sont toujours appliquées à élever le niveau intellectuel de leurs membres, et sous ce rapport, leur activité a été analogue à celle des associations de jeunesse.

Il ne faut pas, enfin, oublier la propagande des partis politiques — celui des socialistes est

ici comme ailleurs très bien organisé — et les journaux, dont l'importance pour la civilisation moderne ne saurait être exagérée. Leur diffusion constitue en même temps un bon critérium de l'intérêt que témoigne un peuple pour les choses intellectuelles. Nous regrettons de ne pas posséder de données exactes sur le tirage de tous les journaux finlandais, mais nous nous permettons de citer quelques chiffres qui pourront donner une idée de l'accroissement du nombre des lecteurs pendant les dernières années. Tandis qu'en 1899 il ne paraissait encore que 227 journaux et revues, dix ans plus tard, il y en avait 352. Le nombre des journaux expédiés par la poste était en 1899 de 17.835.707, en 1909 ce chiffre s'était déjà élevé à 54.211.480.

Nous n'avons parlé dans ce qui précède que de l'instruction populaire. Son organisation n'est pas complète et elle n'est pas aussi généralement répandue qu'on le souhaiterait. Mais ce qui nous permet d'espérer, en dépit des navrantes conditions politiques, une prompte amélioration dans ce domaine, c'est la soif de connaissances du peuple finlandais, soif qui se manifeste de mille façons.

L'énorme développement des associations pour la jeunesse aux tendances nettement idéalistes en est une preuve. Nos éditeurs assurent que chaque année leur champ de travail s'élargit. Et c'est non seulement de la lecture facile

que réclame le public, mais aussi de grands travaux de vulgarisation scientifique sur tous les sujets. La première encyclopédie en langue finnoise en train justement de se publier, a immédiatement trouvé malgré son prix relativement élevé, plus de 20.000 souscripteurs dans ce petit pays. C'est, nous semble-t-il, assez caractéristique.

La preuve la plus singulière peut-être de cette soif d'apprendre est le grand nombre d'enfants de paysans et d'ouvriers qui suivent les écoles supérieures et continuent leurs études jusqu'à l'Université malgré les plus grandes difficultés économiques. Arrivés là, ils doivent s'endetter, et c'est le cas le plus fréquent, ou bien, s'ils n'ont aucun crédit, donner des leçons privées ou chercher quelque autre travail qui suffira à peine à leur entretien. Ce n'est pas assez que chaque ville ait son lycée, son école de jeunes filles et son école mixte qui tous chaque année, envoient des élèves passer leur baccalauréat à l'Université. Des écoles semblables existent même à la campagne, et c'est le principe de l'éducation mixte qui a rendu leur existence possible au point de vue économique. Vingt de ces écoles rurales mixtes exercent déjà leur activité en différentes régions du pays, et, tous les jours, il s'en fonde de nouvelles. Plusieurs sont encore de création trop récente pour être complètes mais toutes tendent à se déve-

lopper jusqu'à atteindre au baccalauréat. Des 3.000 étudiants de l'Université et des 400 élèves de la haute école technique, beaucoup sont fils de parents qui jamais n'ont reçu d'autre enseignement que celui de l'école primaire. On comprend facilement quelle influence peuvent avoir sur leur entourage très ignorant ces étudiants et les jeunes gens qui, sans avoir passé par l'Université, ont suivi une école supérieure.

Les écoles supérieures sont, chez nous, organisées sur une base pratique. La « querelle des anciens et modernes » est depuis longtemps apaisée ; les Anciens se sont retirés à l'arrière-place. Ce sont nos conditions particulières qui sont en grande partie cause de ce résultat. Nous avons deux langues nationales à apprendre, plus une troisième obligatoire, le russe, à l'enseignement duquel nous sommes forcés de consacrer un nombre d'heures disproportionné et que l'on apprend dans le pays sans le moindre enthousiasme. Enfin, deux au moins et souvent trois langues étrangères. Il ne reste plus beaucoup de place dans les programmes pour le latin et le grec. Il y a pourtant des lycées où l'on fait passer l'étude du latin avant celle de toute autre langue.

La seule Université du pays, à Helsingfors, est organisée tout à fait à l'européenne, elle travaille régulièrement sans aucune de ces interruptions qui caractérisent les études dans les

Écoles supérieures en Russie. Elle s'est tant développée au cours de ces dernières années — le nombre des professeurs titulaires est d'environ 50 — qu'il a été plus d'une fois question de fonder une autre Université. Comme on ne peut songer à réaliser ce projet tant que durera un régime politique qui s'efforce d'étouffer toute activité intellectuelle, on doit se contenter d'organiser dans le pays des cours scientifiques. Plusieurs professeurs se sont engagés à donner ces cours pendant deux mois d'été — une espèce de cours de vacances mais s'adressant aux seuls étudiants — dans la ville de Jyväskylä, au centre du pays.

A l'Université les cours se font en finnois et en suédois, plusieurs professeurs enseignent tour à tour dans l'une de ces langues. Les examens doivent se faire dans la langue maternelle de l'étudiant. Dans la section de philologie, il y a en outre des cours en langues modernes. Tout cela fait que nous sommes assez polyglottes.

Grâce à de généreuses donations, l'Université dispose de bourses considérables. La plus importante est celle qui permet de donner à 5 jeunes savants 8.000 francs par an à dépenser en voyages d'études d'au moins trois ans.

Les efforts de la femme finlandaise, à quelque classe qu'elle appartienne, pour se créer une situation indépendante dans la société — efforts

qui augmentent chaque jour — sont un des facteurs importants du développement de la culture. Nous consacrerons à ce sujet un chapitre spécial de cet ouvrage.

Tout en Finlande, ces dernières années, a contribué à donner à la culture un caractère démocratique nettement accusé. Comme nous l'avons dit une fois déjà il y a encore chez nous bien des choses incomplètes et imparfaites. Mais d'autre part il y a dans toutes les classes un intérêt intense pour la science et la culture et un effort constant vers le développement intellectuel. C'est pourquoi on peut avoir confiance en l'avenir de la culture. Une grande partie de notre œuvre s'est faite à une époque où le régime réactionnaire s'efforçait d'étouffer toute initiative et cependant notre vie intellectuelle n'a pas subi de ce fait le moindre ralentissement. Au contraire, elle progresse sans interruption et avec une rapidité digne du xxe siècle. On dirait que les obstacles ne font qu'exciter aux efforts, même quand il s'agit de subvenir à tout par les ressources privées : riches et pauvres donnent leur obole avec le même empressement.

VI

L'ART FINLANDAIS ET L'ART FRANÇAIS

VI

L'ART FINLANDAIS ET L'ART FRANÇAIS

Par A. HAARTMAN

Lorsqu'au Salon d'automne de 1908, le groupe des artistes finlandais exposa dans une salle particulière, l'amateur français posa cette question : Bien, mais où est Edelfelt?

Par suite de circonstances dont nous ne parlerons pas ici, cet artiste, qui, à cette époque-là, était mort depuis trois ans, n'eut pas dans la section finlandaise la place dominante à laquelle il avait droit, mais la question prouve que Edelfelt représente pour nombre de Français l'art de notre pays. En réalité, il y occupe une place prépondérante. Il est hors de doute qu'aucun de nos artistes n'a eu une influence aussi considérable, une maîtrise aussi généralement reconnue et n'a produit une œuvre aussi féconde. Il sied de considérer qu'il fut notre premier grand nom dans le domaine de la peinture et

que son apparition donna une forme concrète au rêve d'art national des idéalistes de 1850, heureuse époque du réveil patriotique.

Quand ses modestes prédécesseurs ornaient au XVIIIe siècle nos églises de naïves peintures et que les portraitistes ambulants suffisaient à contenter les besoins d'un art peu développé, l'impulsion artistique venait de la Suède. Plus tard, à Rome, on apprit à vénérer l'antiquité et à Düsseldorf à admirer les lourdes anecdotes bourgeoises ; ce fut là une nouvelle phase de notre développement artistique.

Enfin vint l'époque qui annonça l'aurore d'un art finlandais. Nous devons à celle-ci un de nos artistes les plus remarquables, Werner Holmberg, paysagiste exquis, le meilleur rejeton de l'école de Düsseldorf dans notre pays.

Ses œuvres, quoique créées loin de la Forêt de Fontainebleau et sous un autre ciel que celui où brille l'étoile d'argent de Corot, contiennent cependant des promesses d'orientations nouvelles et de renouvellement de l'idéal proposé.

L'influence de l'école allemande est alors à son apogée. Il faudra encore quelques années pour que les artistes finlandais quittent isolément Düsseldorf, passent le Rhin et prennent le chemin de Paris. Ce n'est qu'au commencement de 1880 que l'influence française se manifeste avec une force telle, qu'elle éclipse celle de tous les autres pays.

Le nom d'Albert Edelfelt est indissolublement lié à cette influence.

*
* *

Les années d'études d'Edelfelt correspondent à l'époque où on s'était lassé de la peinture à costume historique et traditionnel ; les artistes allaient se mettre à étudier le jeu du soleil sur un corps nu, sous le grand ciel du bon Dieu.

Lorsqu'il quitta Anvers où l'enseignement académique portait encore l'empreinte de Luys, et qu'il vint à Paris, les visions claires de l'impressionnisme avaient dissipé les conventions fumeuses, et s'envolaient vers le soleil. Juste à ce moment la peinture de plein air venait de terminer son long combat et l'emportait sur la peinture d'atelier.

Peut-on s'étonner qu'Edelfelt, originaire d'un pays où la mélancolie plane sur le miroir des lacs, ait hésité un moment ? Devait-il, à la suite de certains peintres français, se lancer à l'assaut de ce que tout le monde était habitué à considérer comme l'unique vérité, de ce que, chez nous, on regardait comme la seule forme patriotique de l'art ou bien se contenter de rendre la vie actuelle ? Il ne suivit pas les impressionnistes et se tourna vers le réalisme, dont le chef reconnu était Bastien-Lepage, l'artiste français

qui eut peut-être le plus d'influence sur les arts scandinaves vers 1880.

On a prétendu que son influence fut plus forte chez nous que partout ailleurs. On a dit aussi que la caractéristique de l'art finlandais est la tendance à mettre à profit les résultats acquis par les autres, en évitant les expériences personnelles.

Il se peut qu'il y ait du vrai dans cette assertion, si l'on considère la période pendant laquelle notre art, qui venait à peine de franchir les degrés du dilettantisme, s'est élevé au niveau de l'art universel contemporain. Mais on doit se rappeler que nous manquions de ce fond de traditions artistiques qui est nécessaire pour résoudre certains problèmes d'art, que chez nous la capacité n'était pas au niveau de la volonté et qu'il fallait que la lutte se concentrât d'abord sur la possession de la maîtrise des moyens.

Avec Edelfelt l'art finlandais eut de suite un représentant possédant un talent très varié et une technique savante qui lui permettaient de se mouvoir à son aise dans tous les genres de la peinture. Sur ces traces marchèrent une série d'hommes de talents, entre autres Axel Gallén. Pour ceux-ci, la France devint le grand maître dont ils devaient transplanter les doctrines artistiques dans le sol aride de notre patrie.

Il fallait que l'art finlandais fût singulièrement

fort pour s'établir ainsi sans traditions et marcher de l'avant avec une telle rapidité. Son développement extraordinaire pendant les dix dernières années du XIXe siècle démontre quelles relations intimes existaient entre la science française et la sentimentalité septentrionale. Grâce à ces relations constantes, les forces latentes se firent jour et ouvrirent toutes grandes les portes à l'air et à la lumière.

Les possibilités d'un développement continu et puissant étaient devenues tout autres qu'au milieu du siècle. On avait conscience de la nécessité d'utiliser l'héritage des anciens âges. La connaissance des trésors oubliés de la poésie populaire créait un motif d'intérêt tout nouveau pour le peuple lui-même, en même temps que son attention se trouvait dirigée vers les problèmes et les questions du moment.

Une formule d'art dont le centre de gravité était le présent devait pou. cela même réussir chez nous. Elle semblait créée tout exprès pour un peuple qui prenait conscience de lui-même et qui, dans son jeune réveil, cherchait des formules nouvelles.

Ce furent surtout Edelfelt et Gallén qui, par la perfection de leur art, réussirent à réaliser ces formules.

Ils s'appuient tous deux sur ce que la France leur a appris, mais leur tempérament les entraîne chacun dans une voie différente, avec le même

point de départ, Bastien-Lepage, et ils deviennent ainsi chacun le représentant d'un des aspects du caractère national.

*
* *

Doué d'une intelligence active et cultivée, sensible à tous les mouvements de la vie intellectuelle de notre époque, possédant un coup d'œil clair qui voit au-dessus l'horizon borné du moment, riche en talent artistique, Edelfelt est un aristocrate de l'esprit, pour qui les excès et les brutalités sont des notions étrangères. Ces qualités, jointes à un charme personnel très grand, en font un digne représentant du génie finlandais dans ce Paris, où l'art basé sur de fortes traditions exerce son empire souverain.

Edelfelt joint à l'esprit et à l'élégance française la fraîcheur de sentiment et la simplicité modeste des pays du Nord. Sous cette espèce de cosmopolitisme coule un courant d'ardent patriotisme qui donne à son art affiné un charme spécial. Grâce à ce sentiment, les influences extérieures n'agiront jamais entièrement sur l'artiste et son art ne sera jamais français dans l'âme.

Artiste avant tout, il aime la couleur, la lumière, la beauté des lignes partout où il les trouve, sans se préoccuper de frontières géographiques ou politiques. Son tempérament se lais-

sera aussi bien émouvoir par notre âpre « skiärgaard », nos îlots, nos îles, nos eaux que devant les maisons basses, portant l'empreinte des temps lointains d'une vieille ville. Il rend avec la même joie les formes accentuées d'un vieux paysan, les enfants qui jouent sur la terrasse du Luxembourg au milieu des taches de soleil et le charme indescriptible de l'élégante silhouette d'une Parisienne.

Avec de pareilles tendances, jamais Edelfelt ne sera le chef d'une école strictement nationale, mais par contre, il joue le rôle d'intermédiaire entre nous et le reste de l'Europe.

En réalité, si l'on excepte les dernières années de sa vie où il revint aux sujets de l'histoire nationale, Edelfelt pratiqua surtout l'art du portrait, art qui n'est lié à aucun pays déterminé.

Ses premières victoires chez nous, il les dut à la peinture historique, qui avait été l'idéal de sa jeunesse. De là il passa au naturalisme, il fut l'ami intime de Bastien-Lepage et connut tout le cénacle de partisans du maître, entre autres Dagnan-Bouveret. Les tableaux peints par Edelfelt à cette époque sont influencés par la manière de voir de ces artistes et de représenter le paysan français. Cependant, ses vues de la côte de Nyland, cette partie de la Finlande qu'il affectionne particulièrement, ont malgré tout le caractère typique des pays du Nord et ses

pêcheurs sont incontestablement originaires des rochers rouges de nos îles.

Le premier il substitue au paysan idéal de provenance de Düsseldorf, l'homme du peuple, copié tel qu'il est dans l'atmosphère ensoleillée, où l'on soupçonne l'approche de la brise salée de la mer ou le murmure du vent glissant sur les blés qui ondulent.

Dans ces tableaux de la vie de nos côtes, Edelfelt ne devient jamais le peintre de la vie populaire au même degré qu'un peintre de paysans, qui porte dans ses œuvres l'empreinte d'une similitude de classe. On a l'impression que ces toiles sont faites par un homme qui descend l'escalier de son château pour causer familièrement avec ses gens.

Il fixa l'attention du public français par ses études de sa patrie, mais ce fut le portrait magistral de Pasteur qui assura sa réputation et inaugura la série de ses succès.

A cette époque, ses œuvres parlent une langue apparentée à la langue française avec, cependant. un léger accent du Nord. Il en était de même de notre jeune art national, pour ainsi dire purement français dans la forme, grâce aux relations intimes et ininterrompues qu'Edelfelt et d'autres jeunes artistes fixés à Paris, avaient soin d'y entretenir. Parmi ses contemporains, le sculpteur Vallgren est resté très français par son art comme il est resté citoyen français ; Järnefelt, paysa-

giste de très grand talent, faisait des séjours occasionnels à Paris et travaillait dans des ateliers français. Mais l'art français exerçait son influence même sur des artistes des générations précédentes : ainsi Walter Runeberg, fils du poète, sculpteur élevé à l'école de Thorwaldsen et celle de Rome, vint élire domicile à Paris pour plusieurs années et y reçut les impulsions fraîches de l'art réaliste.

Il est certain que leur séjour prolongé dans la belle capitale de la France à une époque qui compte parmi les plus importantes de l'histoire de l'art, devait influencer le sentiment personnel et laisser des traces dans l'œuvre de ces artistes.

On peut voir combien cette influence était forte et à quel point elle dominait souverainement les éléments les plus divers de la jeune génération artistique, par le fait que la première œuvre de Gallén, tirée du *Kalevala*, malgré le milieu nettement finlandais, trahit cependant le voisinage de Paris.

* * *

Le tempérament passionné, chercheur de Gallén, si différent du tempérament net et cultivé d'Edelfelt, son esprit ouvert à toute la mysticité des solitudes et à l'originalité naïve du caractère populaire, sa tendance dramatique très prononcée, sa recherche d'inattendu se révèlent déjà dans ses descriptions de la vie populaire, avec

une expression vigoureusement personnelle, qui nous fait entrevoir une sombre puissance, dans son réalisme sans voile.

Sa première grande toile est encore toute imprégnée de l'influence de l'art français, mais, presque immédiatement il se créa un style propre. Son paysan devient un type, qui, dans sa force brutale et sa sourde résignation, n'a rien de commun avec le paysan français; de même ses paysages n'ont rien à voir avec les terres fertiles où les nymphes dansent à l'ombre des chênes séculaires. Ils donnent l'impression mélancolique des pays de l'intérieur de la Finlande, avec leurs lacs déserts au fond des bois, dans les eaux desquels se mirent de lourds ciels neigeux, leurs immenses forêts désertes où depuis les temps les plus reculés, les sujets velus du roi forestier Hiisi se glissent entre les troncs cuivrés et les squelettes blanchis des pins géants. Son paysan est l'homme du pain d'écorce, de la solitude, du silence écrasant, pour qui la nature est une marâtre cruelle, qui laisse la gelée ravager ses blés et ses bêtes mourir de faim ou sous la griffe des ours, mais il est aussi l'homme des longues soirées d'hiver, dont les ancêtres ont chanté d'étranges mélodies sur les héros et sur leurs exploits.

Si Edelfelt reste le peintre sans rival de la vie des habitants des côtes, Gallén est le peintre

incomparable du paysan de l'intérieur de la Finlande. Mais de même que le premier ne se confine pas dans un genre, de même Gallén ne fut pas seulement le peintre de la vie du peuple et des solitudes.

La connaissance, l'adaptation des manières raffinées de s'exprimer d'une autre nation qu'il avait essayé de mettre à l'unisson de la nature qu'il dépeignait, deviennent simplement pour lui un moyen. De tous côtés la réaction grandit contre cette habileté technique, à laquelle presque aucune forme de la nature n'était étrangère et donne à Gallén la soif et le besoin de la naïveté des formes primitives et de l'art approfondi.

C'est à ce moment, qu'après une vague incursion dans le symbolisme, il cherche, dans la solitude et le recueillement, à se débarrasser des formes d'une culture étrangère.

La grandeur monumentale de cette nature vierge, la puissance des figures primitives des poésies populaires seront les deux éléments qui formeront l'âme de ses œuvres futures et qui par contre-coup feront de lui l'artiste-type du génie national.

Le culte de la forme élégante, du sentiment raffiné de l'art des pays cultivés, l'amour de la beauté de Paris qu'Edelfelt avait dans le sang, se devine encore dans le premier tableau de *Kalevala* de Gallén (*Le mythe d'Aïno*). Mais dans les inspirations postérieures de cette épopée,

ces tendances sont de plus en plus refoulées par la passion primitive et la force indomptée. Il avait trouvé enfin une forme dont la simplicité souligne le ton dominant du sujet.

Ses héros appartiennent à une tout autre race que celle dépeinte par la vieille génération d'artistes. Les racines de leur arbre généalogique s'étendent plus vers l'Est que vers l'Ouest. Le profil olympien et le manteau académique dont on avait affublé les demi-dieux des terres désertes firent place au type et au vieux costume des paysans finlandais. Il concentra dans une figure d'une vigueur tenace les particularités les plus saillantes de la race.

Parallèlement à ce trait de force primitive, qui cherche une issue, avec la violence d'une explosion, il passe dans l'œuvre de Gallén une sensibilité dont on voit par moments la lueur. En même temps qu'il peint des tableaux où la haine et la colère fulgurent, il crée des œuvres de paisibles douleurs. Et voilà comment l'homme qui exécuta une série de fresques monumentales, où il a résumé toute l'énergie du style du *Kalevala*, put créer un chef-d'œuvre en décorant une chapelle mortuaire élevée sur la tombe d'une jeune fille.

Ici le guerrier ardent est devenu un rêveur mystique et il a peint avec la tendresse d'un enlumineur de missel les plantes de la forêt, les étoiles du ciel, le jardin du Paradis et la marche

des hommes depuis la verdure printanière jusqu'à la neige, à la mort.

*
* *

L'aliment que l'art reçut chez nous, en changea peu à peu le caractère. Gallén avait cherché la source originale, le mot qui devait donner la vie à un art purement national finlandais. Il avait créé une série de tableaux dont la puissance décorative et le caractère très marqué exercent une influence inouïe. Ce que l'on appela l'art finlandais en 1900 était son œuvre.

Les dix dernières années du XIXe siècle sont une époque de rénovation dans tous les domaines et l'impulsion donnée par Gallén à l'architecture, l'art décoratif, la peinture, a formé toute une génération d'artistes enthousiasmés par l'idée d'un style et d'un art propre, nouveau et original.

On cherche ses modèles dans l'art du moyen âge, chez les maîtres primitifs de l'Italie et de l'Allemagne, dans l'ancienne ornementation de l'industrie paysanne, et l'on se jette avec toute la fougue d'imagination, acquise au temps de l'idéalisme et du réalisme, sur les tâches que les particuliers et la société demandent à l'artiste.

Un moment, on put croire que l'art finlandais se sentait assez fort pour vivre sur son fond et s'amuser, au dernier chapitre de l'histoire de l'art, à recommencer à la première page.

Le pavillon de la Finlande à l'Exposition universelle de Paris donnait un exemple réellement caractéristique des résultats obtenus. L'originalité de l'architecture, la vigueur de l'ornementation où les fresques de Gallén, représentant les exploits des héros et l'histoire de la culture finlandaise, jouaient le principal rôle, le caractère étranger, tout contribua à nous assurer une victoire, fortifiant chez tous la conviction que, maintenant, notre art avait fini d'aller à l'école de ses contemporains et qu'il avait réussi à parcourir en un demi-siècle le cycle d'un développement complet.

En effet, l'art finlandais avait conquis sa place, indépendante de celle des autres pays scandinaves. Quittant la peinture de chevalet, il s'était développé vers la grande décoration, prêt à résoudre des problèmes plus difficiles que ceux offerts par le réalisme.

Edelfelt s'était attaché à nous donner ce que l'époque avait de meilleur, la maîtrise de la technique, le fond de culture nécessaire et le droit de citoyen dans la cité des arts européens. Gallén créa la formule nationale et replanta l'arbre sacré, jadis abattu, du peuple primitif.

* * *

A l'entrée du nouveau siècle, l'art chez nous n'est plus le rêve de quelques idéalistes, il fait

partie de la conscience publique, et la jeune génération d'artistes, qu'Edelfelt, arrivé à la fin de sa carrière, vit se grouper autour de lui, a pris solidement racine dans le terrain que plus que tout autre il a réussi à créer.

La grandeur de ce mouvement n'avait pas laissé Edelfelt indifférent. Le courant secret de patriotisme, qui avait toujours nourri son art, apparut de plus en plus au grand jour, l'attacha plus fortement à la patrie et le ramena à ses premiers travaux, vers l'histoire.

Entre cette dernière période et la période naturaliste se place cette série de portraits qui lui valurent de véritables triomphes. Toute une galerie de princes, de savants, d'artistes, de femmes du monde, nous le montre, créant des œuvres tantôt profondément graves, tantôt d'une élégance raffinée, mais toujours d'une vision pénétrante, dégageant admirablement la personnalité du modèle, et caractérisées par un puissant individualisme, joint à une virtuosité technique qui place Edelfelt parmi les premiers portraitistes de notre époque.

Lorsque par le portrait il revient à la peinture historique, l'amour de sa jeunesse, il s'appuie sur les résultats déjà obtenus, sur une connaissance intime de la nature et sur son goût pour la forme monumentale simplifiée, uni à l'aspiration vers un art plus profond que celui où le réalisme avait abouti.

Le renouveau qui s'opère, n'est pas, comme chez Gallén, un retour à la force primitive, trouvée sous les feuilles fanées des temps passés, c'est le développement logique de la force intime de son être, l'héritage de la culture des générations successives.

Ce n'est donc pas par hasard qu'il donne à notre art finlandais cette grande peinture historique qui est son chef-d'œuvre, et où il représente la fondation de l'Académie d'Abo, grâce à laquelle la culture occidentale trouva un appui et des défenseurs en Finlande, peinture murale qui décore l'Université de Helsingfors. Ce n'est pas non plus par hasard qu'il donne ses superbes dessins qui illustrent le cycle poétique de Runeberg, sur les dernières luttes de la Finlande, dessins où il nous montre la grandeur épique de ces années de douleurs et d'impérissable gloire.

Ici le cosmopolitisme, dont autrefois ses œuvres portaient l'empreinte, disparaît devant un art pour le moins aussi finlandais que celui qu'on a réussi à élever sur le fond purement national.

Lorsque le cycle de développement d'Edelfelt fut parcouru, il s'était créé dans l'histoire de notre art un monument plus grand et plus durable que celui que nous lui élèverons un jour. Quand son noble cœur cessa de battre, notre art perdit un maître et son plus brillant représentant, notre pays un de ses meilleurs fils et la France un de ses amis les plus sincères et les plus dévoués.

*
* *

La mort d'Edelfelt scella la séparation de l'art finlandais vis-à-vis de la France. Cet isolement, plus ou moins conscient, dans lequel notre art s'était enfermé pendant les années où toute son énergie s'était concentrée sur la création d'un style indépendant, avait amené le triomphe de l'Exposition de 1900. Là on admirait entre autres le pavillon même des Finlandais, construit dans un style très original par quelques jeunes architectes dont le chef était et restait M. Saarinen; encouragés par ce succès, ils ont continué dans la même voie. M. Saarinen a étendu ses efforts bien plus loin qu'à l'architecture du pays; dernièrement il a remporté le second prix dans un concours international pour la construction d'une nouvelle capitale en Australie!

L'enthousiasme que l'on éprouvait pour les résultats acquis, avait amené un fort sentiment de confiance en nous-mêmes. A côté des noms de Gallén et d'Edelfelt, d'autres noms venaient s'inscrire qui montraient les résultats obtenus dans la voie tracée par nous-mêmes.

Plein d'espérance on se préparait à l'exposition finlandaise du Salon d'automne de 1908, organisée par le peintre fin et original M. Enckell. Cette année devait marquer, dans notre histoire artistique, un moment décisif et un retour de la

solitude de nos forêts à la vie d'un centre d'active culture. Cette exposition nous donna une leçon : elle nous montra que ce que nous avions gagné en profondeur intime, nous l'avions gagné en sacrifiant le contact avec l'art européen.

A partir de ce moment, les artistes finlandais retournèrent à Paris et le courant se rétablit.

Mais cette fois les jeunes artistes reviennent autrement armés. Ils ont derrière eux une série d'étapes parcourues, un temps d'isolement salutaire pendant lequel les influences apportées par Edelfelt avaient mûri et étaient devenues un legs de la génération précédente, un terrain solide sur lequel ils pouvaient construire. Ils ont aujourd'hui une histoire qui leur démontre jusqu'à l'évidence que de toutes les impulsions reçues par notre art, celles venant de France ont été les plus fortes et les plus vivaces.

Notre art actuel avec les peintres Thomé, Favén et d'autres, tend, de plus en plus, à refléter les nouveaux courants de l'art français. Il devient absolument certain que le chemin choisi par Edelfelt et qui l'a conduit à la situation unique qu'il a occupée, est celui qui donnera à l'art finlandais les plus grandes possibilités de développement et le sauvera d'un exclusivisme qui s'est manifesté et qui restera toujours un danger pour les petites nations.

VII

JEAN SIBELIUS
ET LA MUSIQUE FINLANDAISE

VII

JEAN SIBELIUS ET LA MUSIQUE FINLANDAISE

Par O. ANDERSSON.

L'œuvre de Jean Sibelius est le premier fruit mûr de l'évolution de l'art musical en Finlande. Car il faut regarder comme une préparation à l'œuvre de Sibelius et de ses contemporains la vie musicale qui commença lorsqu'à la fin du XVIII[e] siècle la musique d'orchestre fut introduite dans le pays par la Société musicale d'Abo. Le travail pour ainsi dire préparatoire qui fut accompli durant cette période fut dirigé par des hommes éminents. Je n'ai qu'à rappeler le nom de Frédéric Pacius (1809-1891), inscrit à tout jamais dans l'histoire musicale de la Finlande.

Mais, ne possédant pas assez d'indépendance ni d'originalité, sa musique ne pouvait pas servir de prototype à un jeune art musical finlandais. Pacius, Allemand d'origine, admirateur dévoué de Spohr et de Mendelssohn, ne pouvait pas comprendre et interpréter la nature, l'âme populaire et la poésie finlandaises comme l'eût fait

un fils de ce pays. La Finlande fut, et elle est restée sa seconde patrie, au service de laquelle, avec amour et enthousiasme, il a accompli des exploits tels que désormais on ne pourra jamais lui retirer le titre de père de l'art musical finlandais.

Les compositeurs finlandais du milieu du XIXe siècle n'ont pas pu, eux non plus, faire éclore un art national. Peut-être manquèrent-ils moins des dons naturels que de la connaissance approfondie des différentes disciplines de la musique. En outre, les circonstances extérieures furent à ce moment peu favorables à la naissance d'un art musical finlandais au sens élevé du mot. Le pays ne possédait aucune école pour un enseignement sérieux. L'orchestre de la capitale était petit, composé en grande partie d'amateurs, et le public peu éduqué. Néanmoins le XIXe siècle eut une grande importance ; c'est en effet à cette époque que furent semés les germes d'où sortit cet art moderne dont nous admirons maintenant la floraison.

En même temps qu'elle est l'instauration de quelque chose de nouveau, l'apparition de Sibelius marque un achèvement. Elle clôt la période pendant laquelle l'évolution de la vie musicale en Finlande fut dirigée surtout par des hommes étrangers, fervents de la musique classique et romantique. Une nouvelle période commence, caractérisée par le fait que ce sont des hommes

du pays qui la commandent en introduisant la musique moderne. On est fondé à dire que cette période a été instaurée par Richard Faltin (né en 1835) qui dirigea entre 1870 et 1880 la vie musicale de la capitale, fit exécuter des œuvres tant modernes qu'anciennes, pour chœur et orchestre. Le professeur de Sibelius, Martin Wegelius (1846-1906) et son prédécesseur immédiat comme compositeur, Robert Kajanus, né en 1856, furent les premiers représentants indigènes de la nouvelle période. En 1882, ils fondèrent, le premier l'*Institut musical de Helsingfors*, école excellente d'où tous nos jeunes compositeurs sont sortis, le second la *Société d'Orchestre*, plus tard dénommée *Société philharmonique*, institution qui, par la création d'un grand orchestre permanent, a rendu accessible au public la musique d'orchestre classique aussi bien que moderne. Par ses compositions pour orchestre, inspirées de la poésie et de la musique populaires finlandaises, Kajanus donna l'impulsion au mouvement qui plus tard est devenu celui de la musique finlandaise actuelle.

Pour porter notre art musical créateur au rang qu'il occupe à présent dans la musique mondiale il fallait évidemment un homme doué d'un talent riche et original, doté de vastes connaissances. Sibelius réunit ces qualités à un tempérament d'artiste prodigieux, tel que notre pays n'en avait pas encore vu naître.

Né et élevé dans une petite ville de province, le jeune garçon était à l'abri de l'action déprimante, anémiante qu'il aurait peut-être eu à subir dans la capitale. En outre, par l'étude approfondie du quatuor classique, il acquit de bonne heure la connaissance parfaite des modes d'instrumentation : ils furent pour ainsi dire assimilés par lui. Ses premiers essais de composition rentrent aussi dans le domaine de la musique de chambre et s'apparentent, quant à la forme, aux œuvres des vieux maîtres. Pourtant dès le commencement on put y constater les traces d'une personnalité curieuse.

Déjà lorsqu'en 1888, il fut, à une soirée de la Société musicale de Helsingfors, présenté comme compositeur, son *Thème et variations* pour quatuor à cordes s'imposa par l'originalité et la maîtrise avec laquelle le jeune compositeur se servit des moyens techniques. L'apport nouveau se révéla surtout dans le rythme et dans l'harmonie, mais aussi dans la façon prestigieuse en même temps que capricieuse de traiter les mélodies, qui souvent purent paraître fragmentaires ou tronquées.

La première présentation de ce compositeur original à un grand public fut pour les amis de l'art musical de notre pays une surprise des plus agréables. Au cours des années, cette surprise s'est changée en un enthousiasme toujours grandissant et en une admiration sans bornes

pour toutes ses créations. Sibelius a su gagner l'amour de tout son peuple. Peu nombreux sont les compositeurs qui dans leur pays natal ont été si généralement estimés. Il est vrai, aussi, qu'il a largement payé à sa nation tout l'amour qu'elle lui a voué.

Lorsqu'après avoir fini ses études, il se mit à chercher des sujets pour ses compositions dans le *Kalevala*, la merveilleuse épopée nationale de la Finlande, on le qualifia d'artiste nationalisant. Tout ce qui à son apparition avait été accepté comme l'expression de sa personnalité originale fut proclamé traits nationaux finlandais. Une critique mal renseignée s'est jusqu'à nos jours obstinée à percevoir dans ses œuvres les accents de la romance populaire finlandaise, accents qui d'abord ne sont pas du tout d'un caractère essentiellement finlandais, et qui de plus dans la musique de Sibelius ne se retrouvent point dans la mesure où on a voulu le faire croire.

Ce compositeur n'appartient pas et n'a jamais appartenu à la tendance nationalisante de la musique. Il est vrai que par le sentiment et le caractère il est le fils légitime de son pays. La nature et le peuple de Finlande, mais surtout son histoire et sa littérature ont exercé une influence considérable sur son évolution personnelle et artistique. Au moment de ses premières compositions, alors que l'enthousiasme pour l'épopée

nationale *Kalevala* était grande et que ses personnages servaient de modèle pour les beaux-arts même (tel cycle d'*Aīno* du peintre Gallén fut créé la même année (1892) que le *Kullervo* de Sibelius), il était fatal que le compositeur se laissât captiver par le grand poème populaire. Or, l'influence du *Kalevala* sur l'art de Sibelius se manifeste bien plus par son enthousiasme pour les personnages grandioses de la belle épopée que par une imitation directe des mélodies et des idées. Sibelius a su se tenir à l'écart d'une tendance qui, à un moment donné, a voulu dominer notre jeune art musical et qui émanait d'un nationalisme exagéré. Du reste, les héros du *Kalevala*, loin d'être tous la création du génie finlandais, ont droit de cité dans la poésie populaire de bien d'autres peuples, d'où ils ont été importés chez nous. Et les accents de la chanson populaire ne sont pas toujours l'expression adéquate du génie finlandais. Comme il arrive d'ailleurs dans tous les pays, une grande partie des mélodies populaires a été empruntée. C'est surtout l'influence occidentale qui s'y trouve fortement accusée. La mélodie en particulier, qui, jusqu'à ces dernières années, fut déclarée spécifiquement nationale pour la Finlande et qui comme telle devait être incorporée à la musique savante, est un phénomène tout à fait cosmopolite, résidu de la vieille musique sacrée qui s'est propagée à travers la

musique populaire de presque tous les pays. De son côté, le caractère élégiaque de la chanson populaire finlandaise se retrouve dans tous les pays du Nord... Du reste, il est impossible de renfermer Sibelius et son art dans des limites d'ordre géographique. Il est une des personnalités les plus universelles de l'art musical actuel.

Cependant, nous ne voulons point nier que Sibelius ne doive quelque chose à la musique populaire en général : il se rend parfaitement compte de l'influence énorme que la musique populaire a toujours exercée sur la musique artistique. Mais cette influence n'existe que pour le sentiment contenu dans l'œuvre. Personnellement, Sibelius est d'avis que le milieu environnant joue un rôle bien plus considérable pour la création artistique que la nationalité qui parfois n'est nullement pure. De tous les compositeurs actuels, il est peut-être le plus grand admirateur de la nature. Grâce à la maîtrise avec laquelle il sait se servir des moyens techniques, et grâce à son habileté prodigieuse à dépeindre le caractère essentiel, il sait évoquer les « états d'âme » du paysage d'une façon merveilleuse. Il se promène à travers ses bois, ses montagnes et auprès de ses lacs lorsque au printemps la sève monte et que les bourgeons poussent, lorsque les vagues scintillantes jouent sur les grèves baignées de splendeur estivale, lorsque les feuilles jaunies de l'automne descendent vers

la terre et lorsque l'ouragan hivernal balaie le paysage désert. Les images visuelles se transforment en images musicales. La splendeur merveilleuse de la nature, sa sauvagerie et sa majesté se transforment en sons musicaux : à la mort du jour et au lever du soleil il a su capter mille émotions différentes : la première lueur de l'aurore, la splendeur rutilante des contrées baignées de soleil, la poésie vaporeuse de la pâle lumière de la lune, le terrible mystère de la nuit sombre.

Parfois aussi son grand amour de la nature se révèle dans le choix des sujets de ses compositions vocales et de ses œuvres symphoniques, choix qui, souvent, est tombé sur la forêt ou sur le lac. Bien qu'aucun programme n'en indique l'idée, ses symphonies mêmes dépeignent souvent des impressions et des caractères de paysages.

La littérature de langue suédoise a exercé sur Sibelius une influence non moins grande que celle du *Kalevala* finnois. Dès sa jeunesse il se familiarisa avec la littérature contemporaine de Gustave III et, depuis, il lui voue une admiration chaleureuse. Cependant, plus que toutes les autres personnalités littéraires, il vénère Runeberg, le plus grand poète de la patrie, sur les poèmes duquel il a écrit de la musique avec un art incomparable.

La composition de Sibelius diffère sous tous les rapports de celle de ses contemporains.

Chez un Strauss et chez un Mahler, la mélodie est construite comme un chef-d'œuvre d'architecture, reposant sur les intervalles les plus extraordinaires; chez un Reger, elle se déroule par un chromatisme prodigieusement développé; chez Sibelius, par contre, elle coule simple, sans affectation, si morcelée, si désagrégée que souvent elle puisse paraître. Lors de son début, on put parler de la pauvreté de sa mélodie. Et peut-être faut-il avouer que la ligne de la mélodie est quelque peu cachée par le jeu étrange des motifs et des caprices rythmiques et harmoniques qui ne procurent à l'auditeur ni repos ni satisfaction. On était fondé à dire qu'il voulait introduire en musique un style déclamatoire. Et il n'a jamais complètement abandonné cette manière. Peu à peu il est arrivé à créer un certain type de mélodies qui revient dans des variations nombreuses, alternant avec les nouveaux types de mélodies originales et captivantes, qui lui sont propres. Ai-je besoin de citer des exemples de ces inspirations géniales pour ceux qui ont entendu une seule de ses œuvres d'orchestre ou connaissent une quelconque des perles de ce trésor que constituent ses chansons?

L'harmonie peut-être aussi, est souvent chez Sibelius, d'une originalité qui étonne. Parfois, il obtient cependant de grands effets sur une base harmonique qui n'a rien de nouveau. Jamais il ne force la note, jamais il ne devient brutal, et

il évite soigneusement de surcharger son harmonie. Il est un contrapontiste émérite, sans cependant trop se vouer à la polyphonie.

C'est peut-être dans l'instrumentation qu'il remporte ses plus belles victoires. Ici, son originalité trouve des expressions étonnantes. Les combinaisons stupéfiantes, les images musicales vaporeuses et terrifiantes se succèdent dans leur splendeur étrange. Il sait toujours admirablement faire ressortir le caractère vrai des instruments. Et il tend à faire valoir, de la façon la plus complète, leur individualité. Les proportions entre les différents groupes d'instruments sont admirablement balancées. Le chœur des instruments à vent n'est jamais avantagé aux dépens de l'orchestre à cordes. Dans ses créations les plus récentes, il donne aux violons une importance grandissante, en employant les cuivres avec une prudence croissante. Ceci est un des traits par lesquels il se rapproche des classiques.

Au fond, la musique de Sibelius est classique au sens le plus large du mot. La limpidité et la clarté de la composition, les lignes nettes et la retenue volontairement imposée, toutes ces qualités primordiales de l'art classique se retrouvent dans la musique de Sibelius. Mais, en plus, elle est romantique par son subjectivisme extrême, par la puissance d'émotion et d'imagination qui s'y imprime d'une façon irrécusable. Et enfin Sibelius est moderne : on pourrait dire

que son art tend à cette fusion du classicisme, du romantisme et du modernisme qui sera nécessairement l'idéal de la musique de l'avenir.

Au point de vue technique, la musique de Sibelius exige beaucoup d'exécutants. Les œuvres pour orchestre demandent une étude des plus sérieuses et un chef d'orchestre expérimenté. L'écrivain allemand Georges Gohler dit que les œuvres de Brahms et Bruchner sont faciles à exécuter comparées à certaines de ses phrases fragiles en même temps qu'extrêmement riches. Ce sont certainement ces difficultés d'ordre matériel qui ont retardé l'exécution des œuvres de Sibelius à l'étranger. Malgré cela, la musique du maître finlandais a poursuivi sa marche triomphale par tous les pays. Sibelius a acquis droit de cité dans le monde entier.

Sibelius est né en 1866 dans la petite ville de Tavastehus, où son père était médecin-major. En même temps qu'il fit ses études au collège finnois, il reçut du chef de musique de la ville sa première éducation musicale, sous forme de leçons de violon.

Le plus souvent il passait ses vacances chez sa grand'mère à Lovisa. Il aimait à errer dans la campagne et dans la forêt, avec son violon comme compagnon de route. Il cherchait à rendre les états d'âme de la nature, le chant des oiseaux et le bruissement de la forêt dans des improvisations sur son instrument. Dès cette

époque, il composait aussi des œuvres de musique de chambre, entre autres des trios.

En 1885, il devint bachelier. L'estime plutôt piètre dans lequel on tenait alors la musique interdisait au jeune Sibelius le choix de la carrière de musicien. Il aborda donc les études juridiques et passa même un examen préparatoire. En même temps il commença des études sérieuses à l'Institut musical qui venait d'ouvrir ses portes. En la personne de Martin Wegelius, il eut tout de suite un maître qui comprit son génie original et qui, depuis, l'entoura toujours de son dévouement et de son approbation et devint comme un père pour son jeune élève. Et l'amitié fidèle qu'ils contractèrent dura jusqu'à la mort du maître survenue il y a cinq ans.

A l'Institut musical, Sibelius travaillait avec ardeur. L'harmonie et le contre-point ne lui offraient que peu de difficultés. Il écrivait des exercices et des études de composition tant que pouvait en corriger le professeur. Durant deux années, il fit partie du quatuor à corde de l'Institut et joua aux soirées données par lui. C'est à ces soirées que ses premières œuvres, soli et musique de chambre, furent exécutées.

Après quatre années de travail acharné à l'Institut musical, Sibelius alla à Berlin où, pendant une année, il travailla sous la direction d'Albert Becker. L'année suivante, nous le

retrouvons à Vienne où il étudie la théorie chez Fuchs et l'instrumentation sous Goldmark.

Pour commencer, Sibelius avait eu l'intention de se vouer à la musique de chambre. Or, Martin Wegelius, en wagnérien acharné qu'il était, s'efforçait de le pousser dans la direction que lui-même, Wegelius, préférait par-dessus tout. Il y réussit à moitié. Sibelius abandonna la musique de chambre et, pour quelque temps du moins, son idéal classique. Pourtant il ne devint point wagnérien, et encore moins un épigone de Wagner. Il était un fervent de la devise en honneur entre 1880 et 1890 : que chacun porte son béret comme bon lui semble. Les courants nationaux de la musique norvégienne qui, déjà, avaient inspiré les rapsodies finlandaises de Kajanus, ne manquèrent pas d'influencer Sibelius. C'est ainsi qu'il fut préparé pour la période qui est caractérisée par ses premières œuvres pour orchestre.

En 1900, Sibelius prit part au voyage à Paris de l'orchestre philharmonique de Helsingfors. Ce voyage ne fut pas, à tous points de vue, aussi heureux qu'on l'avait escompté. Le moment était mal choisi : on était en plein été et la critique était naturellement confiée à des « remplaçants ».

Néanmoins, la musique finlandaise et avec elle Sibelius et son art, avait réussi à se faire

connaître. L'année d'après, il fut appelé à Heidelberg pour diriger ses œuvres au festival musical de l'*Allgemeiner Deutscher Tonkünstlerverein*. C'est ici que fut définitivement établie sa réputation par les deux légendes du *Cygne de Tuonela* et de *Lemminkäinen retourne chez lui* sur des sujets de l'épopée nationale *Kalevala*. Depuis il a reçu de nombreuses invitations à diriger en personne l'exécution de ses œuvres, notamment à Berlin, Londres, Liverpool, Cheltenham, Gottenbourg, Christiania, Moscou, Saint-Pétersbourg et Riga.

Les années qui suivirent 1890 furent les *Sturm- und Drangjahre* de Sibelius. Son tempérament explosif et violent se manifesta nettement dans ses créations artistiques. Des difficultés économiques des plus sérieuses surgirent; ses caprices musicaux devinrent de plus en plus hardis, le travail créateur ayant souvent lieu au milieu d'une vive agitation.

En 1892, il épousa M[lle] Aïno Järnefelt, la sœur du chef actuel de l'orchestre royal de Stockholm et du peintre, et trouva en elle une épouse d'une haute culture intellectuelle, d'une tendresse intelligente et qui a exercé une influence capitale sur sa vie et sur son art.

Les difficultés économiques s'accroissaient jusque vers 1897, où l'État finlandais lui décerna une subvention annuelle de 3.000 francs (élevée depuis à 5.000). Au même moment, ses

œuvres eurent des succès de plus en plus notables hors des frontières de son pays.

Maintenant, l'existence du compositeur est devenue moins tourmentée. La plupart du temps il habite sa villa près de Järvenpää aux alentours de Helsingfors. Là, le travail créateur se poursuit sans trêve. Ses œuvres sont éditées par la maison Breitkopf et Hærtel à Leipzig, qui a racheté la plus grande partie de ses œuvres anciennes aux éditeurs qui les avaient naguère publiées. De temps en temps il fait des voyages en Finlande ou à l'étranger, pour assister aux représentations de ses œuvres ou pour en diriger l'exécution.

Sibelius passa l'automne de 1911 à Paris pour faire une connaissance intime avec la musique moderne française qu'il admire chaudement. Après son retour, l'Académie musicale de Vienne lui offrit la place de professeur de composition, mais il refusa cette offre flatteuse, préférant rester dans sa patrie.

*
* *

Les *œuvres de clavecin* n'occupent point une grande place dans l'œuvre de Sibelius. Dans leur forme quelquefois improvisée, plusieurs d'entre elles donnent l'impression de pensées annotées accidentellement. Cependant, de grandes beautés se révèlent à celui qui se donne

le temps d'étudier d'une façon plus serrée ces morceaux, impromptus, romances et caprices, sonates, andantini, etc. S'ils ne possèdent pas le charme accueillant que leur auraient conféré un Chopin ou un Schumann, ils se distinguent, par contre, par une originalité captivante et peut-être, en outre, par un je ne sais quoi de la maestria que déployait un Liszt.

Au nombre des 60 chants à voix seule se trouvent plusieurs des plus belles perles que possède le *lied* moderne. Aussi est-ce par ses chansons que Sibelius a gagné sa plus grande popularité. C'est ici qu'il nous apparaît le plus original. La source mélodique coule chez lui avec une force et une originalité merveilleuses. La déclamation est hors ligne. L'accompagnement pittoresque étonne toujours par des trouvailles extraordinaires. Avec émotion et vérité il exprime le sentiment du poème. Personne n'a su comme lui exprimer avec des sons le sens des poésies de nos plus grands écrivains. Dans le *Jeune chasseur*, chanson merveilleusement imprégnée de la poésie de la Forêt, il dépeint le premier élan vers l'amour vague mais brûlant du jouvenceau. Il devient triste et plaintif dans le *Bruissez roseaux*, où le chant du vent et des vagues cachent la petite Inga et la douleur. *Mais mon oiseau n'est point visible* est une élégie sanglotante sur la poésie. *Roses noires*, *La jeune fille s'en revient*, *Le rêve*, *Soirée*

d'automne, *Sur la vérandah en face de la mer* et beaucoup d'autres de ses chansons captivent, étonnent et enthousiasment par leur sentiment profond et par le fond d'émotivité exquis qui reste le même dans la diversité des œuvres. Un certain nombre de chansons de Sibelius ont paru traduites en français par J. d'Offoel. Dans un article de la revue *Le Guide musical*, M. May Rudder leur consacre un article important.

Les soli sont, à deux exceptions près, écrits sur des textes suédois. Pour quatuors pour hommes, par contre, Sibelius s'est presque exclusivement servi de la poésie finnoise, surtout du *Kalevala*. Par ces œuvres, Sibelius a sû créer un style complètement nouveau pour chœur d'hommes. L'importance de ce style nouveau s'est particulièrement manifesté au cours des tournées en Scandinavie, en Allemagne, en Belgique, etc., de la société *Suomen Laulu*; le programme du célèbre chœur finlandais se composait surtout de quatuors de Sibelius, qui furent accueillis avec enthousiasme par le public et la critique.

Sibelius a écrit un certain nombre de compositions d'importance inégale pour soli avec chœurs d'hommes, de femmes ou mixtes, parmi lesquels il faut citer *Snöfrid*, *La Débâcle dans le fleuve de Uméaa*, *Sandels*, *La Naissance du feu*, ainsi que deux Cantates et *Le Chant des Athéniens* pour

voix de jeunes garçons et orchestre. Plusieurs de ces compositions sont constamment exécutées en Finlande ; pourtant un nombre très restreint d'entre elles a été imprimé.

Comme nous l'avons déjà dit, les premières compositions de Sibelius rentraient dans le domaine de la musique de chambre. Dans ce genre, il a créé un nombre très considérable d'œuvres — des trios, des quatuors, une quintette, — dont quelques-unes ont été exécutées à l'étranger ; c'est notamment le cas du troisième quatuor à cordes : *Voces intimæ*. Tout en les imprégnant de son tempérament original, le compositeur nous montre par ces œuvres quel grand profit il a su tirer des quatuors classiques entendus dans sa ville natale, et déjà apparaît le style que plus tard il développera avec une telle maestria, style caractérisé par la concision et le trait incisif des motifs, par la limpidité et la transparence de l'instrumentation.

Les œuvres les plus importantes de Sibelius sont celles pour orchestre. En elles, son art s'épanouit pleinement. Son génie riche et original, sa superbe imagination et ses dons prestigieux d'innovateur, sa noblesse, son culte de la nature, le trait visionnaire de son caractère, son amour pour la patrie, son peuple et sa littérature, ses vastes connaissances, tout se reflète dans ces œuvres, dont la forme varie depuis les

petits morceaux intimes et les légendes jusqu'aux grandes symphonies.

Quels sentiments délicieux n'a-t-il pas captivés dans des petites merveilles de musique d'orchestre telles que *Valse triste*, *Canzonetta*, *Hymne au printemps*, quelles couronnes exquises ne forment pas ses suites *Le roi Christian II*, *Le festin de Balthazar*, *Pelléas et Mélisande*, dont les courtes phrases brillent des couleurs les plus éclatantes. Qui a su évoquer les mythes, les personnages et les tonalités d'une épopée pareille au *Kalevala* comme Sibelius dans *Kullervo*, dans le *Cygne de Tuonela* dans le *Lemminkäinen retourne chez lui* et dans la *Fille de Pohjola?* Qui a su donner au patriotisme une expression plus puissante que lui dans sa grande composition *Finlandia?*

Un conte (« *Saga* ») est le titre énigmatique d'une des œuvres pour orchestre les plus anciennes de Sibelius, qu'il faut pourtant compter parmi ses chefs-d'œuvre. Avec une concentration admirable de forme, une intensité merveilleuse d'expression et avec une imagination extraordinaire, le compositeur déroule ici les tableaux d'un paysage désert où habitent des êtres mystiques. Il transpose en musique un conte comme personne n'a su le faire avant lui. Rien n'est réel, défini, palpable. Un conte des royaumes merveilleux qu'on n'attend qu'en rêve, et pourtant c'est captivant, palpitant. Cette

œuvre mériterait tout particulièrement d'être connue partout.

Elle a un digne pendant en l'une des créations les plus récentes de Sibelius : *Chevauchée nocturne et lever de soleil*, où, après avoir décrit la course nocturne des esprits, il nous dépeint un lever de soleil si merveilleux qu'on ne saurait rien imaginer de plus beau.

Les quatre *symphonies* de Sibelius dont la dernière fut exécutée pour la première fois à Helsingfors le 3 avril 1911, occupent toutes dans la musique symphonique actuelle une place au premier rang. Sans tendre à une évolution vers les masses orchestrales, ni vers une unité entre l'orchestre et le chœur, Sibelius a su faire faire à la symphonie des acquisitions importantes. Sa façon de traiter la forme est, comme d'ailleurs toute sa production, tout à fait à lui. Or toutes ses libertés avec la tradition sont motivées par le contenu émotif ou intellectuel qui a exigé une évolution personnelle.

Dans la première symphonie, écrite en 1899, une force innée, presque rude, s'associe à la sensibilité la plus tendre et la plus émouvante, perceptible notamment dans la seconde phrase. Cette symphonie a, bien injustement d'ailleurs, été fort peu remarquée à cause probablement de la dernière phrase *Quasi una fantasia*, dont le titre prouve que Sibelius ne veut pas suivre les routes faciles de la symphonie à effets.

La seconde symphonie, qui date de 1902, est une symphonie héroïque qui décrit la lutte et la victoire finale d'un héros ou, pourquoi pas, d'un peuple. Le succès qui, malgré son caractère si particulier à Sibelius, accueillit partout l'exécution de cette œuvre, démontre de façon indiscutable sa haute valeur. Dans la patrie de l'auteur elle est regardée comme la plus belle œuvre du maître ; très souvent jouée, elle est toujours accueillie avec enthousiasme.

Plus originale comme mélodie et harmonie, en même temps que plus serrée comme forme, est la troisième symphonie. On l'a dénommée symphonie pastorale du Nord, à cause de l'impression immédiate de la nature qu'elle évoque, et de la richesse du sentiment captivant qu'elle renferme.

Ce sont probablement aussi des sentiments et des émotions ressentis devant la nature que décrit la quatrième symphonie. Sibelius montre là qu'il reste fidèle à lui-même, dédaigneux des chemins battus des compositeurs à la mode. La forme est extrêmement concentrée et serrée. Les phrases finissent abruptement et se succèdent sans transition. L'orchestre à cordes prédomine, tandis que les instruments à vent sont employés avec beaucoup de discernement et de discrétion. Ici encore, Sibelius étale tant d'originalité et de nouveauté aussi bien dans les motifs que dans les sonorités, l'harmonie et

l'instrumentation, qu'on reste stupéfié. Les pensées musicales apparaissent toutes nues; elles en acquièrent une force captivante d'autant plus grande.

*
* *

Si Jean Sibelius, le plus grand compositeur des pays du Nord, avait été le fils d'un grand pays occidental, ses œuvres seraient, depuis longtemps, admirées et aimées partout. Né dans un petit pays du Nord, où le nombre des fleurs écloses au jardin musical n'était pas très grand, il est longtemps resté dans l'ombre. Voilà pourquoi notre fierté est grande, lorsque maintenant nous assistons à son triomphe, triomphe qui est en même temps le résultat de courants intellectuels puissants.

VIII

LE FÉMINISME EN FINLANDE

VIII

LE FÉMINISME EN FINLANDE

Par Emma SALTZMANN

Les femmes de notre pays, qu'une réforme subite a entourées d'une auréole éphémère, ne sont ni très piquantes, ni très originales, qu'il soit même permis à l'une d'elles de le dire, ni d'une beauté frappante, ni exceptionnellement douées. Si le croisement des deux races — race scandinavo-germanique et race finnoise — qui peuplent la Finlande n'a point produit de plus brillant effet, la faute n'en est peut-être pas seulement aux races, mais au climat sévère, au sol avare, à cette nature boréale si peu propice à un riche épanouissement, et qui réduit tout et tous à un niveau modeste, sinon médiocre. Quand il est question de présenter aux étrangers le monde féminin de notre coin, on cherche tout naturellement à faire ressortir d'abord ce qu'il a d'original, son caractère distinctif pour ainsi dire. Or, il me semble que l'esprit qui règne dans notre monde féminin, esprit un peu austère et froid, peut-être, mais sain, se dis-

tingue avant tout par un remarquable manque de ce que je voudrais appeler la « culture pure » du sexe, s'il est permis d'user de ce terme de la science moderne. Certes, nos femmes ne sont pas moins femmes pour cela ; elles sont — exceptions toujours admises et sous-entendues — d'excellentes femmes de foyer, femmes à l'instinct maternel très vif, femmes très sérieusement conscientes de leur vocation féminine enfin; mais on peut dire qu'elles se sentent tout d'abord individus humains, et en second lieu seulement *femmes*. La sexualité ne les domine pas. Ceci tient à la race sans doute mais aussi à d'autres raisons. Le culte du sexe, chose plus ou moins artificielle, suppose toujours l'existence de classes désœuvrées ; la femme objet du culte et se sentant telle, est essentiellement un objet de luxe ; — il en résulte que ce culte et la « culture spéciale » qui s'ensuit sont des questions de poche. Or chez nous les poches sont en général médiocrement garnies. Nous avons peu de capital, notamment peu de capital héréditaire, pas de noblesse doublée d'or ou ensoleillée pa. les rayons d'une cour, pas de ploutocratie notable ; les revenus, même les plus considérables, proviennent du travail et sont relativement modestes. Tout cela réagit nécessairement sur le monde féminin : les femmes-poupées sont rares, les grandes mondaines à peu près inconnues. Parmi les dames qui peuplent nos comptoirs

de banque et de commerce et nos bureaux administratifs, il y a nombre de filles de hauts fonctionnaires, de familles titrées, qui y vont gagner les moyens de suffire aux besoins et aux goûts personnels qui excèdent le strict nécessaire offert par le foyer domestique. Cela ne nuit d'ailleurs nullement ni à leur position sociale ni à leurs chances de mariage ; c'est absolument « comme il faut ». Certes, pour maintes jeunes personnes, ce travail n'est pas indispensable ; il n'est quelquefois qu'un prétexte décent d'échapper à la monotonie et aux exigences trop rigoureuses de la vie familiale.

Les dispositions naturelles et les conditions économiques, qui nous poussent à atténuer le caractère extrême des types sexuels, ont aussi fait de nous des champions résolus de la coéducation. C'est le point de vue moral, ou idéal si l'on veut, de la solidarité des sexes qui a fait naître notre école mixte ; c'est le point de vue économique qui s'en est emparé et qui garantit son avenir.

Le grand enthousiasme, aussi bien que l'opposition violente, qui, chez nous, saluèrent l'idée de coéducation et les écoles mêmes, se sont depuis longtemps émoussés et calmés. Les espérances qu'y attachaient les enthousiastes de la première heure étaient en vérité trop vastes pour que la pratique ait pu les réaliser complètement. L'école mixte n'a pas révolu-

tionné les rapports des sexes. D'un autre côté, les appréhensions de l'opposition se sont encore moins réalisées. Le régime mixte ne s'est point montré dangereux ; il est très compatible avec nos conditions sociales et économiques, il fortifie même, dans une certaine mesure, les tendances qui l'ont fait naître, mais il n'est nullement capable d'opérer, à lui seul, des miracles. Peut-être est-il permis de dire que l'influence de l'atmosphère sociale sur les écoles excède en général celle des écoles sur l'esprit social. C'est un peu comme l'influence réciproque entre parents et enfants : sans nier celle-ci il faut nécessairement admettre que l'autre domine. Si les rapports entre les sexes ont pris chez nous une tournure plus naturelle, moins artificielle qu'ailleurs, c'est bien l'effet de tout l'ensemble des conditions physiques, psychiques, économiques et sociales. La coéducation convient au système et y collabore, mais la différence entre l'esprit qui règne dans nos écoles mixtes d'une part et dans les écoles séparées de l'autre n'est pas assez prononcée pour justifier une estimation exagérée de l'influence du régime mixte.

Puisque nous voilà en train de parler des écoles, jetons un coup d'œil sur la vie scolaire de nos filles et de nos fillettes. C'est un chapitre dont nous n'avons pas à rougir.

Nous avons d'abord les écoles primaires, qui

sont les mêmes pour les garçons et pour les filles. C'est un type scolaire à part, sans correspondance directe avec le système des écoles secondaires. A cause des grandes distances et de la faible densité de la population, ces écoles sont toujours mixtes à la campagne, mais dans les villes elles fonctionnent en classes séparées, quoique la coéducation y soit aussi mise à l'essai. Qu'il me soit permis de citer ici un mot du premier organisateur de notre école primaire, ce mot se retrouve dans le projet d'organisation de l'enseignement primaire qu'il adressa au gouvernement. Le voici : « Si l'ouverture simultanée d'écoles primaires de garçons et de filles était impossible pour causes financières, j'attacherais, pour ma part, plus d'importance à celles des filles ! »

En fait d'enseignement secondaire, nous avons d'abord les « écoles de demoiselles » de l'État, institutions inspirées par le point de vue féminin par excellence, mais s'adaptant peu à peu aux nouvelles exigences. Puis viennent les écoles privées, mixtes ou de jeunes filles, aux cours pareils à ceux des lycées de garçons. C'est le libre accès à l'Université accordé aux femmes qui a fait surgir et qui multiplie sans cesse ces écoles, e' cette réforme, en uniformisant l'instruction féminine et masculine, a été spécialement propice aux écoles mixtes. Et ce qui est caractéristique — toutes ces écoles, mixtes ou

séparées, publiques ou privées, visent un seul et même but, — l'épreuve du baccalauréat et le brevet d'étudiant. Cet examen est typique pour notre vie scolaire. C'est pour ainsi dire le critérium du citoyen instruit, c'est un diplôme de grande portée pratique, qui permet d'évincer les compétiteurs privés de cette baguette magique. Nous voilà donc encore ramenés à ce point de vue tout-puissant, le point de vue économique! Que nos filles aient l'intention de se vouer aux hautes études ou non, cet examen leur est tout de même à peu près indispensable comme arme dans la lutte pour la vie, et la grande majorité de nos filles est forcée d'avoir cette lutte en vue.

Ce système a évidemment des défauts. Les cours qui mènent à l'Université sont assez étendus ; les trois langues obligatoires — finnois, suédois et russe — accaparent un temps énorme ; une ou deux langues étrangères sont indispensables, si l'on ne veut risquer un isolement national absolu ; il en résulte un programme qui, à force de multiplicité, ne laisse pas de place à la concentration, et encore moins à l'individualisation de l'enseignement. Aussi, y a-t-il chez nous une forte opinion contre la tyrannie de ce brevet d'étudiant, qui force quantité de jeunes gens des deux sexes à gaspiller temps et efforts à des études qui, en grande partie, n'ont rien à faire avec leur vocation future, et qui créent un prolétariat lettré. Mais le supprimer comporterait

tout un changement de système, et nous hésitons à juste titre à entamer des réformes radicales, maintenant que notre thermomètre politique est retombé au-dessous du zéro.

Peut-être me suis-je trop attardée aux questions d'éducation. Passons donc au problème intéressant entre tous de notre évolution féminine. Puisque la femme finlandaise ne forme point un type exceptionnellement favorisé par la nature, on a le droit de se demander comment il se fait qu'elle ait pu conquérir et même sans grand appareil de combat, la position la plus briguée par le mouvement féministe de partout, celle qui est encore refusée aux femmes des grandes nations. Je veux dire le droit de suffrage politique ! En réfléchissant à tout ce que les femmes du monde entier prodiguent d'intelligence, d'efforts, d'héroïsme, d'abnégation dans cette lutte contre les préjugés qui, pour elles, est une lutte pour l'existence, on se sent vraiment indigne d'aller déposer son bulletin de vote dans l'urne électorale. Aussi sommes-nous les premières à ne pas attribuer notre succès à notre propre mérite seulement : une coïncidence curieuse d'événements sociaux a suscité des forces auxiliaires importantes.

J'ai déjà mentionné deux de celles-ci, et montré combien elles sont propices à une solidarité relative des sexes : les dispositions naturelles ou de la race, et les conditions écono-

miques de la nation. Pour ma part, j'en vois une troisième et une quatrième dans l'absence des traditions sociales et dans les dangers qui menacent notre nationalité.

Abordons la troisième, c'est-à-dire l'absence de traditions bien arrêtées, telles qu'elles existent au sein des vieilles civilisations et des sociétés moulées dans de solides formes sociales et politiques. Il est vrai que notre civilisation n'est pas récente, puisqu'elle peut être considérée comme un ancien héritage scandinave ; mais cet héritage a passé à une nation à deux souches, qui veut le façonner à sa manière, en faire une culture nationale de plus à une nation dont le progrès est sans cesse interrompu, bouleversé et mis en suspens par une force majeure incalculable.

Le mauvais côté de la tradition, c'est le préjugé. Or, quand pâlit le prestige de celle-là, celui-ci perd un peu de son inflexibilité. C'est cet affaiblissement du préjugé, qui a épargné à notre évolution féminine une lutte à outrance, comme celle à laquelle l'Angleterre assiste. La réforme ne nous est pas venue cependant comme un cadeau du ciel ou comme un don absolument immérité, dû à la bonne grâce spontanée de nos législateurs. Le mouvement féministe avait défriché le sol, frayé le chemin ; signalé par des voix éparses dès le milieu du siècle passé, ce mouvement s'organisa chez nous entre 1880

et 1890. Deux générations de femmes y employèrent un grand fonds d'énergie, d'initiative, d'intelligence et de cœur, éveillèrent les énergies somnolentes de leur sexe, indiquèrent les voies à suivre, et surent créer une opinion générale qui exerça une influence incontestable sur la législation. Des réformes s'opérèrent au profit des héritiers féminins dans le domaine des lois de succession; on remédia, quoique fort insuffisamment, aux pires iniquités du droit matrimonial; des réformes scolaires eurent lieu. Les femmes obtinrent certains droits communaux. Mais la question du suffrage politique, quoique faisant partie du programme des sociétés féministes, ne fut pas sérieusement abordée.

Ce mot d'ordre fut lancé par la presse, et très éloquemment, à l'occasion d'une fête publique célébrée en 1896 en l'honneur de la doyenne de notre mouvement féministe, Mlle Adélaïde Ehrnrooth. A la fin du discours que cette dame, alors septuagénaire, adressa aux convives, elle signala deux réformes comme urgentes entre toutes : l'abolition de l'autorité maritale sur la personne de la femme, et le suffrage politique. C'était, dit-elle, son testament à celles qui allaient continuer son œuvre. Il est permis de croire que le premier *desideratum* sembla à l'auditoire moins irréalisable que le second ; et peut-être celle qui les formula, en croyait-elle autant. Quoi qu'il en soit, ce pronostic fut démenti par la réalité.

Oui, nous nous trompâmes, comme tout être peu disposé à croire aux miracles l'aurait fait à notre place. Mais l'histoire de notre pays, sans être miraculeuse, abonde en surprises ; elle est pleine d'imprévu et de crises malencontreuses, comme toute destinée régie par des forces extérieures, étrangères au génie et aux instincts de l'individu ou de la nation même. Or, après avoir dû faire pendant un siècle des bonds incessants entre la réaction et le progrès, nous fûmes saisis au début du siècle présent par cette violente vague révolutionnaire, d'autant plus néfaste que nos forces intellectuelles et nos énergies nationales se trouvaient en plein épanouissement après une période de progrès relativement longue.

Et nous voici arrivés à la quatrième force auxiliaire : le danger national, qui soudain fit naître parmi nous un sentiment de solidarité générale. Ce sentiment, qui suspendit les différences des classes et des milieux, embrassa du même coup les deux sexes. La patrie eut besoin des femmes pour tenir en éveil, au sein même des familles, le sentiment national, la foi en la bonne cause et l'espoir, — c'est-à-dire les fondements mêmes de la résistance passive. Il fallait doubler la force de cette opposition et la force de l'enthousiasme. Les femmes y furent-elles appelées ? Tout appel devint inutile. Elles vinrent d'elles-mêmes, se sentant citoyennes

sans avoir les droits, et firent ce que le moment exigeait d'elles. Tant que dura la crise, le sentiment du danger national et des devoirs qu'il imposait envahissait tout et tous, sans laisser de place ni aux instincts égoïstes, ni aux réclamations. Aussi ne fut-ce que vers la fin de la période désastreuse que les femmes se rendirent compte de ce qui s'était passé et de ce qui en pouvait résulter. Les femmes du peuple y songèrent plus tôt que les autres.

Lorsque sonna l'heure du mouvement libérateur en l'an 1905, et que le gouvernement s'apprêta à élaborer le projet d'une nouvelle forme de représentation, les femmes crurent qu'ayant fait œuvre de citoyennes, elles pourraient à bon titre en réclamer les droits. Elles le firent très résolument, mais sans excès. Et l'essor du sentiment de solidarité fut assez vigoureux, la conscience des législateurs assez éveillée et, disons-le, la pression du mouvement démocratique, dont les exigences faisaient corps avec celles des femmes, fut assez forte pour faire taire les scrupules et pour arracher à la Diète une résolution en faveur de notre sexe, et en faveur aussi des tendances démocratiques.

Nous l'eûmes donc, ce droit de suffrage — ce droit d'élire et d'être éligibles. Quelle fut l'attitude du monde féminin en présence du fait accompli ? Un mouvement de satisfaction chez la plupart, un fier élan de joie, ennobli et modéré

par la conscience de la responsabilité chez les plus réfléchies ; — quelques cris de triomphe et de transport plus bruyants dans les rangs de la démocratie — voilà tout. Le calme résigné, pour ne pas dire maussade, de la nation finlandaise ne se désavoua pas en cette occasion.

L'idée surgit d'organiser un parti politique féminin, embrassant les citoyennes de toutes les classes et de toutes les fractions. Tant d'intérêts communs à soutenir, tant d'iniquités à éliminer et à aplanir — c'eût bien été assez pour justifier des efforts réunis. Mais ces intérêts particuliers du sexe n'eurent pas le dessus. Les femmes de la démocratie ne voulant pas faire partie d'un tel bloc et diverses voix faisant avec raison valoir notre inexpérience politique, le projet fut rejeté comme inopportun. Les femmes se groupèrent donc dès les premières élections dans les partis politiques déjà existants.

Toutefois, un acte législatif n'est pas le coup de baguette magique qui fait mûrir en un clin d'œil des moissons sur un champ trop longtemps laissé en friche. Ainsi les femmes, quelque pénétrées qu'elles fussent du désir de maintenir en forme et en fait la nouvelle solidarité légalement établie, se virent réduites à former, à côté des partis, des associations féminines, dont la tâche morale est d'éclaircir, de développer et de consolider les vues sociales et politiques de leurs membres, et la tâche pratique de poser et de

soutenir des candidatures de femmes et de faire valoir l'influence de l'opinion féminine au moment des élections. L'indifférence et l'apathie, qui contrecarrent cette influence, tiennent avant tout à l'ignorance du vrai état des choses, — nous en avons mille preuves. Citons un exemple assez plaisant : une dame se dit adversaire décidée du suffrage féminin, — le jour même des élections il arrive que son mari absent l'engage par télégramme à le rejoindre à l'étranger ; elle se précipite au bureau de l'administration pour y demander son passeport, mais hélas ! — on exige d'elle l'autorisation maritale et, comme elle n'en a pas reçu selon les formes prescrites par la loi, on lui refuse le passepo_t. « Et voilà donc où nous en sommes ! » s'écrie la citoyenne indignée, et elle s'en va directement voter.

Un système électoral proportionnel, tel que le nôtre, suppose et impose une stricte organisation des partis. Aussi y eut-il un mouvement organisateur accéléré dans toutes les couches politiques. Les femmes y prirent une vive part. Elles font maintenant partie de toutes les organisations politiques, sans qu'il y ait lieu de noter des complications quelconques occasionnées par leur adhésion. Elles y sont même considérées comme des membres très utilisables.

Quel événement que les premières élections selon le nouveau régime électoral ! Ceux qui

attendaient de la part des femmes un défilé de « féministes » triomphantes se trompaient. C'était bien plutôt un vrai pèlerinage de famille : maris et femmes en entente cordiale, dignes matrones à l'œil grave, demoiselles affairées, femmes du peuple endimanchées, vieilles dames aux mines recueillies suivies de leurs servantes, déposant les unes comme les autres dévotement leur vote, — tout un caléïdoscope enfin de figures très impressionnées par la gravité de l'acte. On parle d'une femme débile, interne d'un établissement de bienfaisance, qui se fit porter au bureau du scrutin. Les femmes des campagnes ne se montrèrent pas moins empressées.

Et le résultat? Dix-neuf femmes élues sur un total de deux cents députés, c'est-à-dire un contingent féminin de 9,5 p. 100. Ce n'est pas effrayant, n'est-ce pas, et cela n'est pas une révolution. On se rappelle avec des sourires les appréhensions de ces messieurs qui entrevoyaient déjà une écrasante majorité féminine, les hommes réduits à garnir les tribunes. Pendant les cinq diètes qui ont siégé depuis la réforme, le contingent féminin a varié entre 8,5 p. 100 et 12,5 p. 100. C'est décidément trop peu au point de vue des intérêts féminins. Mais ces intérêts n'ont pas été réellement en cause encore, les questions de nature purement politique étant à l'ordre du jour, et les dissolutions réitérées de la Chambre interrompant tout tra-

vail régulier. « Il faut avant tout des représentants éprouvés au service de la patrie », tel a été l'invariable mot d'ordre qu'ont dû suivre les électeurs. Or, ces représentants doivent tout naturellement se trouver dans les rangs masculins, ce dont les femmes sont les premières à convenir. Seulement ce qui n'est pas moins sûr, c'est que le patriotisme est tout aussi vivant chez les femmes et que leur attitude politique est tout aussi ferme, — un accroissement du nombre des députés féminins ne saurait donc être un danger pour la cause patriotique.

Le parti socialiste a jusqu'à présent fourni la moitié, ou un peu plus, des députés féminins. Ce parti formant à peu près 42 p. 100 de l'assemblée, cela donne un résultat plus favorable à cet élément féminin qu'à celui des fractions dites bourgeoises dans leur ensemble. Cela tient certainement à ce que le niveau intellectuel et l'expérience politique sont à peu près les mêmes chez l'homme et la femme des classes ouvrières, peut-être aussi à un surplus de courage naïf chez l'ouvrière. Une voix autorisée a laissé entendre, en Suède, que le scrutin féminin aurait été spécialement favorable à la cause socialiste, et que c'est à l'aide des votes féminins que ce parti aurait atteint sa prépondérance dans notre assemblée législative. La statistique des élections, selon le nouveau régime, n'est encore que fort insuffisamment élaborée ;

cependant un député distingué du parti suédois s'est donné la peine d'examiner la dite supposition avec les données statistiques disponibles. A l'aide d'un procédé ingénieux, il arrive au résultat, inattendu pour lui-même, que le nombre des femmes votantes et le nombre des votes socialistes dans la circonscription électorale qu'embrassait son examen, augmentent et diminuent en proportion inverse. Sans oser tirer de cet effet statistique une conclusion positive, il s'estime en droit d'avancer que l'expérience électorale en Finlande ne semble absolument pas confirmer une supposition de ce genre.

Y a-t-il chose plus proverbiale que la bavarderie féminine ? Accorder à ces fameuses « bavardes » l'accès de la tribune parlementaire, n'était-ce pas courir un risque terrible ? Le parlement finlandais l'a couru, ce risque, et imaginez-vous ! il n'en fut rien. Les « bavardes » se révélèrent comme des êtres très réservés, très circonspects, et capables d'une grande modération. Une députée a eu l'heureuse idée de faire un tableau statistique de la loquacité de la Chambre ; il en ressort qu'au parlement de la première élection, qui siégea trois mois, les 19 dames parlèrent 11,1 fois en moyenne par personne, — les hommes 16,3 fois par député. La longueur des discours faits, mesurée par centimètre du procès-verbal imprimé, fut toujours, en moyenne, de 12 centimètres. A la

seconde diète, qui eut la même durée, les 25 députés féminins ne parlèrent en moyenne que 5 fois par personne — les hommes 11,5 fois par député ; la longueur du procès-verbal fut de 70 centimètres par discours pour les dames — pour les hommes de 163,8 centimètres. Voilà des témoignages assez éloquents !

Remarquons encore que, parmi nos députés féminins, les femmes mariées ont été et sont en minorité. Faut-il s'en étonner ou désirer qu'il en soit autrement ?

Nos femmes députées n'ont pas occupé de position très en vue dans l'Assemblée législative. Ç'aurait été un prodige. Mais elles n'ont été et ne sont ni inutiles ni inactives. Elles prennent part aux travaux des commissions parlementaires, et elles ont présenté à l'assemblée nombre de motions. Ce serait abuser de la patience du lecteur étranger que de les énumérer. Disons seulement que ces projets législatifs, de caractère varié, ne sont pas sans trahir, par les sujets mêmes, l'instinct féminin et maternel, ce qui n'est nullement à leur déshonneur. Une grande partie a rapport aux intérêts spéciaux des femmes; telles les motions concernant la législation matrimoniale, l'extension des droits féminins en certains sens et l'assurance de la maternité ; — d'autres non moins nombreuses embrassent les intérêts des mineurs, des enfants naturels, ou se rapportent aux questions de

morale publique, de tempérance, d'enseignement et de législation pénale et sanitaire ; il y en a de caractère purement politique, et enfin plusieurs contenant... des projets de chemins de fer ! Sous l'influence des circonstances malencontreuses qui paralysent l'activité normale de notre Assemblée législative, tous ces projets, ou à peu près, restent jusqu'à nouvel ordre à l'état de pieux souhaits.

Peut-être croirait-on que dans un pays qui accorde à ses femmes le droit de citoyens actifs, notre sexe n'ait plus grand'chose à ambitionner, ni à désirer ? Voyons s'il en est ainsi.

Remarquons d'abord que nos femmes ne sont pas éligibles aux représentations communales, quoique le droit de prendre part à ces élections appartienne à toute personne du sexe féminin qui est contribuable pour un certain revenu, et qui « dispose de sa personne et de son bien », c'est-à-dire à toute femme qui n'est ni mariée, ni sous tutelle. Il faut croire que l'activité au service de la commune aurait constitué une bonne école préparatoire à l'exercice des droits politiques. Il faut tenir compte de ce saut dans l'évolution sociale, en jugeant la capacité politique des femmes. Celles-ci peuvent, toutefois, être élues membres des conseils scolaires et des administrations de l'assistance publique.

Ayant acquis des connaissances, les femmes de notre pays voulurent naturellement en profi-

ter pour gagner leur vie dans diverses carrières scientifiques et pratiques, — et la coutume sut trouver un mode d'accommodation qui permit de céder à ces exigences sans se départir du sens littéral de la loi. — Ce mode d'accommodation est le procédé « par voie de dispense ». Toute femme qui embrasse une vocation ou aspire à des fonctions publiques, ou qui veut professer un métier qui selon la lettre de la loi est réservé aux hommes seuls, va demander au gouvernement d'être dispensée de son sexe, tout comme on demanderait d'être dispensé d'une épreuve quelconque, d'une formalité à observer, etc... Le terme est drôle, n'est-ce pas ? Aussi la formule de la dispense est-elle ; « Droit de concourir pour (ou prétendre à)..... nonobstant son sexe..... » ; mais selon le langage journalier c'est tout simplement et toujours « la dispense de sexe ». Il est vrai que le Créateur lui-même ne connaît pas de dispense sexuelle ; mais nos autorités la savent accorder. Dans certaines limites, ces demandes ne sont jamais refusées ou le sont rarement. Ce n'est par conséquent pas par le portique légal grand ouvert que nos femmes font leur entrée dans les carrières publiques ; c'est par une porte latérale, entrebâillée, qui, au gré des autorités, peut s'ouvrir plus ou moins, ou même se fermer tout à fait.

Il est donc assez naturel que le plus grand nombre des femmes évitent la carrière publique,

officielle et incertaine, et préfèrent les professions libres ou se contentent de positions subalternes dans différents bureaux administratifs. Le commerce présente, chez nous comme ailleurs, beaucoup de possibilités à certaines catégories de femmes; les professions d'architecte, de dentiste, par exemple, sont de plus en plus recherchées par les femmes, le corps des gardes-malades de nos hôpitaux se recrute peu à peu presque exclusivement parmi les femmes instruites.

C'est toutefois dans le domaine de l'enseignement que nos femmes ont pénétré le plus avant et se sont conquis une position des mieux assurées. Le corps enseignant de nos écoles primaires se compose en grande partie de femmes. Dans les écoles primaires campagnardes, il est vrai, le nombre des maîtres masculins dépasse quelque peu celui des maîtresses, mais dans les villes, celles-ci dominent absolument : à Helsingfors, par exemple, en 1910, le nombre des instituteurs était de 115, celui des institutrices de 288. Les deux catégories subissent la même préparation pédagogique, mais les traitements diffèrent, au détriment des dernières. Quant à l'enseignement secondaire, les femmes dominent dans les écoles privées ; en 1909 les écoles privées du pays — pour garçons, pour filles, et mixtes — comptaient 532 professeurs masculins et 725 professeurs femmes. Ce n'est que dans

les lycées de l'État et les écoles mixtes publiques que l'élément masculin est en majorité absolue, quoique bon nombre de femmes y enseignent aussi. — Une seule personne de notre sexe s'est, jusqu'à ce jour, avancée jusque dans le cénacle des maîtres académiques, ayant été nommée professeur agrégé (docent) à la faculté d'histoire et de philologie sans avoir eu à recourir à la demande de dispense.

La carrière médicale aussi a attiré nombre de femmes et en attire de plus en plus. Elles ont accès absolument comme les disciples masculins à toutes les études et à tous les examens. Cependant si l'agrégation lui permet d'exercer son métier autant que cela peut se faire d'une manière toute privée, la femme médecin n'est pas admise à prêter le serment de médecin sans être « dispensée de son sexe ». L'effet de la dispense, qui est toujours accordée, ne porte pas sur toute l'étendue de la carrière médicale, mais elle permet à l'agrégée d'être interne de certains hôpitaux publics, d'exercer les fonctions de médecin de commune campagnarde et d'être nommée à tels emplois au service des municipalités qui n'impliquent que des fonctions médicales.

En jurisprudence, même liberté d'études, mais un état de choses bien pire pour ce qui est de la carrière. Aussi n'y a-t-il qu'une seule dame qui ait essayé d'aborder la carrière judi-

ciaire proprement dite. Quoique munie des dispenses obligatoires et ayant fait preuve d'une énergie remarquable, elle n'a pas été admise à prêter le serment de juge et elle se voit forcée de se contenter du métier d'avocat.

*
* *

Quelles mères de famille font-elles, ces fillettes qui courent nos rues pêle-mêle avec leurs camarades masculins, ces jeunes filles qui travaillent dans les laboratoires et garnissent les bancs des auditoires universitaires ? Ou ces autres qui peuplent les comptoirs et les bureaux, qui travaillent bien, mais s'amusent entre temps avec leur argent gagné, allant au théâtre, au concert, au restaurant même avec un collègue de l'autre sexe? Comme de raison, il y a différents éléments parmi cette jeunesse; et peut-être cette liberté de faits et gestes fait-elle subir au raffinement de ton et de manières une certaine baisse. Celle-ci n'est du reste pas exclusivement le fruit de cette liberté ni de cette camaraderie, mais de la compénétration rapide des classes, dans notre société éminemment démocratique. Les nuances de type et de ton varient donc beaucoup. Mais, en général, ces jeunes filles, ayant fait leur choix d'époux — choix libre et étranger à tout arrangement de famille — se transforment en femmes de foyer très

actives, n'exigeant pas d'être dorlotées dans un nid tout prêt, mais très disposées à le bâtir à deux, se soumettant de bonne grâce aux privations, souvent à un modeste train d'étudiant, n'évitant nulle besogne et faisant, peut-être, meilleure mine aux menues adversités du ménage que leurs aînées, femmes dressées uniquement pour la vie de ménage. En général les jeunes femmes ne font pas grand cas du féminisme militant ; mais leur esprit d'indépendance et leur forte conscience d'elles-mêmes font triompher un féminisme pratique. Ce seront elles, probablement, qui réaliseront la première partie du testament de notre vieille doyenne, Mlle Ehrnrooth. Notre législation matrimoniale, vénérable et antique héritage germanique, est en effet trop étroite. Non que l'autorité maritale sur la personne de la femme y prenne une forme plus sévère que dans d'autres codes ; mais ce qui la rend plus sensible, c'est que l'économie conjugale y est sujette à un seul et même régime, celui de la communauté des biens, et les conventions spéciales permises aux époux n'impliquent que de faibles atténuations. L'article 1387 du Code civil français est étranger à l'esprit de notre loi.

Ai-je besoin de dire que la vie féminine moderne chez nous n'a pas de place pour le type mélancolique des demoiselles vieillissantes au cœur brisé ? Celles qui manquent les chances

de mariage poursuivent leur vocation ou se vouent à une forme d'activité sociale ou humanitaire quelconque. Peut-être y a-t-il lieu de dire quelques mots de cette activité sociale des femmes. Passons sur les associations politiques, dont il a déjà été question. La philanthrophie, ce champ traditionnel d'activité féminine n'est chez nous ni délaissée, ni superflue. Les associations féministes fonctionnent et ne sont pas inutiles encore, comme nous avons pu voir. Mais nous avons aussi des sociétés de type plus moderne, régies par des femmes. C'est, par exemple, la société « Konkordia », qui distribue annuellement bon nombre de bourses et de subventions à des femmes en train de se préparer à une vocation ou profession scientifique ou pratique. Puis l'association « Martha », fondée pendant l'époque malheureuse, au début du siècle, enfant de l'enthousiasme patriotique du moment et qui a des embranchements dans tous les recoins du pays. Son but est d'éveiller les énergies morales et pratiques des femmes du peuple et de les utiliser au sein même des familles. Elle encourage certaines industries domestiques, crée des cours de cuisine ou d'horticulture appropriés aux besoins campagnards, de travail manuel féminin, réunit les femmes des classes ouvrières à des lectures instructives, fait circuler des bibliothèques ambulantes, etc.

*
* *

Cette étude, que j'ai abordée avec hésitation, a atteint des dimensions qui m'effraient. J'ai un vague soupçon de ne pas avoir su ménager, autant qu'il eût été prudent, les lecteurs étrangers auxquels elle s'adresse. Ces contours fugitifs de notre monde féminin, tracés par une main peu habile, n'en donnent ni une image assez frappante ni un tableau complet, je le sais — ils ne sont non plus ni amusants ni piquants, ils ne prétendent qu'à être véridiques.

IX

SPORT NATIONAL

IX

SPORT NATIONAL

Par E. LAMPÉN.

Par « vie sportive nationale », nous entendons tous les exercices de plein air, caractérisant soit plus particulièrement la Finlande, soit, d'une façon générale, les mœurs des pays du Nord, — et qui depuis des générations ont trouvé chez nous une application quasi générale. A ce propos, point n'est besoin de dire que nous avons fait de notre mieux pour « acclimater » chez nous des inventions sportives comme le cyclisme et l'automobilisme, de même que nous nous sommes approprié, sous toutes leurs formes, les sports de l'aviron, de la chasse et de la pêche, tels qu'ils sont pratiqués en Europe, dans les pays de civilisation ancienne. Mais tous ces sports se trouvant partout de par le monde soumis aux mêmes règles et aux mêmes méthodes, leur description n'offrirait guère aux étrangers qu'un intérêt purement statistique. C'est pourquoi nous passerons sous silence ces différentes formes de sport, pour nous appliquer,

en revanche, à donner une idée de nos sports indigènes, tels qu'ils se sont développés sous la double influence du climat et de la configuration du pays. Pour les mêmes raisons, nous n'envisagerons pas, dans ce qui va suivre, les mesures d'hygiène publique prises par les autorités dans les différentes parties du pays, ces mesures se trouvant basées sur des principes scientifiques généraux et ne se distinguant guère de celles appliquées, par exemple, en France. Dans cet ordre d'idées, nous nous contenterons d'attirer l'attention de nos lecteurs sur certains éléments existant chez nous de temps immémorial.

Nous commencerons par les sports d'hiver, comme étant à la fois les plus originaux et ceux qui se distinguent le plus de ce qu'on trouve dans l'Europe centrale.

Sports d'hiver

Malgré sa situation boréale — entre les 60e et 70e degrés de latitude nord — la Finlande se trouve être assez bien partagée en comparaison des pays d'Amérique ou d'Asie situés sous les mêmes latitudes. Les caps les plus méridionaux du Groenland et de la Finlande sont situés sous la même latitude, mais, tandis que le Groenland est un pays couvert en majeure partie de glaces, la Finlande se prête, sur toute son étendue, à l'agriculture, et son sol est boisé jusqu'à la

pointe extrême nord. En Sibérie, les régions situées sous la même latitude que la Finlande, ont en janvier une température moyenne inférieure à 40 degrés centigrades au-dessous de zéro, alors que la température moyenne de la Finlande, en janvier, varie entre 4 degrés de froid dans le sud-ouest et 10 degrés dans le nord. Cet adoucissement du climat est dû, d'une part, au voisinage des mers, et d'autre part, aux courants chauds que fait affluer le Gulf-Stream vers les côtes de Scandinavie. Si parfois notre hiver est fort rigoureux, il n'est jamais insupportable, comme par exemple l'« hiver russe ». Les hivers de Moscou n'ont pas d'équivalent en Finlande. Voilà pourquoi nous accueillons avec joie le retour de l'hiver, qui nous permet de nous livrer aux divers exercices physiques, salutaires entre tous, que nous appellerons ici « sports d'hiver ».

Et, d'abord, c'est la neige qui fait de l'hiver, chez nous, la saison des saines récréations par excellence. Dès le mois de décembre, elle couvre de ses blancheurs éclatantes toute la partie septentrionale et centrale du pays, pour ne fondre qu'en avril. C'est précisément la neige qui, grâce à sa luminosité merveilleuse, rend moins effrayantes les ténèbres hivernales. En effet, quelle que soit l'obscurité de la nuit, la blancheur étincelante de la neige vous permet de vous orienter, même en pleine forêt. La neige éclaire et chauffe à la fois. S'il neige en

décembre, avant que la terre ne soit durcie, le sol ne gèlera pas de tout l'hiver. Lorsque le froid devient par trop vif, les tétras se gîtent sous la neige, qui, tel un édredon moelleux, leur tient chaud pendant la nuit. Enfin — pour en revenir à notre sujet — la neige étend sur tout le pays une nappe douillette pour le plus grand bien des sports et des communications en général.

La neige, en effet, comble tous les creux et fait disparaître toutes les inégalités du terrain, elle recouvre les pierres et les clôtures et rend uni comme une belle chaussée le chemin le plus rude et le plus raboteux. Dans les temps anciens, lorsque les routes étaient peu nombreuses et que de vastes forêts, entièrement dépourvues de routes carrossables, se développaient sur une grande partie du pays, les communications par terre étaient complètement interrompues pendant l'été. Ce n'était qu'après la réapparition de l'hiver, lorsque la neige étendue sur le sol avait atteint une épaisseur convenable, qu'on songeait à sortir les traîneaux de leurs remises. La saison du traînage ouvre des voies de communications faciles dans toutes les directions. Le froid a jeté des ponts sur les terrains marécageux, et les lacs innombrables du pays, loin d'entraver les transports, présentent une surface de glace unie, utilisée, de tout temps, de préférence aux routes, même lorsqu'il y en avait de

toutes prêtes. En hiver, le pays entier, avec ses lacs et ses forêts, se transforme, pour ainsi dire, en une immense plaine, sur laquelle glissent avec la plus grande facilité luges, skis, traîneaux.

Le sport favori des Finlandais, en hiver, est le skiage. Le patin à neige ou ski, généralement confectionné en bois de bouleau ou en bois de pin, mesure environ 3 mètres de long sur 8 centimètres de large. Il est muni vers son milieu d'une courroie formant boucle, dans laquelle on passe le pied, et qui permet au skieur de pousser ses skis en avant en les faisant glisser sur la neige. Les Finlandais, contrairement aux Norvégiens qui s'en servent pour gravir ou pour descendre les pentes, ne s'attachent pas leurs skis aux pieds.

L'invention du patin à neige remonte à une époque fort lointaine. Déjà les premiers historiens mentionnent les peuples du Nord, à savoir le Grec Procopius, le Goth Jordanès et le Longobard Paul Warnefried, parlent d'une tribu habitant les contrées de l'extrême Nord et poursuivant sur ses skis, avec une rapidité merveilleuse, les bêtes sauvages à travers les forêts. Ces chasseurs, désignés sous le nom de « Finnois skieurs », ne sont vraisemblablement autres que les Lapons. Quoi qu'il en soit, les tribus finnoises se repliant vers l'Ouest, après la migration des peuples, étaient, elles aussi,

familiarisées avec l'usage du ski. La linguistique comparée nous apprend que la plupart des tribus finnoises, en Europe comme en Asie, désignent le ski par un mot qui suppose une racine commune. Saint Henri, le premier évêque et l'apôtre de la Finlande, fut assassiné, à en croire la légende, au XII[e] siècle sur les glaces d'un lac, par un Finnois vindicatif, qui, monté sur des skis, sut gagner de vitesse l'évêque emporté dans son traîneau au triple galop de son cheval. Il y a trois cents ans, les enfants des contrées désertes de la Finlande ne recevaient le baptême que lorsqu'ils étaient assez avancés en âge pour pouvoir accompagner sur skis leurs parents jusqu'à l'église, souvent fort lointaine.

Plus la population d'une région est clairsemée, et plus le rôle du ski, comme moyen de locomotion, devient important. Dans les campagnes où la densité de la population est plus forte, de même que dans les villes, le ski a perdu de son importance primitive, ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas d'être toujours considéré comme un merveilleux instrument sportif.

On estime en effet que le skiage, grâce à la multiplicité des mouvements qu'il exige de ses adeptes, est supérieur à tout autre genre de sport. Non seulement les jambes, le tronc et les bras participent en même temps et au même degré à l'effort fait par le skieur, mais chaque muscle contribue à accélérer la rapidité de sa

course. Ajoutons que l'air qu'on respire est exempt de toutes poussières, que la température, en soi, ne contribue nullement à exciter la transpiration, et l'on comprendra que le patinage sur skis soit réputé un sport « idéal ».

Le skieur, pour peu que la neige soit bonne, a la liberté d'aller où bon lui semble, sans être astreint à suivre ni routes, ni même pistes d'aucune sorte. La forêt, la plaine, les pentes, les descentes, bref, tous les terrains, qu'il s'agisse de la terre ferme ou des lacs, lui sont également propices. De plus, cette impression qu'on a d'être souverainement indépendant du terrain donne à ce sport un charme tout particulier.

L'apprentissage du ski n'est pas chose facile : pour faire un bon skieur, maître de tous ses mouvements, assuré et ferme sur ses jambes, retombant toujours d'aplomb après un saut, il faut, en effet, un long entraînement. Le ski, dans les descentes, glisse avec une .apidité vertigineuse. Quand, par surcroît, il s'agit de se guider sur ses skis longs et étroits à travers un terrain boisé et accidenté, il faut souvent faire preuve d'une présence d'esprit et d'un courage qu'il n'est pas donné à tout le monde de posséder, à moins d'être passé maître dans cet art difficile. C'est pourquoi les bons skieurs ont toujours joui d'une haute réputation parmi les Finlandais : dans plusieurs de nos chants

épiques, les héros populaires sont des champions du ski. Il n'était pas jusqu'au dieu des forêts qui ne passât pour se livrer à ce noble sport dans ses allées et venues autour de son séjour sylvestre.

Tous les ans, on organise un peu partout chez nous des concours de skis. Le nombre des concurrents est souvent fort élevé. On chercherait en vain parmi eux des professionnels : tous sortis des rangs du peuple, ils ont fait leur apprentissage de ski au cours de leurs occupations journalières les appelant tour à tour dans la forêt ou dans la plaine. Jusqu'à nouvel ordre, les Finlandais, dans le *cross-country*, détiennent les records de vitesse parmi les peuples du Nord. Par contre, en ce qui concerne l'usage du ski dans les descentes, ce sont les Norvégiens qui se sont classés premiers. Cela s'explique par ce fait que la Norvège est un pays alpestre, alors que la Finlande est une terre basse, bien que fort accidentée.

Le patinage compte également des adeptes dans notre pays, dont les lacs et les nombreux fjords de l'archipel sont couverts de glace pendant trois mois et demi de l'année. Toutefois, de fortes chutes de neige survenant souvent au moment où les lacs sont pris, on se trouve dans l'impossibilité, la plupart du temps, de s'adonner à ce sport, excepté dans le voisinage immédiat des villes, où il existe des patinoires durant

tout l'hiver. Pour le patinage de vitesse, les Finlandais se disputent, concurremment avec les Norvégiens, les premiers prix aux grands concours organisés annuellement dans différentes parties de l'Europe.

La luge, qui jouit depuis quelque temps d'une faveur toute particulière dans les régions alpestres de l'Europe centrale, est un sport très répandu en Finlande. Les luges sont de deux espèces différentes : celles dont on se sert plus particulièrement dans les descentes, en s'asseyant simplement dessus pour glisser, et celles employées comme moyen de locomotion sur les routes. Pour imprimer à ces dernières l'impulsion nécessaire, la position debout est recommandée : placé à l'arrière, sur les patins en fer, on fait avancer le « stötting » en s'aidant des pieds, garnis en l'occurrence d'une chaussure spéciale. A défaut de descentes longues de plusieurs kilomètres, comme on en trouve dans les régions alpestres, nos routes offrent aux amateurs épris de ce sport de nombreuses déclivités de moindre importance. Dans un pays accidenté comme le nôtre, les routes, au lieu de s'étendre à perte de vue dans la plaine, traversent sur leur parcours, en serpentant, une infinité de collines, d'où une succession perpétuelle de montées ou de descentes comme on n'en trouve nulle part dans le reste de l'Europe. Si de telles routes laissent à désirer au point de vue du

charriage, elles sont en revanche pour ainsi dire créées à l'intention des amateurs de la luge sous ses différentes formes. Là où les routes sont nombreuses, le ski a perdu de son importance pratique au profit du « stötting ». Dans la Finlande méridionale, cet instrument de locomotion rapide est devenu, depuis quelque temps, d'un usage quasi universel. Il y joue, en d'autres termes, le même rôle que le ski dans l'intérieur du pays.

Le « stötting » est une luge légère, montée sur des patins très longs et très minces, en fer, dont la largeur n'est que d'un demi-centimètre environ, d'où réduction à son minimum de frottement contre le sol glacé. Debout à l'arrière, s'appuyant tantôt d'un pied tantôt de l'autre sur l'un des patins, le conducteur du « stötting », en s'aidant du pied resté libre, pousse son véhicule en avant avec une rapidité dépassant celle du traîneau attelé.

Dans les descentes et sur la glace, on atteint avec le « stötting » une vitesse supérieure à celle de la bicyclette.

Un plaisir très vivement goûté en Finlande est celui que procure une promenade en traîneau attelé. Sans insister sur ce fait que tous les transports sur route se font en hiver en traîneaux attelés de chevaux, les promenades en traîneau constituent chez nous à la fois une récréation et un sport. Le charme de ce sport réside dans la

souplesse des mouvements avec lesquels le traîneau emporté par la course du cheval, glisse sur la route, sans heurts ni cahots. La neige, en effet, fait disparaître toutes les inégalités, et les patins glissent agréablement sur la surface polie. On ne perçoit aucun bruit de frottement, pas plus d'ailleurs que le choc des sabots du cheval sur le sol : le voyage, en un mot, s'effectue dans un silence impressionnant, troublé seulement par les grelots dont on munit les chevaux pour avertir les gens rencontrés après la tombée de la nuit. Dans certaines occasions solennelles, on organise de véritables parties de plaisir en traîneaux, en vue desquelles on attache au poitrail des chevaux une quantité de grelots, grands et petits, qui forment ensemble un carillon des plus harmonieux et dont les notes s'égrènent au loin dans l'air limpide et froid de l'hiver. La neige scintille au soleil, les arbres sont couverts d'une gaze légère de givre, tout enfin contribue à la beauté du paysage hivernal, au point qu'on ne sait plus à laquelle des deux saisons donner la préférence, de l'hiver ou de l'été.

Aussi bien, l'hiver, pour nous autres peuples du Nord, n'est-il pas, à beaucoup près, une saison morose. Il nous offre un spectacle plus beau et des occasions de sport plus nombreuses que les hivers sans neige des régions basses de l'Europe centrale. Chez nous, il correspond à la

saison tant vantée des frimas dans les Alpes. Il est la saison par excellence des communications intenses et des sports régénérateurs. Nos raisons à nous autres Finlandais, d'aimer nos hivers sont nombreuses et nous nous réjouissons à la vue des neiges tassées en encorbellements fantastiques.

Jusqu'à présent, nous avons trop négligé de faire connaître aux étrangers notre pays, tel qu'il se présente sous sa jolie parure hivernale. Or, il est à peu près certain qu'on construira très prochainement des hôtels aménagés en vue de l'hiver avec, à proximité, des rampes artificielles pour skis et pour luges, et où d'une façon générale, on pourra se livrer à tous les sports qu'il favorise.

Dans la partie la plus septentrionale de la Finlande, on trouve encore les restes d'une peuplade qui, au début de l'ère chrétienne, demeurait bien plus au sud, sur les côtes de la Baltique, et dont il est fait mention par Tacite, dans son grand ouvrage sur l'ancienne Germanie. Cette peuplade, connue sous le nom de Lapons, compte en Finlande 2.000 âmes environ. Les Lapons vivent soit de la pêche, soit du produit de leurs rennes. En hiver, ils parcourent leurs toundras désertes avec des espèces de traîneaux ressemblant à une auge et devant lesquels ils attellent des rennes. Le renne étant à la fois un animal très brusque dans ses mouvements et

très capricieux, un voyage dans ces traîneaux ne laisse pas que de présenter de réels dangers pour ceux qui ne sont pas au courant de ce sport. Les initiés, au contraire, ne tarissent pas d'éloges sur le charme de ce genre de locomotion casse-cou, estimant qu'aucun autre sport ne captive au même degré l'attention et la vigilance de ses adeptes. C'est pourquoi on a discuté dans nos milieux sportifs l'opportunité d' « acclimater » ce sport dans la Finlande méridionale, où il ne manquerait pas, sans doute, de devenir le « clou » de la saison d'hiver.

Sports d'été

La Finlande est un pays baigné par la mer et entrecoupé d'une infinité de lacs qui sont ou tout à fait isolés, sans aucune liaison les uns avec les autres, ou réunis entre eux par des passes, des torrents ou des rapides, de manière à former une longue file de lacs de grandeurs différentes. Le plus étendu, et, à tous les points de vue, le plus important de ces cours d'eau, situé dans la partie orientale du pays, mesure en longueur plus de 500 kilomètres. C'est pour cela que la Finlande porte le surnom poétique de « Pays aux mille lacs ». Toutefois, le nombre de ces lacs ne se borne pas à un misérable millier, et il faudrait le multiplier par un gros nombre de deux chiffres pour approcher de la vérité.

Lorsqu'un Finlandais habitant la campagne parle de sa maison, il ne manque pas de mentionner la distance qui la sépare du « lac ». Si elle en est éloignée, la situation de sa demeure est regardée comme mauvaise ; au contraire, si elle se trouve sur la rive même, elle est jugée être comme il faut. Quand un Finlandais, voyageant à l'étranger, est placé devant de magnifiques parcs entourant des habitations construites sur des collines sans eau ou en rase campagne, il cherche des yeux le « lac ». S'il n'y en a pas, il lui est impossible de trouver l'endroit irréprochable. On peut se rendre compte combien humain est ce besoin d'eau à proximité des demeures par ce fait que la plupart des grands châteaux de France sont entourés de pièces d'eau artificielles, parmi lesquelles celles de Versailles peuvent passer pour un de nos petits étangs. Ce qui nous manque, à nous Finlandais, au point de vue des dimensions et du luxe de nos habitations, est compensé par l'aspect changeant, la plus grande superficie et l'eau plus limpide de nos lacs naturels.

Nos côtes et nos lacs présentent cette particularité commune d'être couverts d'îles et d'îlots d'une étendue plus ou moins grande. Pour cette raison, la Finlande a été appelée aussi, dans le langage poétique, « le lac aux myriades d'îles ». Il y a de gros villages et des communes qui sont situés sur des îlots ; à l'intérieur du pays,

nous possédons une véritable « ville des lagunes », une Venise en miniature, appelée Nyslott, avec des promenades beaucoup plus modestes que celles de la cité des Doges, mais avec des lagunes plus larges et plus profondes. Chacune des 38 villes de Finlande est bâtie ou bien sur la côte maritime, ou bien sur la rive d'un lac. De même, chaque ville possède un archipel dans ses environs. Il va de soi que ces îles sont couvertes de villas, où les citadins vont habiter pendant l'été.

Il ressort de tout ce qui précède que le peuple de Finlande est obligé par les circonstances de naviguer sur les lacs, et qu'aussi bien il possède des dispositions ataviques qui l'y poussent, en même temps qu'il a l'habitude de se débrouiller par tous les temps sur la surface des eaux agitées. Notre principal sport d'été est donc le sport nautique.

Il y a une grande différence entre l'habitant du littoral et le Finlandais de l'intérieur au point de vue de la façon de se mouvoir sur l'eau. En effet, on navigue en bateau à voiles le long des côtes et en bateau à rames sur les lacs intérieurs.

Notre archipel côtier, qui se compose d'une infinité d'îles, d'écueils et de récifs, abrite le navigateur contre les lames gigantesques de la haute mer. Ces îles constituent ainsi une ligne continue de superbes brise-lames. Entre les

îles s'étendent des chenaux dans toutes les directions : au dehors, vers la haute mer, au dedans, vers les golfes et le long de la côte. A certains endroits, le passage est resserré, encaissé entre des îlots très rapprochés, mais, parfois, ceux-ci s'éloignent les uns des autres et forment entre eux des fjords longs de plusieurs milles, qui, toutefois, sont tous protégés par une barrière d'îlots boisés, plus ou moins grands, supportant le premier choc des hautes vagues de l'océan qui viennent y déferler en roulant.

Toute la côte méridionale de la Finlande forme un labyrinthe inextricable d'îlots. Leur nombre est de plusieurs milliers. C'est pour cette raison qu'un navigateur peut, sans avoir à risquer sa vie en haute mer, entreprendre un voyage, dans une embarcation non pontée, depuis l'extrémité de la frontière la plus orientale de la Finlande méridionale jusqu'au groupe d'îles le plus à l'Ouest dans la mer d'Aland, trajet supérieur à 500 kilomètres.

La grandeur des bateaux à voiles et leur aspect varient à l'infini. On en trouve qui sont du véritable type « colibri », lequel rend tous les services qu'on en peut raisonnablement exiger, à condition de n'avoir à l'utiliser que dans les passes resserrées ou sur de petits fjords. Dans la zone maritime et le long des pertuis plus étendus que forment les îlots entre eux, il faut que les dimensions des bateaux soient plus

grandes, et ceux avec lesquels on a l'intention de cingler de l'archipel vers la haute mer, sont à demi ou même entièrement pontés. L'uniformité que l'on constate dans la construction des bateaux sur les points de la côte où il n'y a point d'archipel, ne se rencontre pas sur le littoral, où l'on donne à chaque bateau une forme appropriée à son emploi. Pour cette raison, chaque habitation, sur le bord de la mer, comme sur les rivages des îlots, possède une flottille de bateaux qui, tous, sont d'une longueur et d'une largeur différentes.

Il va sans dire que tout habitant — côtier ou non — est obligé, dès sa prime jeunesse, de savoir plus ou moins manier un bâtiment à voiles. Aussitôt que l'enfant commence à marcher, il peut accompagner ses parents au milieu de la tempête et des vagues, les premières années comme passager inactif, mais, au fur et à mesure qu'il acquiert des forces, il doit s'acquitter de besognes en rapport avec son âge. A quatorze ans, la plupart des jeunes Finlandais sont des patrons accomplis, pour les petites embarcations non pontées, et ils ont l'autorisation tacite d'étendre leurs courses jusqu'aux derniers écueils protégeant l'archipel vers la haute mer. A peine trouverait-on au monde de plus enragés sportsmen que ces marins adolescents. L'art difficile de la navigation à voile est de ceux qu'il faut apprendre, ce qui, toutefois, n'est pas pour rebu-

ter la prompte intelligence de la jeunesse, dont le courage s'affermit, au contraire, par des luttes de plus en plus âpres contre les éléments déchaînés. Il faut que le jeune navigateur apprenne à repérer avec soin sa route, qu'il connaisse chaque écueil — dont le nombre est aussi grand que celui des îles et des îlots — son étendue et sa configuration, sinon, il ne fera jamais rien qui vaille. A l'âge de seize ou de dix-sept ans accomplis, il reçoit du prêtre un certificat constatant qu'il possède une instruction religieuse suffisante : les regards approbateurs de son père et de ses voisins, au cours de telle terrible sortie en mer lui tiennent lieu de certificat l'admettant dans les rangs des hommes faits. Toute autre connaissance ou capacité passe aux yeux des Finlandais pour être d'une importance secondaire. Sa vocation est fixée d'avance : il sera ou marin ou pêcheur. Il délaisse peu à peu les petits bateaux à voiles, devient matelot léger à bord d'une goélette naviguant sur la mer Baltique ou à bord d'un shooner visitant les villes maritimes de l'Angleterre ou de la France, ou bien encore il s'engage sur une frégate ou un trois-mâts sillonnant l'immensité de l'Océan. On peut dire que tout voilier sans exception qui bat pavillon russe dans les ports de l'Europe occidentale est d'origine finlandaise.

En règle générale, les marins sont tout dépaysés dès qu'ils quittent le pont de leur navire.

Cependant, il est rare de trouver des gens plus désorientés à terre que ne le sont les braves habitants des îles extrêmes de l'archipel finlandais. La plupart ont été jugés inaptes au service militaire par suite du développement incomplet du pied, constituant ce qu'on appelle vulgairement le pied plat. On voit par là à quel degré ces hommes sont asservis à leurs barques et au sport nautique, dès leurs jeunes années. Les rochers sur lesquels ils demeurent ne les invitent point aux promenades et ne leur fournissent point leur subsistance : la mer est leur route, et la barque, la camarade qui leur procure des moyens d'existence.

Sans ces habitants du littoral habiles, entraînés et intrépides, toute navigation le long des côtes serait impossible. Il n'existe guère de côte en Europe qui soit d'accès si difficile, mais quiconque en connaît le fond et les écueils, a découvert le fil d'Ariane qui lui permettra de s'orienter à travers ce labyrinthe. L'éducation de nos pilotes commence lorsqu'ils ne sont encore que des gamins et se poursuit pendant toute leur vie, leur tâche étant de celles qui requièrent l'activité tout entière d'un homme. Sans la conduite d'un pilote expérimenté, nos côtes sont celles d'Europe dont l'approche est la mieux défendue.

Nos ports maritimes, ainsi que les villes situées sur les grands lacs intérieurs, possèdent

leurs associations nautiques où le sport de la voile est pratiqué uniquement à titre d'amusement, avec des types de bateaux construits d'après des modèles empruntés à l'étranger, notamment à l'Angleterre et à l'Amérique. Nos régates annuelles et nos courses à la voile ont prouvé que nous pouvons relever avantageusement le défi, lorsqu'il s'agit de rivaliser avec les gentlemen navigateurs venant des pays riverains de la Baltique. Pour cette catégorie de navigateurs, notre archipel aux innombrables îlots constitue un véritable Eldorado. Il leur est loisible, en effet, d'aborder dans presque toutes les îles, de pêcher, de tirer les oiseaux aquatiques, de vivre l'existence des sauvages, protégés qu'ils sont de tous regards indiscrets ; avec cela, un peu partout, d'excellents abris et des mouillages sûrs, l'accès des côtes n'étant pas défendu par des bas-fonds. On peut atterrir tout contre les rocs du rivage, en amarrant son embarcation aux troncs d'arbres qui se trouvent près de l'eau.

Les lacs intérieurs présentent, par rapport au littoral, un aspect, une nature tout autres, produisant une impression bien différente de celles qu'on reçoit sur le littoral. Sur les bords des lacs, les arbres descendent jusqu'à l'eau, dans laquelle se mirent les branches pendantes. Les rives sont constituées, le plus souvent, par du sable grossier ou par de la terre meuble, offrant

un terrain propice aux cultures. Les contours sont plus arrondis et l'air est plus doux au-dessus de l'eau bleue. On dirait d'une atmosphère de douce mélancolie, qui plane au-dessus de la nature lacustre. Quoi qu'il en soit, cette nature a une influence marquée sur les habitants de ces bords ; leur humeur et leur tempérament en sont plus portés à la rêverie, et leurs chansons plus sentimentales que celles de l'habitant des côtes. Celui-ci compose ses chansons en majeur, et l'habitant de l'intérieur, en mineur.

Sur nos lacs, la vague, très mobile, à crête saillante, ne possède pas toutefois la force des grosses lames de la mer. Le vent l'élève aussi rapidement que le calme l'abaisse. Les soirs et les nuits d'été sont le plus souvent d'une grande sérénité. Le lac s'endort au crépuscule et s'éveille à l'aurore. Parfois, en été, la surface de nos lacs reste des jours entiers unie et immobile, comme un miroir. Les bords élevés et boisés captent les bouffées de vent, de sorte que les lacs de faible largeur ont presque toujours une de leurs rives à l'abri de tout courant d'air. Ces circonstances font que l'habitant du bord des lacs ne pratique pas le sport nautique.

En revanche, il est rameur de profession. Les bateaux sont extrêmement légers, longs et étroits, faits de planches minces. Leurs dimensions varient beaucoup. Les plūs longs, ceux dits

« bateaux d'église », peuvent avoir une longueur de plus de 20 mètres. Ces bateaux sont employés le dimanche, lorsque la population des nombreuses îles et du bord des lacs se rend à l'église du district pour y retremper sa foi, y rencontrer des connaissances, y faire des affaires et s'y livrer à de calmes transactions commerciales. Les plus grands de ces bateaux peuvent embarquer environ 40 personnes, dont souvent plus de la moitié manie les avirons. L'embarcation est tellement étroite que, seules, deux personnes de front peuvent s'asseoir aux bancs de nage. Cela fait que le « bateau d'église » peut filer jusqu'à six ou sept nœuds.

C'est un spectacle plein d'animation qui se déroule à vos yeux, lorsque, le service divin terminé, tous les bateaux s'apprêtent au retour. Les femmes se débarrassent de leur coutume noir de cérémonie et revêtent des camisoles et des étoffes aux couleurs éclatantes — aux abords de l'église, cet habillement aurait causé le plus vif scandale, — les hommes défont leurs redingotes pour pouvoir souquer ferme sur les avirons, car il s'agit de défendre l'honneur du village dans les courses à la rame qui s'établissent généralement entre les différentes équipes de bateaux. Le principal notable du village prend place à la barre, tout à fait à l'arrière du bateau — place qui est interdite aux femmes aussi sévèrement que la chaire elle-même, à l'église — les rameurs

s'assoient à leur tour et l'embarcation démarre. Peu à peu, tous les bateaux se rassemblent dans l'anse voisine de l'église. Des provocations sont échangées, et, tout à coup, la course commence. L'eau jaillit à l'avant, les rameurs — hommes et femmes — donnent de longues et profondes palades, les bateaux filent de toute la vitesse dont ils sont capables, tandis que, de toutes parts, fusent les cris joyeux et les aimables propos. Après quelque temps, les concurrents se quittent pour se diriger chacun de son côté, en s'engageant soit derrière des îlots, soit dans des détroits, soit vers des anses ou vers la passe libre. Ce sont souvent des voyageurs venant de loin que ces routiers du dimanche, car les villages les plus éloignés de la paroisse peuvent être situés à une trentaine de kilomètres de l'église.

Dans certaines contrées limitrophes du Saïma, notre plus grand lac, les bateaux à vapeur et les canots automobiles menacent de supplanter complètement le service des « bateaux d'église », mais, sur les lacs isolés et les cours d'eau de moindre importance, ils sont encore les seuls en usage.

Toutefois, le bateau à rames ordinaire, qui porte de 4 à 12 personnes, est et restera peut-être le plus employé pendant un temps indéfini encore. Il ressemble absolument au long « bateau d'église », il est seulement plus court et plus étroit. Le bateau de l'intérieur est volage, de

sorte que c'est avec la plus grande prudence qu'il faut monter dedans, et ce serait le faire chavirer que de s'y déplacer brusquement ou que de se pencher sur l'un de ses plats-bords. Mais, une fois qu'on s'y est installé avec précaution, on peut affronter les plus grandes lames des lacs intérieurs, car le faible poids de l'embarcation lui permet d'obéir à la lame. En outre, on peut, avec ce bateau, faire force de rames contre les vents et les vagues, parce que ses formes effilées lui donnent la possibilité de fendre la lame avec une grande facilité. La construction de ces bateaux se fait partout en Finlande. Leur emploi est si répandu qu'ils font partie, aux yeux du Finlandais, des articles de toute première nécessité. On ne les amarre ni à l'ancre ni à la bouée, mais on les amène à terre lorsqu'on n'a pas à s'en servir.

Avec ces bateaux, le Finlandais s'élance sur ses lacs soit, simplement, pour se récréer, soit pour se livrer à la pêche, soit, encore, pour tout autre besoin. Ces bateaux sont dociles à l'aviron, et tout enfant de sept à huit ans peut les gouverner en toute sécurité. Des canotiers entraînés peuvent passer des journées entières à ramer sans éprouver de fatigue. S'il s'agit de faire le choix entre une promenade à pied ou une excursion en bateau, c'est toujours cette dernière qu'on préfère, comme étant la plus rapide et la plus agréable.

Un des plaisirs les plus goûtés des Finlandais, pendant l'été, consiste à se diriger en bateau, vers une des îles du « lac » — il y a des lacs, qui, sans compter parmi les plus grands, possèdent des centaines d'îlots — et à y passer des jours et des nuits à chasser et à pêcher. Les nuits claires de l'été sont célébrées devant un feu flambant de bûches. Pour cette fête, on prépare des mets dont le poisson, rôti, bouilli ou grillé, fait à lui seul tous les frais. Quant au dessert, on le cueille dans le bois voisin, abondant en baies de toutes sortes : fraises, myrtilles et framboises. On se procure le lait et le beurre dans la première masure venue, comme il y en a dans tout îlot habité. Le canotage appartient aux genres de sport dont la pratique creuse particulièrement l'estomac.

Nos cours d'eau se jettent dans la mer par un déversoir souvent assez court, mais impétueux et abondant en eau. Etant donné que le niveau des lacs intérieurs se trouve à près de 100 mètres au-dessus de la surface de la mer, il est facile de comprendre que l'eau s'écoulant sur une courte distance possède de ce fait une rapidité considérable. Et cela d'autant plus qu'il y a de longues étendues d'eau calme où le terrain est à peine incliné, pour être bientôt entrecoupé de terrasses déclives sur lesquelles l'eau se précipite en formant des cascades mugissantes. Il se produit aussi, sur ces terrasses, de terribles

rapides. Mais, en général, les circonstances sont telles que la pente n'est pas assez raide pour donner naissance à de véritables chutes d'eau. La masse liquide dévale de ces gradins en grosses vagues écumeuses, sans faire de sauts infranchissables. Nous devons nous estimer heureux de ces circonstances, grâce auxquelles nos rapides sont praticables à certaines embarcations.

Le bateau des rapides a 10 mètres de long, mais seulement 1 mètre de large. Il est si mince et si flexible qu'à la moindre secousse, il frémit dans toute sa membrure. Avec ces bateaux souvent chargés jusqu'au ras, mais protégés par une double hausse, le pilote expérimenté se risque au milieu des rapides écumeux et de leurs brisants. C'est ici plus que partout ailleurs, qu'il faut de la routine chez celui qui tient la barre. Mais, aussi, depuis qu'il est gamin, il navigue sur ces rapides et apprend peu à peu les secrets du métier. Il s'agit pour lui, en effet, de piloter le bateau soit de rive en rive, soit au milieu du courant, en cherchant le sillon où se trouve l'eau la plus profonde et où les pierres ne forment point comme autant d'embûches dressées sur sa route. Il est obligé de faire des crochets brusques, de se diriger, comme s'il allait aborder les écueils ou les roches, pour, tout à coup, lancer son bateau de côté et reprendre le chenal navigable. Un seul instant

d'inattention de sa part, et l'embarcation touche. Le sort en est jeté : le bateau se brise ou chavire. Ce n'est que par miracle qu'on peut se sauver à la nage et gagner la terre ferme.

Mais le charme d'une navigation de ce genre au milieu des rapides, réside justement dans le péril imminent auquel on n'échappe que par une heureuse coïncidence. On voit l'eau tourbillonner en hautes vagues, dans lesquelles le bateau menace de s'enfoncer : un coup des longs avirons du batelier, et le bateau passe en les effleurant et en embarquant tout au plus un peu de frais embrun de leur crête mugissante. Il y a des rapides d'une longueur de 20 kilomètres. L'eau bout et frémit tout le temps le long des flancs du bateau qui file à toute vitesse, faisant parfois 20 kilomètres à l'heure ; il va d'autant plus vite que sa charge le fait entrer plus profondément dans l'eau.

Le Touring-Club finlandais possède, — dans le voisinage immédiat de deux rapides, celui de l'Ule-elf, au Nord, et celui du Kymmene-elf, au Sud —, un certain nombre de ces bateaux qui, chaque jour, descendent les plus beaux et les plus impétueux de nos rapides, franchis, en outre, par quantité de chalands, à bord desquels les touristes sont admis sans difficultés.

Nos nombreux lacs et cours d'eau constituent d'excellentes voies de communications en été. La plupart d'entre eux sont sillonnés par des

canots automobiles et par des bateaux et chalands à vapeur, qui font usage, comme combustible, de bois de chauffage acheté à bon compte sur les rivages et dans les îlots boisés, de sorte que les voyages, sur nos bateaux, se font à des prix modérés. C'est pourquoi le plus humble habitant des campagnes peut s'offrir le plaisir d'un voyage en bateau à vapeur jusqu'à la ville voisine, plaisir qu'il ne manque point d'apprécier hautement.

Chasse et pêche

Il va sans dire qu'un pays comme la Finlande dont la majeure partie est encore de nos jours couverte de forêts, compte de nombreux chasseurs. Aussi n'y a-t-il guère de Finlandais qui n'aient, au cours de leur vie, pris part à une partie de chasse quelconque, ne fût-ce qu'une chasse à l'écureuil, la plus simple de toutes. D'une façon générale, on peut dire qu'il n'existe pas en Finlande de contrée dépourvue de forêts à ce point que le coq de bruyère, le plus beau et le plus grand des hôtes ailés de nos bois, ne puisse trouver moyen de s'y plaire. Quant au coq des bois, on le trouve encore, tout comme la gelinotte et la perdrix blanche, nichant un peu partout, souvent à quelques centaines de mètres seulement des maisons d'habitation. Dans les halliers et les fourrés, le renard guette

au passage les lièvres ; dans les forêts plus étendues, enfin, il n'est pas rare de rencontrer le lynx, rôdant à la recherche de quelque proie. Si, par contre, l'ours est en train de disparaître de la faune du pays, le loup ne se montre que périodiquement pendant l'hiver : aux approches de la belle saison, il regagne, en règle générale, la Russie, son pays d'origine. En fait de gros gibier, nous mentionnerons ici l'élan, qu'on trouve répandu dans le pays en assez grand nombre. Bien que très efficacement protégé par la loi, ce cervin fait l'objet d'une poursuite acharnée, même en dehors des époques fixées par les règlements, et cela en raison des ravages qu'il exerce soit en forêt, soit dans les cultures.

Le compagnon et le factotum du chasseur, qu'il s'agisse du gibier à poil ou à plumes, est le chien-loup finlandais, race canine qui tire évidemment son origine du renard sauvage. Ces chiens très hauts sur pattes, mais bien ramassés, ont une robe de couleur fauve, à poils longs et drus. Très intelligents et d'une fidélité à toute épreuve, ils se laissent dresser au poil comme à la plume. Leur aboiement, très sonore, les distingue de leurs congénères. Ils donnent de la voix non seulement en présence de tout oiseau perché, mais encore en suivant à la piste le lièvre, le renard ou l'élan. S'attaquant, au besoin, aux ours, ils se sauvent dès qu'il s'agit du loup.

Sur nos côtes, de même que sur les rives de nos lacs, les oiseaux aquatiques viennent nicher au printemps par bandes nombreuses. Les garrots et les canards de toute espèce font leur réapparition dans nos contrées à une époque où les glaces couvrent encore une grande partie de nos campagnes ; ils sont, par conséquent, obligés de rechercher, en attendant la débâcle, les rapides ou les cours d'eau non pris par les glaces. Dans l'extrême Nord, les cygnes et les oies sauvages nichent par milliers. L'eider, lui, ne se plaît que sur les bords de la mer. C'est là que nos populations se livrent avec ardeur à la chasse de cet oiseau, très gras au printemps ; le plus souvent, cette chasse est doublée d'une partie de pêche. Enfin, sur les glaces de la mer comme sur les bords des lacs de Saïma, on tue au printemps quantité de phoques, réputés « animaux nuisibles ».

S'il est vrai que tout Finlandais est plus ou moins chasseur, *a fortiori* peut-on dire de lui qu'il a l'étoffe d'un pêcheur. Et quoi de plus naturel que de voir des gens habitant soit au bord de la mer, soit sur les rives d'un lac ou d'un fleuve, se livrer à la pêche, bien que cette industrie n'ait plus de nos jours pour eux l'importance capitale qu'elle avait autrefois. Les divinités des forêts et de la mer continuent à jouer un très grand rôle, de même que dans nos anciens mythes nous les voyons intervenir à

tout moment dans les destinées humaines. C'est à elles que vont les prières les plus ardentes, car c'est grâce à leur bienveillante protection qu'ont pu subsister nos aïeux au temps jadis.

Au reste, la pêche constitue encore de nos jours, pour une grande partie des habitants du littoral, le plus clair de leurs revenus. Les ressources qu'ils tirent de la pêche du hareng baltique leur permet, en effet, non seulement d'acquitter le montant de leurs impôts, mais encore moyennant des échanges en nature, de se procurer avec les harengs les autres vivres dont ils ont besoin. La pêche lacustre a également son importance, en tant qu'elle fournit aux populations riveraines une pitance assurée.

Les fervents de la pêche se recrutent dans tous les rangs de la population, sans distinction d'âge : la jeune génération se contente de pêcher à la ligne, en laissant à ses aînés les engins plus lourds. On trouve cependant aussi, tant parmi les classes instruites que parmi le peuple, des adultes adorant la pêche à la ligne, pour laquelle ils montrent souvent des aptitudes dont ils sont redevables à une génération antérieure. Ces « amateurs » se rencontrent partout sur nos lacs se livrant pendant des heures à leur plaisir favori : la pêche de la perche sur les hauts-fonds où se plaît ce poisson. Pour cette catégorie de pêcheurs, les heures passées sur le lac, une canne à pêche à la main, comptent parmi

les plus beaux instants de leur vie! Dans nos rapides vit et se meut le plus gros de nos poissons d'eau douce, savoir le saumon. La pêche à la ligne du saumon, avec, pour amorce, un petit poisson artificiel, est l'une des occupations les plus fécondes d'imprévu que l'on puisse imaginer, surtout lorsqu'on se livre à ce sport au milieu des flots blanchissants d'écume d'un rapide, monté sur une de ces périssoires qu'on trouve si souvent chez nous. Aussi l'heureux mortel à qui il a été donné de pratiquer ce genre de pêche, est-il enclin à y voir le sport par excellence. En Finlande, on peut s'adonner à cette pêche dans presque tous les rapides et cours d'eau.

Dans la plupart de nos régions, la chasse et la pêche sont encore aujourd'hui des plaisirs accessibles, sans bourse délier, au premier venu. Le plus souvent, il suffit de l'autorisation du propriétaire de l'endroit; l'impôt — lorsqu'on l'exige — est minime. Dans toute forêt de quelque importance, comme dans les principaux fjords, la chasse et la pêche sont permises à tout le monde.

X

HYGIÈNE POPULAIRE

X

HYGIÈNE POPULAIRE

Par E. LAMPÉN.

S'il n'y a guère sur terre de peuple qui, à travers les siècles, ait aimé plus passionnément les bains que le peuple finlandais, cela tient à ce que les habitants de cette terre fortunée n'ont jamais eu à se priver de la jouissance que procure le bain régénérateur... Au surplus, le pays lui-même, par sa configuration, a-t-il comblé sur ce point tous les vœux des indigènes, en leur fournissant en abondance et à la portée de la main, grâce à l'existence de ses innombrables lacs, de l'eau douce, non crue, et du combustible en quantité suffisante. De nos jours encore, les forêts s'étendent jusqu'à proximité des habitations; quant à l'intérieur du pays, il n'est pas un pauvre, si misérable soit-il, qui ne trouve au besoin moyen de s'offrir le luxe d'un bain chaud.

Dans les temps anciens — tout comme cela se passe encore aujourd'hui dans les régions peu cultivées et couvertes de vastes forêts — le colon en quête d'une nouvelle demeure n'avait

pas plus tôt fait choix d'un emplacement convenable, qu'il se mettait à édifier une étuve. C'est là qu'il habitait pendant la journée, qu'il se baignait, le soir venu, et qu'il dormait pendant la nuit. Au fur et à mesure que se faisait sentir le besoin d'avoir des magasins, il les bâtissait l'un après l'autre, pour construire finalement la maison d'habitation. Ainsi, le colon supportait bravement toutes les privations dont s'accompagnait son séjour dans la forêt vierge, toutes, à l'exception de celle qui eût consisté à manquer à son bain quotidien.

Cette passion des Finlandais a pu faire croire à d'aucuns que l'étuve, telle qu'on la trouve installée chez eux, serait une invention essentiellement finlandaise, la seule, au demeurant, qu'on leur ait attribuée. Mais, force nous est de reconnaître, dans l'intérêt même de la vérité, que cette invention, elle aussi, est due à d'autres peuples. Un poète philosophe suédois a dit avec raison de nous autres, peuples du Nord, que, seule, la barbarie chez nous n'est pas d'importation étrangère. Et pourtant, à la rigueur, on pourrait en dire autant de tous les peuples européens, sans en excepter même les Hellènes. Quoi qu'il en soit, le procédé usité en Finlande pour produire de la vapeur et qui consiste à verser de l'eau chaude sur des pierres rougies au feu, nous est venu des pays méridionaux. Tite-Live, qui dut bien malgré lui passer plusieurs

années en exil chez les Sarmates de la Dacie, raconte que, parmi les horreurs auxquelles il a assisté, ces monstres barbus préparaient des bains de vapeur en versant de l'eau sur des pierres qui, au préalable, avaient été chauffées au feu. Ce Romain aux sens affinés, habitué à prendre son bain dans une baignoire de marbre, enveloppé dans une atmosphère de parfums vaporisés, était incapable de s'imaginer, en effet, que des humains pussent s'accommoder d'arrangements tellement simples !

Les bains chers aux Finlandais sont restés, à travers les siècles, ce qu'ils étaient chez les Sarmates vers le commencement de l'ère chrétienne, ce qui donne à penser qu'ils nous viennent d'eux plus ou moins directement. On paraît fondé à croire, par conséquent, que cette coutume remonte à l'époque de la pierre taillée. L'étuve proprement dite est construite avec des pièces en bois de charpente ; dans une encoignure se trouve installé le foyer, surmonté de grosses pierres, empilées les unes sur les autres. Pendant la journée, on y fait du feu avec d'énormes bûches, de façon à bien chauffer les pierres. Le soir venu, la maisonnée tout entière ou, du moins, tous ceux qui peuvent y tenir, se réunissent dans l'étuve. Les parois sont garnies tout autour et jusque sous le plafond de gradins, sur lesquels les baigneurs viennent s'étendre après s'être dépouillés de leurs

vêtements. Sur les pierres surmontant le foyer, on verse alors de l'eau chaude qui, au contact des pierres, se transforme aussitôt en vapeur avec un bruit de crépitement et remplit la pièce d'une buée humide, piquant agréablement l'épiderme. Ceux d'entre les baigneurs qui se sont placés près du plafond se trouvent exposés à une chaleur intense, tandis que ceux qui ont la peau plus sensible s'installent sur les gradins inférieurs. C'est alors à qui se montrera le plus résistant et qui supportera la chaleur la plus forte !

Tout ruisselants de vapeur et de transpiration, les baigneurs finissent par quitter les uns après les autres leurs gradins pour s'élancer vers la sortie, après avoir pris une douche sommaire d'eau tiède. Peu importe que le thermomètre marque au dehors 20° au-dessus ou 20° au-dessous de zéro : il est de tradition, en effet, de s'essuyer et de s'habiller au grand air, quelle que soit la température extérieure. Les baigneurs les mieux aguerris aux injures de l'air, vont même jusqu'à se rouler dans la neige pour se rafraîchir au sortir de l'étuve ! Pendant l'été, les baigneurs s'étendent tout simplement par terre, après le bain, en attendant que la brise estivale rende à leurs corps empourprés par l'effet de la chaleur leur couleur et leur température normales.

Il arrive assez fréquemment qu'on se baigne

ainsi tous les soirs ; c'est même là la règle pendant le mois d'août, la dure journée de travail finie.

Un fait qui mérite d'être signalé, c'est que les deux sexes prennent leur bain en commun. Aussi bien voit-on se dérouler des scènes vraiment paradisiaques dans les étuves finlandaises, sans parler de la traditionnelle ceinture de verdure, qui, pour n'être pas tressée avec des feuilles de figuier, n'en existe pas moins sous forme d'un assemblage de rameaux de bouleaux — aux feuilles fortement odorantes — liés ensemble de manière à former une touffe. Cette arme à la main, les jeunes filles ne craignent pas d'affronter les regards passionnés des baigneurs masculins ! L'étuve est un lieu sacré : c'est là qu'est né le Finlandais, là encore qu'il se guérit des infirmités dont il est parfois affligé. Aussi les flirts et les propos licencieux sont-ils sévèrement bannis de ce sanctuaire ! D'un autre côté, l'heure du bain réserve au jeune homme amoureux une excellente occasion d'admirer sa fiancée dans toute la splendeur de sa nudité, lui évitant ainsi les déboires possibles après la bénédiction nuptiale. A cette heure, en effet, s'ouvre tous les jours une véritable exposition de beaux torses mâles et de rondeurs féminines, dont aucun corset n'a jamais déformé, ni même comprimé la grâce. Et ne dirait-on pas que le rôle des bonnes vieilles, parmi toute cette jeunesse, est

d'avertir cette dernière de ne pas se laisser aller à l'oubli des joies juvéniles, le règne de la beauté étant, hélas ! bien éphémère ici-bas. C'est sans doute à travers les vapeurs s'échappant des pierres rougies au feu de l'étuve que la muse finlandaise a contemplé les grâces éclatantes de blancheur du corps féminin, pour en chanter ensuite les splendeurs au jeune fiancé :

« Pure est la gelinotte en la neige rosée,
Plus pure, celle qui sur ton sein est posée;
Blanc d'écume est le flot que le vent fait mouvoir,
Plus blanche, celle qui s'est mise en ton pouvoir ;
Le volatile est beau sur la nappe d'eau lisse,
Plus belle, celle qui tient ta main protectrice;
Claire est l'étoile au fond du vaste firmament,
Plus claire, celle qui reçut ton doux serment,
O fiancé qu'on envie ! »

Cette chaste conception de la nudité remonte évidemment à l'époque du paganisme, alors qu'on n'avait pas encore inculqué dans l'esprit des humains les principes de cette doctrine qui veut que la nudité ait quelque chose d'indécent. N'allez pas croire pourtant que le peuple finlandais soit resté païen ! Loin de là, car voici déjà plusieurs siècles qu'il sait son catéchisme et qu'il connaît les principaux dogmes de la religion chrétienne. Ajoutons que tout Finlandais — homme ou femme — même médiocrement doué, sait lire depuis des générations

déjà. Bien plus, les Finlandais se sont montrés versés comme peu dans les saintes Écritures, avec une foi à transporter des montagnes, sans se formaliser même des miracles les plus invraisemblables : en un mot, ils sont bien revenus de leurs superstitions païennes, pour se convertir au christianisme, et, malgré cela, ils n'ont jamais pu comprendre que la nudité fût en abomination devant Dieu. Ils ressemblent sur ce point à Hérodote, l'historien grec, qui ne put réprimer un mouvement de stupeur au récit de l'épisode de Candaule, roi légendaire de Lydie, de son épouse et de Gygès. Il paraît d'ailleurs fort probable que les Finlandais sont redevables de cette conviction aux Hellènes, plutôt qu'aux Phrygiens, aux Syriens ou aux Hébreux, qui avaient la nudité en horreur, et chez qui, d'après Hérodote, les hommes mêmes n'aimaient pas à se montrer nus devant leurs semblables.

Or, ce que le christianisme avec son mépris de la chair et sa doctrine sur l'indécence de la nudité a été dans l'impuissance de réaliser, la civilisation du reste de l'Europe en est venue partiellement à bout. Dans certaines régions, en effet, la mode, aujourd'hui, exige que les deux sexes prennent leurs bains à des heures différentes. Néanmoins, nous persistons, nous autres Finlandais, à considérer la nudité comme n'ayant rien de répréhensible, à ce point que

même dans les établissements de bains publics les plus luxueusement installés de notre capitale moderne, le service est assuré par des femmes. Et celles-ci, il faut le dire, entourent leurs clients de soins aussi intimes et aussi dévoués que ceux d'une mère pour son enfant chéri. Si, malgré les protestations indignées de certains milieux affectant une pruderie excessive, nos mœurs ne se sont pas modifiées à cet égard, c'est précisément parce qu'on a pu se rendre compte qu'il n'y avait là aucun danger pour la morale publique.

Helsingfors, la capitale de la Finlande, est une ville relativement jeune, toute moderne au point de vue de son plan général, aussi bien qu'en ce qui concerne ses édifices. La plupart des appartements sont pourvus de chambres de bains, souvent à circulation permanente d'eau chaude. Les logements ouvriers ne font pas exception à la règle générale. L'agriculteur quittant la campagne pour venir s'installer dans la ville, n'a pas besoin, par conséquent, de renoncer à son bain quotidien : partout, en effet, il y a des baignoires, à moins qu'il ne préfère aller dans un établissement de bains publics, où il retrouvera son étuve.

Le fait de s'être livré presque quotidiennement, dès les temps du paganisme, à cet exercice hygiénique, avec une ponctualité que rien ne rebute, a naturellement développé au suprême

degré le sentiment de propreté chez le peuple finlandais, non seulement par rapport à son corps, mais encore pour ce qui est de son habitation. Les intérieurs de nos paysans, bien que souvent d'apparence fort modeste, remplissent en général toutes les conditions qu'on peut raisonnablement exiger sous le rapport de la propreté. En visitant les campagnes, dans plusieurs pays situés au cœur même de l'Europe, nous avons été à même de constater avec joie que nos paysans peuvent soutenir avantageusement la comparaison avec les habitants de ces régions plus favorisées du sort, pour ce qui est de la propreté des maisons d'habitation et des dépendances.

On est parvenu, en Finlande, à réduire le taux de la mortalité à un degré qui n'a été surpassé que dans trois autres pays européens, et, là encore, la supériorité à cet égard est très faible. Qu'on nous permette donc, à nous autres patriotes finlandais, qui n'avons guère de motifs de nous montrer fiers, de mentionner avec une bien légitime satisfaction que, sous ce rapport, nous avons à enregistrer des résultats supérieurs à ceux réalisés dans les trois principaux États de civilisation européenne, savoir la France, l'Allemagne et l'Angleterre. Le taux de la natalité s'étant maintenu jusqu'à présent à un chiffre relativement élevé, notre pays compte parmi ceux dont la population augmente rapi-

dement. Il faut reconnaître, sans doute, que ce qui a surtout contribué à ces divers progrès, a été notre service sanitaire, organisé suivant des principes modernes, et dirigé par un corps médical ayant fait des études universitaires fort sérieuses, avec une durée moyenne des cours de sept à dix ans. Mais il n'en est pas moins vrai que ces excellents résultats sont en grande partie dus aux habitudes d'extrême propreté de nos populations. Dans nos campagnes, chaque habitation possède dans son étuve un véritable petit sanctuaire, consacré aux soins religieux de l'hygiène: c'est là qu'on guérit tout refroidissement, tout commencement de fièvre. Le malade à peine installé sur les gradins supérieurs de l'étuve, on verse des torrents d'eau sur les pierres garnissant le foyer, d'où se répand bientôt une chaleur accablante. Il s'agit avant tout d'exciter la transpiration. Le traitement interne consiste à administrer au malade quelques gorgées d'eau-de-vie. Si, malgré tout cela, il n'entre pas en transpiration, son cas est jugé désespéré. Alors, c'est que le médecin seul peut quelque chose contre la maladie dont il est atteint. Un proverbe finlandais dit: « Lorsque l'étuve et l'eau-de-vie se montrent impuissantes, la mort est proche ».

De plus, les étuves, dans nos campagnes, tiennent lieu de cliniques d'accouchement. Lorsque l'heure de la délivrance approche, la

future mère se retire dans l'étuve en compagnie d'une bonne femme. Le moment critique venu, on ouvre toutes les sources de chaleur, afin que le *processus* s'opère avec le moins de douleurs possible. Ainsi donc tout petit Finlandais nouveau-né apprend immédiatement à connaître cette institution nationale, dont il n'apprécie, toutefois, que médiocrement les avantages, à en juger par ses vagissements. Il est certain que l'étuve a dû autrefois, alors que les cliniques d'accouchement étaient fort rares, préserver bien des mères des maladies infectieuses.

Finalement, l'étuve constitue un véritable établissement hydrothérapique pour le traitement des affections rhumatismales. Les frictions dont s'accompagnent d'ordinaire les bains de vapeur, sont considérées encore aujourd'hui comme un remède souverain contre l'arthritisme. Dans toutes nos communes, on trouve quantité de vieilles femmes s'entendant à merveille à faire disparaître, à l'aide du massage, les douleurs de toute sorte, ainsi que la raideur des membres. Leurs notions anatomiques étant nulles, elles y suppléent par la pratique, en s'inspirant des procédés mis en œuvre par les générations antérieures : grâce à cela, elles finissent par connaître parfaitement le genre de frictions qu'il convient d'employer dans tel ou tel cas particulier.

La science médicale de nos jours, loin de

condamner le massage, en a fait, au contraire, une sorte de remède universel contre les rhumatismes. Concurremment avec les masseurs et les masseuses pouvant justifier de la compétence nécessaire, on rencontre dans nos campagnes quantités d'autodidactes, dont le peu de connaissances, en fait d'anatomie, est proportionné à leur tarif extrêmement modeste.

Il va de soi que les bains froids, dans les eaux limpides de nos lacs, sont très vivement appréciés pendant la belle saison. Les Finlandais, à peu d'exceptions près, sont d'excellents nageurs, ce qui s'explique par ce fait qu'il n'y a guère, en Europe, de pays offrant autant d'occasions de se livrer à ce sport que le nôtre, avec ses innombrables lacs, ses rivières, ses fleuves, et avec ses 2,000 kilomètres de côtes. La température de l'eau atteint, à l'époque des plus fortes chaleurs, jusqu'à 20° ou même 25° centigrades. Les étuves étant le plus souvent installées en bordure ou à proximité de l'eau, on peut, après le bain de vapeur, s'offrir un bain froid, ce qui constitue le comble des jouissances qu'il est donné de goûter ici-bas.

Grâce à l'existence de ses vastes forêts d'arbres résineux, notre pays se trouve être bien partagé au point de vue de l'hygiène. Surtout dans les régions où les terrains marécageux et les marais sont relativement clairsemés, l'état de santé de la population est parfait. Il y a, à l'in-

térieur du pays, sur les bords du Saïma, des contrées où la tuberculose est excessivement rare, bien que dans ces dernières années cette maladie ait montré une tendance à se propager là où le sol est humide. Quoi qu'il en soit, la lutte contre ce fléau bat son plein au moment où nous écrivons, et le nombre des dispensaires antituberculeux s'accroît de jour en jour.

En ce qui concerne les maladies épidémiques, la Finlande court constamment, sur son front est, les plus grands dangers d'une contamination. Le voisinage de la Russie est cause, en effet, que des épidémies de toutes sortes envahissent notre territoire. La Russie, au point de vue hygiénique, offre certaines particularités dont on ne trouve, heureusement, chez nous rien d'approchant. Les gens du peuple, en Russie, non seulement sont d'une saleté repoussante, devenue proverbiale en Finlande, mais le fait qu'ils ne savent pas lire les met dans l'impossibilité de comprendre et de suivre les préceptes de leurs médecins; en outre, l'indolence, chez eux, tient du fatalisme. Il suffit qu'une épidémie se déclare quelque part en Russie, et, notamment à Saint-Pétersbourg, leur capitale, située à une heure de chemin de fer de nos frontières et avec laquelle nous entretenons des relations commerciales des plus suivies, pour que le danger devienne imminent. Si, par malheur,

cette épidémie présente un caractère d'exceptionnelle gravité, comme par exemple le choléra, le mieux est d'établir d'urgence un cordon sanitaire le long de la frontière, afin d'enrayer la marche du fléau. Grâce à ces précautions, comme aussi grâce à la vigilance de nos populations, on est parvenu, au cours de ces deux dernières années d'épidémie cholérique en Russie, à arrêter complètement ce terrible fléau aux frontières de Finlande. Seuls, quelques cas sporadiques se sont produits chez des voyageurs, sans que l'épidémie ait pu former chez nous de nouveaux foyers. Nos médecins ont remporté, dans cette lutte contre le choléra, une éclatante victoire, d'autant plus méritoire qu'il n'y a pas, à la frontière, de quarantaine établie et qu'on ne visite même pas les voyageurs venant de Russie. Évitera-t-on avec autant de bonheur ce danger à l'avenir ? c'est ce que nous n'oserions affirmer, tout en restant bien convaincus qu'à force de vigilance et d'intelligentes dispositions nos médecins sauront conjurer plus sûrement l'épidémie que le blocus le plus rigoureux de nos frontières.

Les Finlandais sont avant tout un peuple d'agriculteurs, et, par là même obligés de vivre au grand air plus que beaucoup d'autres peuples, assujettis, par suite du progrès de l'industrialisme, à leurs machines, dans des fabriques souvent insalubres, et forcés, même en

dehors des fabriques, de respirer un air vicié. Si l'on veut bien se rendre compte que l'hiver, grâce à ses abondantes chutes de neige, de même que les nombreux lacs de notre pays obligent positivement tout individu à faire du sport, sinon toujours un amusement, du moins une nécessité, on ne s'étonnera pas que le taux de la mortalité ait fortement baissé et que la constitution physique de la race finlandaise soit forte et bien développée, malgré l'ordinaire plus que modeste dont doivent se contenter la plupart du temps, les travailleurs du sol ingrat et noué de pierres qui se rencontre partout en Finlande. La statistique montre qu'en ce qui concerne la taille moyenne des hommes, nous autres Finlandais surpassons par exemple les Hongrois de 5 centimètres, les Allemands du Midi et les Russes de 4 centimètres, les Français et les Italiens de 3 centimètres, et que nous ne sommes inférieurs, comme grandeur, qu'aux Anglais (1 centimètre), ainsi qu'aux Suédois et aux Norvégiens (2 centimètres.)

Tous nos efforts tendent actuellement à améliorer et à endurcir toujours davantage la race. C'est là le but que se proposent tout particulièrement d'atteindre — qu'il s'agisse des villes ou des campagnes — nos très nombreuses sociétés de gymnastique et nos différentes sociétés sportives, en organisant toutes sortes de concours et de représentations. Nous savons, en effet, de

science certaine que pour pouvoir exister dans ce pays froid et brumeux qu'est la Finlande, il faut une race d'une trempe spéciale, capable de défendre à la fois sa culture intellectuelle et sa liberté politique.

XI

LE DÉVELOPPEMENT INDUSTRIEL DE LA FINLANDE

XI

LE DÉVELOPPEMENT INDUSTRIEL DE LA FINLANDE

Par G.-R. SNELLMAN.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

Pour qu'un pays puisse créer et développer une industrie, certaines conditions naturelles sont nécessaires : matières brutes à travailler, possibilités de transport rapides et à bon marché, ressources en fait d'ouvriers, de capital et esprit d'entreprise. Sous plusieurs de ces rapports la Finlande est particulièrement mal dotée.

Le sous-sol de la Finlande se compose essentiellement de roches cristallines, formées pendant les périodes géologiques les plus reculées. Pardessus il y a une couche très mince de gravier, de sable et d'argile datant de l'époque glaciaire. Composée de terrains aussi primitifs, la Finlande est extrêmement pauvre en métaux, elle manque absolument de charbon.

L'or se trouve en quantités insignifiantes tout au nord du pays. C'est en 1868, dans les

bords sablonneux du fleuve Ivalo qui se jette dans le lac Enare, qu'on découvrit des dépôts valant la peine d'être exploités. Depuis ce moment et jusqu'à aujourd'hui le lavage de l'or s'est fait régulièrement, mais la production a été très variable. On ne retire pas plus actuellement de 3.000 à 3.500 grammes par an.

Autrefois, on a trouvé de l'argent dans différents endroits, entre autres et surtout aux mines de Pitkäranta, près du lac Ladoga. Aujourd'hui, cependant, l'exploitation de l'argent est abandonnée.

On a trouvé du cuivre dans ces mêmes mines de Pitkäranta, ainsi que dans les mines d'Orijärvi, au sud-ouest de la Finlande, mais l'exploitation n'en a pas été non plus rémunératrice. Cependant on a découvert, il y a peu de temps, dans l'est du pays, des mines de cuivre qui promettent une exploitation avantageuse.

Le minerai de fer ne se trouve pas en Finlande, le seul qu'on peut obtenir provient d'un minerai limoneux. Il n'est pas bien abondant, mais il est répandu dans tous les lacs d'une grande partie de la Finlande. Si le minerai de fer est facilement réductible, il est pauvre, ne contenant qu'environ 35 p. 100 de fer.

Avec ces ressources, l'industrie métallurgique, qui dans la plupart des pays fut la première à se développer, n'a guère pu prendre d'importance. On travaille presque exclusivement le

minerai importé de Suède. Cependant le travail des métaux a de très nobles origines en Finlande. Les anciens Finnois tenaient le métier de forgeron en grand honneur, ainsi qu'en témoigne l'épopée nationale finlandaise, le *Kalevala*, dont un des personnages principaux, le forgeron Ilmarinen, forgea l'outil magique, le Sampo.

La plus importante richesse naturelle de la Finlande est ses forêts, dont on ne peut évaluer exactement la superficie, mais les chiffres suivants en donneront cependant une idée. L'État finlandais est le plus grand propriétaire foncier du pays ; 30 p. 100 de l'étendue totale lui appartient ; la plus vaste partie, soit 12 831 000 hectares, est couverte de forêts. Mais les terrains secs boisés n'occupent que 43 p. 100 de cette étendue, soit 5 489 000 hectares. La superficie des forêts possédées par des particuliers est évaluée à 9 875 000 hectares pour les forêts proprement dites et à 1 839 000 hectares pour les forêts poussant en terrains marécageux. La superficie totale des forêts est évaluée à 63 p. 100 de l'étendue du pays. Ce chiffre n'est atteint en aucun autre pays d'Europe.

Mais ces trésors furent longtemps inexploités et, par conséquent, sans valeur. Certes, on a de tout temps exporté des bois de Finlande, mais en quantité insignifiante en comparaison de la production actuelle. Grâce, d'une part, à l'état du marché des bois à l'étranger pendant les

années 1860-70 et, d'autre part, à un certain nombre de mesures législatives faites en vue de protéger les scieries du pays, celles-ci prirent un essor énorme et l'exploitation du bois augmenta fortement. Le sciage du bois est aujourd'hui la première industrie de la Finlande.

C'est vers 1860 que l'on découvrit l'art de faire des fibres de bois, propres à la fabrication du papier. La richesse de la Finlande en bois de sapin a fait que la fabrication de la pâte de bois et de la cellulose a pris une intéressante extension. Ces articles occupent naturellement le premier rang parmi les matières exportées.

Une autre industrie en train de se développer elle aussi et qui utilise les ressources du pays, c'est l'industrie de la pierre.

L'abondance des lacs, des cours d'eau, des rapides en Finlande est d'une très grande importance pour le développement industriel du pays. Dans ce « pays des mille lacs », l'eau recouvre le 11 p. 100 de l'étendue totale. Les lacs servent de voies de communications, de moyens de transport, et les rapides sont utilisés pour leur force. Au bureau hydrographique de l'État, on a fait une liste des rapides du pays, liste qui ne compte pas moins de 1 962 numéros. Le plus grand nombre n'est pas encore utilisé pour les besoins industriels. Le premier de tous est celui d'Imatra, dont la force est de 80 000 chevaux, il appartient à l'État et jusqu'à présent l'industrie

ne l'a pas profané. C'est un des sites les plus grandioses du pays.

Dans une contrée où les ressources naturelles ne sont pas plus importantes que celles que nous venons d'indiquer, l'industrie n'a guère de possibilités de se développer. Ce n'est que depuis la deuxième moitié du XIX[e] siècle que l'on peut parler d'industrie manufacturière et aujourd'hui encore, en plusieurs métiers, les artisans ont une place prédominante, dans les articles de confection par exemple. Il y eut bien dès le XVII[e] siècle des forges, des verreries, et des scieries, actionnées par l'eau, mais elles n'avaient que fort peu d'importance et ne travaillaient que pour les besoins du pays.

OUVRIERS D'INDUSTRIES

La première statistique de l'industrie à laquelle on puisse se fier date de 1885. Nous y relevons le tableau suivant qui donne le nombre des ouvriers employés dans des fabriques et d'une partie des artisans travaillant dans les villes.

En 1885	37 957	En 1905.	107 828
En 1895	65 254	En 1908.	127 075

Ces chiffres témoignent d'une augmentation rapide du nombre des ouvriers, surtout pendant ces dix dernières années. Les ouvriers forment

actuellement le 4 p. 100 à peu près de la population totale du pays.

La valeur brute de la production industrielle est indiquée par le tableau suivant:

	Millions de francs.
En 1887	113.52
En 1895	189.15
En 1905	392.54
En 1908	480.59

Chez nous, comme dans tous les autres pays, l'emploi croissant de la machine a ouvert une voie au travail féminin; aujourd'hui 25 p. 100 des ouvriers sont des femmes. Cependant la proportion entre les ouvriers et les ouvrières n'a pas augmenté beaucoup. Ces dernières ont passé de 20 p. 100 en 1880 à 25 p. 100. Au contraire, en ce qui concerne le travail des enfants et des adolescents, on constate une diminution. En 1887, les enfants entre 12 et 15 ans formaient le 4,5 p. 100 du total des ouvriers, leur nombre n'a cessé de décroître, il ne représente plus aujourd'hui que le 1,3 p. 100. La proportion d'adolescents entre quinze et dix-huit ans est tombée de 9,4 p. 100 à 7,2 p. 100.

Le tableau ci-dessous donne une idée du nombre d'établissements et d'ouvriers de chaque catégorie d'industrie ainsi que de la valeur brute de leurs productions respectives.

INDUSTRIES	NOMBRE d'établissements.	NOMBRE d'ouvriers.	VALEUR BRUTE de la production en millions de francs.
Métallurgie	1 673	18 542	54 04
Pierre	339	11 023	17 10
Industrie chimique	249	3 204	13 50
Cuir	870	3 507	19 77
Bois	881	28 492	102 20
Papier	176	12 580	50 31
Lin, Coton	89	13 356	61 98
Bâtiment	529	12 351	30 49
Vêtement	1 236	6 297	14 70
Alimentation, article de luxe	2 914	14 034	102 52
Industrie graphite	209	3 689	10 98
TOTAL	9 165	127 075	480 59

Nous allons passer rapidement en revue le développement et l'état actuel des principales industries en Finlande.

MÉTALLURGIE

Ainsi que nous l'avons dit, en Finlande, comme dans les autres pays, le travail des métaux date de la plus haute antiquité. Le plus ancien document que nous possédions à ce sujet, est une autorisation d'exploiter le minerai de fer de la mine d'Orijärvi, accordée en 1542 par le roi Gustave Wasa à Eric Flemming.

Les plus anciennes fonderies de fer en Finlande étaient de très modestes établissements

situés à la campagne, près d'un rapide dont l'eau actionnait à la fois la forge, le moulin et la scierie. Le minerai était retiré du limon des lacs. Les paysans fournissaient le bois et le charbon et recevaient en échange de la farine ou autres choses utiles. Le travail était très strictement réglé par les corporations. Cette organisation primitive du travail existait encore après que la production en masse eut entièrement transformé le marché du fer. La dernière forge à soufflet s'est éteinte en Finlande en 1898.

On contruisit ensuite de hauts fourneaux, dont cependant la plupart sont déjà éteints. Deux de ceux qui sont encore en activité travaillent le fer limoneux et les hauts fourneaux du sud-ouest du pays emploient du minerai suédois. On l'obtient avec un fret de retour très faible par les barques qui transportent en Suède du bois, du poisson et des produits agricoles.

Par contre, les usines où l'on affine et lamine le fer offrent un tout autre tableau. Elles datent de beaucoup plus tard, elles sont, pour la plupart, installées dans les villes et se sont élevées au rang de grandes entreprises industrielles. Parmi les ateliers mécaniques, les plus importants sont ceux qui appartiennent à l'État finlandais et s'occupent uniquement des réparations des chemins de fer de l'État. Ce sont des ateliers privés qui fabriquent des wagons, des locomotives sur commande. Les locomotives sont

cependant construites dans un atelier appartenant à une grande société industrielle.

Comme la Finlande, ainsi qu'on l'a dit déjà, est extrêmement pauvre en minerai de fer, on en importe de Suède de 16000 à 17000 tonnes par an. On importe aussi sur une grande échelle des produits manufacturés ou à demi manufacturés. La valeur des métaux ou des articles de métal importés s'élève chaque année à plus de 25 millions de francs, les machines et les outils à peu près à la même somme. Les machines sont importées surtout d'Allemagne, de Suède et d'Angleterre.

La métallurgie ne peut devenir en Finlande une industrie d'exploitation, les conditions ne s'y prêtent pas. Ce qu'elle exporte est dirigé presque exclusivement sur la Russie. Cependant, les difficultés soulevées ces derniers temps du côté russe ont amené une diminution de l'exportation dans ce pays.

La politique nationaliste réactionnaire actuelle en Russie a étendu ses effets désastreux jusqu'à l'industrie finlandaise du fer. Pendant des années, les ateliers mécaniques en Finlande ont reçu des commandes considérables pour le compte de l'Etat russe. Les petits navires de guerre ont été bâtis dans les chantiers finlandais et le matériel de guerre a été fabriqué par divers ateliers.

Mais le 20 juin 1906, le conseil des ministres

russe décida que les commandes de l'État russe ne pourraient plus être données aux fabriques finlandaises. Cela, bien que les commandes faites en Finlande aient toujours été exécutées à la complète satisfaction de la Russie. Cette interdiction eut des conséquences désastreuses pour de nombreux ateliers finlandais, dont les livraisons à la Russie ont formé jusqu'à 90 p. 100 de la valeur totale de la production. Les efforts tendent maintenant à trouver pour les marchandises refusées par la Russie un placement sur le marché indigène.

INDUSTRIE DE LA PIERRE

Cette industrie, si insignifiante à ses débuts qu'elle passait presque inaperçue, s'est développée peu à peu jusqu'à occuper aujourd'hui une place très importante, la matière première se trouvant partout en quantité considérable ; elle est d'ailleurs une des industries les plus naturelles pour notre pays. Comme nous l'avons dit, les roches finlandaises sont presque exclusivement cristallines, elles appartiennent aux plus anciennes formations géologiques. C'est donc principalement le granit dur qu'on travaille et c'est le granit « rapakivi » de l'est de la Finlande qui fut le premier exploité. Grâce à sa structure et à son grain, il se laissa débiter en blocs de n'importe quelle grandeur. Il a été beaucoup employé

à la construction de quais, de ponts, de monuments à Saint-Pétersbourg. C'est dans ce granit qu'est taillé le monolithe gigantesque dressé sur la place du palais à Saint-Pétersbourg, à la mémoire d'Alexandre Ier et qui, avec le piédestal, mesure 48 mètres de haut. Ce même granit a fourni les piliers de l'église de Saint-Isaac et la cathédrale de Kazan à Saint-Pétersbourg. Cependant on a constaté que cette roche ne résiste pas au climat du Nord, elle a une tendance à éclater quand elle est exposée mouillée à de vifs changements de température. On ne l'utilise par conséquent plus pour des monuments.

En revanche, le granit rouge et rouge brun qu'on trouve à l'extrémité sud-ouest de la Finlande, à Hangö entre autres, est très dur et particulièrement durable. Les monuments d'Alexandre II à Moscou et à Helsingfors, ceux d'Alexandre III à Moscou, Saint-Pétersbourg et Irkoutsk, les façades de plusieurs grands et beaux bâtiments en Finlande et en Russie sont faits de ce granit.

Du sud-ouest de la Finlande provient aussi le granit rouge connu sur le marché sous le nom de « Balmoral Red » et qu'on exporte par grandes quantités en Écosse.

Parmi les pierres tendres qu'on travaille, la « pierre ollaire » vient en premier lieu, elle est d'une teinte gris-vert et se laisse aisément scier et ciseler avec des outils ordinaires en acier.

Elle a été beaucoup employée comme pierre à bâtir sculptée.

INDUSTRIE CHIMIQUE ET ÉLECTROTECHNIQUE

Cette industrie n'a eu jusqu'ici qu'une importance minime en Finlande. Une matière chimique qui a toujours été fabriquée en Finlande, c'est le goudron, mais la production en a beaucoup diminué. Pendant sa belle période, la distillation du goudron se faisait beaucoup au Nord de la Finlande, où les arbres ne manquaient pas. Le goudron était versé dans des tonneaux de bois, transportés par voie d'eau jusqu'à la côte où ils étaient embarqués pour de lointains pays. Cette méthode de production fort peu rationnelle pouvait rapporter tant qu'on ne savait pas mieux exploiter les forêts et que les frets sur les bateaux à voiles se maintenaient bas. De nos jours, la meilleure économie forestière et la disparition des voiliers sont les causes qui ont réduit l'industrie du goudron à l'insignifiance. L'exportation du goudron — un des articles d'exportation les plus importants du pays il y a quelques années — a par conséquent rapidement diminué.

INDUSTRIE DU CUIR

Cette industrie est représentée par environ 800 tanneries mécaniques, répandues partout

dans le pays, plus 15 fabriques de cuir et 5 de chaussures. L'une des fabriques de cuir, celle de la société par actions des frères Aström, est la plus grande qui existe dans les pays du Nord. La Finlande importe une quantité assez considérable de souliers des Etats-Unis.

INDUSTRIE DU BOIS

La scierie est la plus grande industrie de la Finlande, autant par la valeur de la production et le nombre des ouvriers occupés à cette industrie que par l'importance de l'exportation du bois pour le pays. Il y a un peu plus de 600 scieries dans le pays, dont un quart à peu près à eau et trois quarts à vapeur. Le nombre des ouvriers atteint 26 000, en outre un millier d'hommes s'occupent de l'abatage, du transport et du flottage des troncs. Ils mènent, ceux-là, une vie très particulière, presque de nomades, tout le temps qu'ils exercent leur métier.

L'abatage commence en automne dès qu'il est tombé assez de neige pour permettre le transport des troncs sur traîneaux. Des centaines d'ouvriers se rassemblent dans les coupes désignées pour trouver de l'ouvrage. Dans les contrées habitées, ils logent chez les paysans, mais au Nord de la Finlande, dans les solitudes, ils construisent eux-mêmes leur habitation ou bien ils sont logés par les patrons dans des

huttes bâties pour la circonstance. Les arbres sont sciés, ébauchés à la hache, écorcés à la plane, puis transportés sur des traîneaux jusqu'au cours d'eau le plus voisin, où on les décharge sur la rive ou sur la glace. Au printemps, à la fonte des neiges, les troncs sont emportés par le courant le long des cours d'eau. A certains endroits des hommes sont postés pour diriger les flottes de bois et empêcher les encombrements qui se produisent soit dans les parties très resserrées, soit aux coudes de la rivière, soit autour d'un tronc arrêté en chemin.

Quand enfin la flotte arrive dans de plus larges cours d'eau, elle est reprise par une compagnie de flottage qui se charge de son transport pour le compte des scieries. Pour traverser les lacs, les troncs sont réunis par milliers et maintenus ensemble par une ceinture de troncs liés les uns aux autres et qui entoure toute la flotte.

Autrefois, pour faire passer la flotte par les grands lacs, la méthode habituelle était une façon de touage très primitif. Les flotteurs partaient en bateau à rame et s'en allaient jeter une ancre attachée à une corde aussi loin en avant que possible, puis, revenus à leur radeau les hommes enroulaient la corde au moyen d'un cabestan; ils rejoignaient ainsi leur ancre qu'ils levaient et s'en allaient jeter plus loin pour recommencer la manœuvre sans discontinuer.

Il va de soi que cette manière d'avancer prenait un temps infini, d'autant plus que dès que le vent soufflait un peu fort il fallait interrompre le travail. Aujourd'hui le remorquage à vapeur est presque général.

Les flotteurs passent tout l'été sur leur radeau où ils se bâtissent une petite hutte. Ce sont pour la plupart de fort querelleurs personnages, qu'on ne voit pas d'un bon œil dans les contrées paisibles qu'ils traversent.

Pendant le transport il arrive que des troncs s'enfoncent. Ils peuvent causer beaucoup de mal aux bateaux à vapeur, ceux surtout, et c'est le plus grand nombre, qui restent debout, plantés par une extrémité dans la base. Il peut se faire aussi que la ceinture de troncs se défasse sous un gros vent; la flotte alors se disperse, s'en va à la débandade et il faut des jours pour la reconstituer.

Aux extrémités des lacs où les rivières se reforment, on ouvre la ceinture et les troncs continuent leur route portés par le courant. Quand ils doivent passer devant un établissement industriel qui emploie le courant, on les conduit par des canaux ou entre des chaînes de troncs fixes, jusqu'à ce qu'ils aient dépassé les machines hydrauliques.

Il arrive aussi qu'en certains points, les troncs doivent être transportés par terre d'un cours d'eau à l'autre. A Tammerfors, par exemple. La

ville est située entre deux grands lacs. Celui du Nord s'écoule dans celui du Sud par un torrent impétueux dont l'eau fait marcher quelques-unes des plus importantes fabriques du pays. Il y aurait des graves inconvénients à faire passer les troncs par ce chemin. On a donc construit sur la partie la plus resserrée de l'isthme un appareil élévatoire pour les troncs. Au moyen d'une chaîne sans fin pourvue de crocs, ceux-ci sont hissés jusqu'au sommet assez élevé de l'isthme et de là, redescendent par un couloir dans l'autre lac. A ce même endroit trois appareils semblables sont installés à côté les uns des autres.

Dans les parties calmes des rivières, les troncs flottent lentement, sûrement, mais dès qu'un courant se forme, ils se précipitent en une course vertigineuse. Les rapides de notre pays sont pour la plupart encombrés de blocs de voiliers autour desquels l'eau tourbillonne. Les troncs violemment lancés frappent le voilier, rebondissent et si l'un deux se trouve pris, immobilisé, il ne faut qu'un instant pour qu'autour de celui-là, des dizaines d'autres s'amoncellent et fassent un véritable barrage. Se tenant en équilibre sur cette masse, des hommes armés de longs crocs et de barres s'efforcent de séparer les troncs et de les remettre à flot. C'est là un travail difficile et dangereux qui fait souvent des victimes. On a vu des cas où, dans

l'impossibilité de dégager le courant autrement, on a été obligé d'employer la dynamite.

Enfin les troncs arrivent à la scierie. On compte en général un été pour le voyage de la flotte depuis le lieu de l'abatage à la scierie, mais quelques coupes sont si éloignées qu'il faut bien le double de temps. Après le sciage, les planches sont empilées de façon que l'air circule librement entre elles.

Le propriétaire de la scierie vend sa marchandise au port d'embarquement, mais ce sont des entrepreneurs qui s'occupent du chargement. En automne il arrive qu'on se trouve à court de temps et il faut travailler jour et nuit pour que la cargaison soit complète avant que les glaces n'empêchent le départ.

Un grand nombre des petites scieries ne travaillent que pendant une partie de l'année, en été et en automne surtout. Par contre les grands établissements fonctionnent toute l'année. Les heures de travail sont malheureusement très longues. Il est indispensable de ne pas perdre un instant; aussi travaille-t-on jour et nuit; deux équipes se relaient toutes les 12 heures. Les heures de travail sont donc de 70 à 80 par semaine.

Ces exploitations de forêts, cette grande industrie des scieries ont pour but l'exportation du bois. On peut se rendre compte de la proportion dans laquelle cette exportation a augmenté par le fait qu'à la fin de la décade de 1850 sa valeur

s'élevait à 8 millions de francs, au commencement de 1880 elle était de 50 millions, en 1901 de 100 millions et enfin elle atteignait 167 millions de francs en 1911.

Les produits sciés, planches, madriers, etc., forment la plus grande partie des bois exportés.

L'exportation se répartit comme suit d'après la quantité de produits sciés :

Grande-Bretagne	28,9	p. 100.
Allemagne	18,7	—
France	18,1	—
Hollande	9,2	—
Belgique	8,4	—
Espagne	6,0	—
Danemark	4,0	—
Afrique du Sud et Australie	2,0	—
Autres pays	4,7	—

Après les scieries, ce sont les fabriques de bobines qui sont les plus importantes dans cette branche de l'industrie du bois. Leur production s'élève à 4 millions de francs et elle est exportée presque tout entière.

INDUSTRIE DU PAPIER

Autant qu'on peut en être sûr, la première papeterie en Finlande fut établie en 1665. Peu à peu il se fonda une quantité de petites papeteries à main, mais elles ont toutes disparu. La seule qui se soit maintenue en activité appar-

tient à la maison J.-C. Frenckell et fils, elle a été fondée en 1783 et c'est maintenant une fabrique moderne.

On fabrique aujourd'hui la cellulose dans 17 usines, la pâte de bois par le procédé mécanique dans 46, le carton dans 14 et le papier dans 23. Ensemble elles comptent 20 000 ouvriers. La plupart de ces fabriques sont de grands établissements modernes. Le plus vaste, celui de la Société par actions Kymene, possède 3 usines de pâte de bois, de cellulose, de carton et de papier. Dans cette dernière 53 machines sont en mouvement. La plus grande largeur du papier est de 330 centimètres.

La valeur de la production de l'industrie du papier a augmenté comme suit :

Année 1885	9,1	millions	de francs
— 1895	15,9	—	—
— 1905	40,9	—	—
— 1909	52,6	—	—

La quantité de la production était en 1909 :

Pâte de bois et carton (procédé mécanique).	150 020	tonnes
Cellulose	71 528	—
Papier	108 039	—

On fabrique le papier en Finlande surtout pour l'exportation. Dans les années 1870-1880, quand l'exportation commença en réalité, sa valeur n'atteignait pas 5 millions. Pendant les quarante

dernières années elle n'a cessé d'augmenter, et en l'année 1911, 285 594 tonnes ont été exportées s'élevant à une valeur de 58 millions de francs.

C'est la Russie qui importe la plus grande quantité de papier finlandais, presque tous les journaux s'y impriment sur ce papier. Puis viennent la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la Hollande, la Belgique et la France.

Dans l'industrie du papier on travaille généralement jour et nuit ; de même en Finlande. Deux équipes de douze heures ou trois de huit heures assurent le travail. Dans les fabriques de papier en Finlande 75 p. 100 des ouvriers sont divisés en deux équipes, 25 p. 100 en trois équipes.

INDUSTRIE TEXTILE

Elle est représentée par six fabriques de coton, filatures et tissages à la fois. La première est celle de Finlayson et Cie à Tammerfors, fondée en 1821 ; c'est le plus grand établissement industriel de la Finlande, il occupe 2 400 ouvriers et produit pour 10 à 12 millions de francs par an.

D'ailleurs toutes les autres fabriques sont aussi très importantes. La valeur de la production totale annuelle s'élève à 36 millions de francs.

Il y a dans le pays, à Tammerfors, un seul

établissement de filature et de tissage de lin. La matière première est constituée pour 1/3 par du lin récolté en Finlande et pour 2/3 par du lin importé de Russie. La production atteint de 3 à 4 millions de francs par an. Les fabriques de draps et de tricots, pour la plupart de petites dimensions, produisent pour environ 20 millions de francs par an.

INDUSTRIE DE L'ALIMENTATION ET DE LA CONSOMMATION

Il y a six sucreries qui raffinent la cassonade importée. La plus ancienne, celle de Tölö, fondée en 1812, est un établissement important. La valeur de la production s'élève à environ 30 millions de francs et la quantité de sucre raffiné atteint à peu près 32 millions de kilogrammes. Autrefois on importait la cassonade d'Allemagne, mais, après une modification au tarif des douanes, les conditions ont changé et toute la cassonade importée aujourd'hui vient de Russie. Il n'y a pas en Finlande de sucreries traitant directement la betterave, mais on fait actuellement des essais de culture pour se rendre compte de la possibilité d'une fabrication de sucre de betteraves du pays.

Une autre industrie importante est la fabrication du cacao, du chocolat et des bonbons. La fabrique principale, celle de Karl Fazer à

Helsingfors, a exporté de ses produits jusqu'en d'autres continents.

L'industrie de la distillation et des brasseries a passablement reculé pendant ces dernières années grâce à la législation restrictive sur les boissons alcooliques.

La fabrication des boissons faibles et rafraîchissantes s'est accrue à mesure que celle des boissons enivrantes se restreignait.

On compte 26 fabriques de tabac dans le pays, entre autres une des plus grandes du Nord, celle du Strengberg et Cie à Jakobstad. Fondée en 1762 déjà, elle occupe environ 1 200 ouvriers, pour la plupart des femmes. Les 2/3 de la matière première importée viennent de Russie. En outre, on importe une certaine quantité de cigares, surtout de provenance allemande et danoise.

INDUSTRIE TYPOGRAPHIQUE

La première imprimerie du pays fut fondée en 1642 à Abo, à peu près à la même époque que l'Université de Finlande. Cette industrie est la seule dont le travail soit réglé par une convention collective, valable pour tout le pays entre les patrons et les syndicats.

LÉGISLATION OUVRIÈRE

Autrefois, pendant l'époque pour ainsi dire primitive du développement industriel en Fin-

lande, les métiers étaient organisés patriarcalement. On ne sentait guère le besoin d'une législation protectrice ouvrière. On se contentait des règlements concernant les enfants contenus dans la législation générale sur l'alimentation. Il est curieux de constater qu'en 1865 déjà une ordonnance a été promulguée touchant un point que les grands États n'ont réglé qu'en 1906 à la convention internationale de Bâle. Il s'agit de l'interdiction de la fabrication des allumettes au phosphore blanc.

Avec le développement de son industrie, la Finlande sentit le besoin d'une législation ouvrière. Un projet du gouvernement fut présenté à la Diète de 1888; la loi qui en sortit et qui est toujours en vigueur, fut promulguée le 15 avril 1889.

Il est interdit d'employer dans les fabriques des enfants au-dessous de douze ans. Le travail de nuit est interdit entre 9 heures du soir et 5 heures du matin, pour les enfants comme pour les adolescents jusqu'à dix-huit ans accomplis. On ne fixe pas de limites aux heures de travail, si ce n'est que pour les enfants entre douze et quatorze ans, le travail effectif ne doit pas dépasser six heures et demie au maximum et douze heures au maximum pour les adolescents entre quinze et dix-huit ans. Les autorités peuvent permettre quelques exceptions à ces règles. Les patrons sont tenus de faire en sorte

que les enfants qui n'ont pas passé par une école professionnelle supérieure reçoivent régulièrement une instruction publique d'au moins douze heures par semaine. Les patrons doivent tenir registre de tous leurs ouvriers mineurs. La loi contient aussi des prescriptions spéciales sur les locaux, les ateliers, les machines, etc. Des inspecteurs de métiers sont chargés de veiller à ce que la loi soit observée; aujourd'hui ils sont sept, deux dames et cinq messieurs ayant fait des études techniques.

Le développement du travail mécanique et les accidents qui en découlent donnèrent naissance à la loi du 5 décembre 1905 sur la responsabilité des patrons en cas d'accident atteignant les ouvriers.

La loi pose en principe que dans les entreprises soumises aux prescriptions de la loi, le patron est obligé d'indemniser l'ouvrier de son établissement blessé par un accident de travail. La loi est applicable à toutes les fabriques. En vue d'accidents occasionnant l'invalidité ou la mort, le patron doit garantir l'indemnité à ses ouvriers (et à leurs ayants droit) en les assurant auprès de compagnies connues et sûres. Pour les incapacités de travail passagères, le patron répond lui-même et dans les cas où il subvient jusqu'à une certaine somme aux frais de la caisse de secours, c'est cette caisse qui indemnise.

Actuellement les assurances contre les accidents du travail chez les ouvriers sont prises auprès de trois compagnies d'assurances mutuelles finlandaises et de quatre étrangères (trois russes et une suisse).

Par la loi du 23 janvier 1902 sur la responsabilité des armateurs, les ordonnances de la loi ont été étendues aux équipages des bateaux finlandais commandés par un marin ayant passé ses examens de capitaine.

Le coût de l'assurance contre les accidents s'est élevé jusqu'à environ le 1 1/2 p. 100 du gain réel des ouvriers.

Il n'existe pas d'assurance contre la maladie; le secours dans ce cas est absolument facultatif. Les dispositions réglementaires à cet égard sont contenues dans l'ordonnance du 2 septembre 1887 sur les caisses ouvrières de secours.

Une enquête faite dans la boulangerie révéla de graves négligences dans l'organisation de ce métier, soit au point de vue des heures de travail, soit à celui des conditions de propreté et d'hygiène. Un projet de loi sur le travail dans les boulangeries fut présenté à la Diète de 1907. De son côté la Diète ayant adopté une loi réglementant ce métier d'une façon plus restrictive encore que le projet du gouvernement, c'est cette dernière qui fut sanctionnée le 4 juin 1908. Elle entra en vigueur le 1er juillet 1909.

Les heures de travail sont limitées aux jours

ouvrables, entre 6 heures du matin et 9 heures du soir ; cependant les veilles de dimanches et de jours fériés, le travail ne peut continuer après 6 heures du soir. Les autorités municipales ont le droit, si demande en est faite, de permettre le travail de nuit la veille des jours ouvrables. Les ouvriers boulangers ne peuvent être tenus à leur travail plus de quarante-huit heures par semaine et pas plus de dix heures sur vingt-quatre. Outre leurs heures de travail, ils peuvent faire des heures supplémentaires, au maximum cent vingt par an et pas plus de dix par semaine. Pour les heures supplémentaires, la paie sera augmentée de 50 p. 100 du gain au minimum. Les ouvriers doivent être rémunérés en espèces et non sous forme de pension, logements ou autres avantages. Les contrevenants sont passibles d'amendes de 10 à 700 francs. La loi s'applique également à ce même travail fait dans des hôtels, des pensions ou des confiseries.

Des ordonnances assez sévères ont été promulguées en outre sur l'état des locaux.

Cette loi sur la boulangerie est considérée comme la plus sévère en Europe. Les patrons et le public y firent une vive opposition, au début surtout. Pendant les quelques années qu'elle a été appliquée, on a pu constater que ses effets ont été presque exclusivement heureux.

PROJETS DE RÉFORMES

La législation ouvrière esquissée ci-dessus est à bien des égards vieille et incomplète. Du côté finlandais on exige des réformes. Des projets complets ont été préparés dans ce but. Par exemple, pour une revision de la protection légale, de la loi sur l'assurance-accidents, les deux projets dépassent de beaucoup les lois actuelles. Il y a aussi des projets sur l'assurance contre l'invalidité, la vieillesse, la maladie, sur l'assurance contre le chômage, sur les conventions ouvrières, les syndicats, etc. Mais d'aucun de ces projets il ne sortira quoi que ce soit tant que continuera le système de gouvernement actuel. Le gouvernement réactionnaire russe, qui, sans en avoir le droit, se mêle de toutes les affaires finlandaises, et les agents de ce gouvernement en Finlande combattent toutes les réformes, celles surtout qui tendent au bien du pays. Ce ne sera qu'après la chute du régime actuel que la législation sociale retardée pourra faire quelque progrès.

Mais en dehors de toutes les entraves occasionnelles, l'industrie finlandaise souffre constamment du manque de fonds nécessaires à une activité assez vive pour exploiter toutes les ressources naturelles qu'offre le pays. Cet état des choses n'aura pas de chances de se trans-

former, car il n'y a guère de richesses abondantes dans le pays même. Et nous sommes trop éloignés des grands marchés financiers et des endroits où les capitalistes aiment à placer leur argent.

XII

L'AGRICULTURE EN FINLANDE

XII

L'AGRICULTURE EN FINLANDE

Par G. GROTENFELT

Pour plusieurs raisons, l'agriculture occupe en Finlande la première place parmi les industries du pays. Non moins de 85 p. 100 de la population totale réside à la campagne. La plupart des habitants vivent plus ou moins directement du travail de la terre, agriculture proprement dite, exploitation forestière, élevage et quelques occupations secondaires. L'agriculture fait entrer dans la circulation de nouvelles et importantes valeurs, elle influe profondément sur l'économie générale du pays. Il va sans dire que ce sont tout d'abord les agriculteurs qui ressentent l'effet heureux ou malheureux des récoltes de l'année, mais la population tout entière en éprouve aussi le contre-coup. On comprend alors que l'agriculture, en Finlande comme ailleurs, porte le titre de mère des industries.

Avant de parler de l'agriculture dans ce pays, résumons brièvement quelques-unes des causes

qui influent le plus sur son développement et son état en Finlande.

Les agriculteurs finlandais ont un vaste champ de travail devant eux. L'étendue du pays — qui représente 3,82 p. 100 de la superficie de l'Europe — compte 373 604 kilomètres carrés ; si l'on en soustrait les 41 659 kilomètres carrés qu'occupent les lacs, on a une superficie de 331 943 kilomètres carrés, un peu plus grande par conséquent que la Grande-Bretagne et l'Irlande réunies. (314 951 kilomètres carrés). Pour leur plus grande partie, ces terres de Finlande sont encore incultes, mais aujourd'hui on entreprend, aussi bien dans les terrains tourbeux que sur la terre ferme, des travaux de défrichement qui promettent pour l'avenir.

La terre ferme offre une grande variété de conditions naturelles. Le sud du pays et quelques contrées côtières au nord-ouest (Ostrobothnie) se composent de plaines relativement nues, tandis que les parties de l'est et du nord se distinguent par leur terrain plus montagneux et plus accidenté. De la côte, le pays s'élève peu à peu en formant des landes et des chaînes de monticules sablonneux, puis il s'égalise de nouveau à l'intérieur pour s'élever encore et se transformer en pays montagneux à l'est et au nord. Le centre du pays se compose ainsi de terrains plutôt plats, coupés de lacs, de terres croulières et de marais, ces derniers offrant en général à

l'agriculteur des terrains propres au défrichement. Le fait que la Finlande a dans son ensemble le caractère d'un pays bas est de la plus grande importance. Par sa richesse en lacs et en cours d'eau (les premiers ne comprennent pas moins du 11,5 p. 100 de l'étendue totale du pays), par ses nombreux terrains à tourbes et ses terres croulières, la Finlande diffère de la plupart des pays d'Europe. 30,8 p. 100 de la superficie du pays est formé de sol de cette espèce.

Ces vastes terres marécageuses jouent un rôle considérable dans l'agriculture en Finlande. Une de leurs plus importantes et moins réjouissantes propriétés est de conserver, dans toutes les parties du pays, le froid et le gel dans leurs eaux stagnantes. De ces « nids de gel » (c'est ainsi que le paysan les nomme dans son langage expressif) peut provenir, en certaines occasions et jusqu'au plein été, une vague de froid intense qui s'étend sur les champs mieux exposés et bien cultivés. En une nuit la récolte sur pied peut geler et la croissance des pommes de terre, du trèfle et des autres espèces fourragères peut être interrompue et arrêtée. Malgré cette malheureuse particularité, dont d'ailleurs les effets, à mesure que le défrichement gagne du terrain, diminuent d'année en année, les marais et les terres croulières sont une richesse pour la Finlande, peut-être même la plus grande que la nature ait accordée à l'agriculture. La culture

de ces terrains et surtout celle des marécages est excessivement rémunératrice, la culture en pâturages et en champs d'avoine est considérée comme particulièrement productive dans ces sols marécageux bonifiés par une certaine quantité de glaise. De nombreux paysans et agriculteurs trouvent déjà occupation et subsistance dans la culture de ces terres.

En Finlande, dans les vallées d'érosion, le long de certains rivages, en quelques endroits des côtes maritimes et dans les plaines de l'Ostrobothnie, on trouve une terre glaise de bonne qualité et très fertile. Dans le haut pays, dans les districts dits « des lacs », dans les landes du centre, on trouve ordinairement une terre sablonneuse. La terre glaise a été, surtout au sud du pays, l'objet d'un travail de culture soigné, tandis que les terres sablonneuses ne portent pour ainsi dire que des forêts. Ces dernières ont cependant été cultivées avec profit en plusieurs endroits.

*
* *

Le climat de la Finlande est déterminé principalement par la situation septentrionale du pays. Le point le plus septentrional de la Finlande dépasse de beaucoup le cercle polaire (66° 32′ 20″ latitude nord) et le point central mathématique est au 65° degré de latitude nord

aux environs de la ville d'Uléaborg. Sachant cela, on ne pourrait trouver étonnant que l'hiver, dans presque tout le pays, fût excessivement rigoureux.

Si la situation seule de la Finlande déterminait son climat, le pays serait pour ainsi dire inhabitable, ses vastes plaines ne seraient que de désertes toundras, sa population serait nomade sans occupation agricole ni civilisation. Mais il y a, heureusement, d'autres circonstances qui annulent, en partie du moins, les effets de cette situation septentrionale et qui permettent au pays de bénéficier d'un climat relativement tempéré. Des courants favorables, maritimes et aériens, amènent au pays les masses de chaleur qui ont rayonné précédemment sur les contrées méridionales ; c'est en premier lieu la proximité relative du Gulf-Stream dans l'Atlantique qui détermine un adoucissement pareil du climat de la Finlande. Les vents qui prédominent dans le pays soufflent du Sud et de l'Ouest, ils apportent de la chaleur et de l'humidité des mers de ces régions. D'autres facteurs contribuent encore à adoucir ce climat : le fait que le pays est entouré par les golfes de Finlande et de Bothnie et par la mer Baltique, sa faible hauteur au-dessus du niveau de la mer, ses montagnes relativement élevées au Nord et sa position générale, inclinée du côté du soleil, à l'intérieur, enfin, l'existence de

grands et profonds courants d'eau, etc. Le voisinage de l'immense territoire russo-asiatique donne au climat une empreinte partiellement continentale, bien que l'influence de l'océan dont nous avons parlé domine sans conteste.

L'isotherme qui indique 0° comme température moyenne pour l'année passe, dans l'hémisphère Nord, un peu au-dessous en général du 60e degré de latitude Nord, et si la Finlande n'était une exception à la règle, cette température moyenne serait celle de tout le pays, puisqu'elle est située au Nord de cette latitude. Heureusement pour la Finlande et sa civilisation, les conditions sont tout autres. L'isotherme qui y indique 0° comme température annuelle moyenne passe par une ligne courbe à travers le pays au 66e degré de latitude Nord. On voit ainsi clairement que le pays jouit d'une température moyenne plus élevée que celle indiquée ci-dessus. En fait la température moyenne de la partie la plus méridionale du pays est de + 5° centigrades.

Dans ce vaste pays, le climat diffère beaucoup d'un point à l'autre. La largeur du territoire, au Sud surtout, est la cause d'une différence de température d'environ 2 degrés entre l'Est et l'Ouest, au bénéfice de l'Ouest où l'influence de la mer est plus sensible.

Ce qui est encore plus frappant, c'est la différence entre le climat du Nord et celui du Sud

du pays. Tandis que les contrées du Centre et du Sud ont, comme nous l'avons dit, un climat tempéré qui permet le maintien de cultures relativement développées et rémunératrices, la partie la plus septentrionale, la Laponie, a un climat polaire typique, — étés très courts et longs hivers, — qui oblige les habitants à restreindre énormément leurs travaux agricoles. Bien souvent ils sont contraints de couper leurs récoltes de céréales avant la maturité complète et d'en faire du fourrage. L'orge seule d'ailleurs peut y être amenée à maturité ; plus au Nord, aucune céréale ne pousse.

Ce coup d'œil sur les conditions climatériques nous montre que la Finlande — si l'on en excepte les contrées tout à fait septentrionales — jouit d'un climat qui rend possibles les travaux agricoles ; dans sa plus grande partie ces travaux sont même lucratifs.

La clarté des nuits, conséquence de la position septentrionale, a une grande influence, au Nord de la Finlande surtout, sur la vie et, par suite, sur la culture des plantes. Les jours d'été sont relativement peu nombreux, mais ils sont longs et lumineux, ce qui fait que les végétaux profitent de grandes quantités de lumière et de chaleur solaires. On a calculé que, par exemple pour les plantes des environs d'Uléaborg (65° 1′ latitude Nord), la somme de ces indispensables facteurs est, à peu de chose près, la même

que celle dont jouissent les végétaux des contrées plus méridionales et plus tempérées du pays pendant des jours chauds plus nombreux mais plus courts. En outre, la pousse extraordinairement rapide, comme forcée, des plantes au printemps est un trait caractéristique des pays du Nord, où le printemps arrive et où les plantes se développent très tard, mais où, ensuite, leur croissance se fait avec infiniment plus de rapidité.

Les végétaux, cultivés pendant des générations dans les contrées du Nord, semblent acquérir une puissance particulière de développement; cultivés dans des régions plus méridionales, ils y mûrissent aussi hâtivement qu'au Nord. Cette particularité donne à la graine de plusieurs plantes cultivées dans le pays, une valeur spéciale comme semence.

Il peut survenir en été, sur de vastes étendues, de très fortes chutes de température, et souvent le gel ravage les récoltes sur pied. C'est là le plus grand obstacle qu'oppose le climat à l'agriculteur finlandais. Ce ne sont pas les froids rigoureux des hivers, ni les courts étés qui s'opposent à la culture dans ce pays, ce sont les nuits de gel en été; plus que toute autre circonstance, elles rendent incertaines les conditions pour l'agriculteur.

Parmi les facteurs déterminant un adoucissement du climat, nous avons indiqué la proximité de la mer. Ce voisinage assure à la Fin-

lande le bénéfice de pluies abondantes. Cependant au centre et surtout au Sud du pays, des sécheresses persistantes au printemps ont été souvent préjudiciables aux récoltes.

L'agriculture, qui n'a cessé de progresser, le dessèchement des terres croulières et des marais, plusieurs autres causes encore ont déterminé son développement vers le Nord. Siècle après siècle, des végétaux ont été introduits du Sud dans notre pays. Sans aucun doute aussi le climat du pays s'est adouci au cours des siècles.

Relativement à son étendue, la Finlande est peu peuplée, ce qui peut, *a priori*, être mis sur le compte de sa situation septentrionale et de la quantité de lacs et de marais tremblants qu'elle renferme. En 1908, la population s'élevait à 3 012 849 personnes dont 2 574 285 (85,4 p. 100) habitaient la campagne et 438 564 (14,6 p. 100), la ville. La densité de la population, qui est plus forte au Sud du pays (de 15,8 à 31,9 par kilomètre carré), était évaluée, cette même année, à 9 personnes par kilomètre carré pour l'ensemble du pays.

La population des campagnes fut répartie cette année-là comme suit :

Propriétaires fonciers	691 533
Détenteurs de propriétés de l'État. .	60 162
Fermiers de terres de l'État	21 477
— — privées	269 981
Total des agriculteurs. . .	1 043 153

Ouvriers de campagne engagés à l'année.	72 105
Ouvriers de campagne non engagés à l'année. . . . . Ayant une exploitation agricole propre	250 415
Ouvriers de campagne non engagés à l'année n'ayant pas d'exploitation agricole propre	181 105
Total des agriculteurs à leur ménage.	503 625

La statistique sur l'emploi de la terre en Finlande est assez peu sûre. Les chiffres ronds suivants donneront une idée de la proportion du sol producteur :

Champs et jardins.	4,7 p. 100	de l'étendue totale.
Prairies	3,9 —	—
Terres non cultivées	91,4 —	—

Les terres incultes se composent en majeure partie de terrains boisés et de marais propres à la culture.

Par rapport aux propriétaires, le sol se divise comme suit :

	Superficie totale p. 100
L'État possède le.	39,4
Les communes possèdent	0,2
Les paroisses	1,0
Les sociétés anonymes	3,0
Les propriétaires privés.	52,7

Par rapport à leur dimension, les propriétés

peuvent (à l'exception des terres de l'État) se répartir ainsi :

	Nombre p. 100	Superficie totale p. 100
Petites propriétés (superficie de moins de 50 hectares)	26,4	4,4
Propriétés moyennes (superficie de 50-250 hectares)	57,2	39,3
Grandes propriétés (superficie de 250-1 000 hectares)	15,0	38,7
Très grandes propriétés (superficie de 1 000 hectares ou plus) .	1,4	17,6

*
* *

La proportion des champs et prairies cultivées est en réalité très petite, surtout si on compare les chiffres ci-dessus à ceux des pays situés plus au Sud. Cependant, si l'on prend en considération la position septentrionale du pays, sa richesse en lacs et en rivières, si l'on compare ces chiffres à ceux des contrées situées sous les mêmes latitudes que la Finlande, ils prennent immédiatement une tout autre valeur.

L'agriculture finlandaise se trouve actuellement dans une période de transition; en plusieurs parties du pays les méthodes anciennes et primitives font place à une exploitation plus moderne et rationnelle. On a commencé, sur une grande échelle, à employer dans l'agriculture des moyens mieux appropriés au but que l'on poursuit. On se sert toujours davantage d'engrais chimiques, d'outils pratiques, de machines im-

portées de l'étranger ou fabriquées dans le pays. On peut aussi mentionner les essais de cultures nouvelles qu'on tente d'introduire dans le pays.

On cultive aujourd'hui des céréales d'automne et de printemps, des racines alimentaires, des légumineuses, des plantes textiles et des graminées.

Parmi les céréales d'automne, le seigle occupe la première place. On le cultive dans tout le pays jusqu'au 66e degré de latitude Nord, et il en existe plusieurs espèces indigènes très résistantes. Le seigle est la toute première des céréales boulangères du pays. A son extrémité Sud-Ouest, dans la région la mieux partagée au point de vue du climat, on cultive le froment, mais en proportion relativement insignifiante.

Les céréales de printemps sont surtout l'avoine et l'orge, la première est aujourd'hui la céréale la plus communément cultivée. La culture s'en étend toujours et dans l'Est de la Finlande gagne vers le Nord. Entre le 65e et 66e degré les conditions d'existence de l'avoine commencent à devenir assez difficiles ; au nord de cette dernière latitude la culture est insignifiante.

L'orge, par contre, s'étend jusqu'aux environs du 68e degré. C'est aussi bien l'orge à deux rangs que celle à six rangs que l'on cultive dans le pays ; c'est pourtant celle à six rangs (communément dite à quatre rangs) qui est le plus généralement répandue. L'orge devient de

plus en plus au Nord et au Sud de la Finlande, la céréale boulangère par excellence.

Parmi les tubercules, la pomme de terre est le plus important dans l'agriculture finlandaise. On la cultive jusque dans les plus petites exploitations et dans tout le pays jusqu'à l'extrême Nord. Ensuite vient le navet. Cette plante a été cultivée chez nous de toute antiquité. Elle existe encore actuellement à l'Est de la Finlande sous la forme de « navet d'écobuage[1] »; et un peu partout dans le pays on la cultive en terre labourée, elle se nomme alors « turneps ». on cultive en grand une espèce du pays, la « turneps d'Östersundom », pour les récoltes sûres et abondantes qu'elle produit. Le chou-rave et la carotte se cultivent dans les champs du pays. Des essais de culture de betteraves ont démontré que de bonnes récoltes, tant au point de vue de la quantité que de la qualité, pourront être obtenues dans le pays. Les légumineuses sont cultivées depuis des siècles en Finlande. Les plus importantes sont aujourd'hui les pois — le gris aussi bien que le blanc — la vesce, le haricot et le trèfle. Les légumineuses occupent actuellemeut une plus grande place dans nos champs que par le passé. Les pois et la

1. Cette espèce s'est répandue dans les jardins potagers de l'Europe centrale, de Paris par exemple : on vend sa graine sous le nom de « Navet de Finlande » chez *Vilmorin-Andrieux et Cie*.

vesces ont, ainsi que l'avoine, très généralement cultivés comme plantes fourragères.

La culture des plantes est en Finlande un des facteurs les plus importants dans l'économie du pays. On rencontre cependant de grandes difficultés lorsqu'on veut établir la valeur exacte des récoltes. D'après les cours de l'année 1905, nous pouvons évaluer la récolte totale de cette année-là à 134 610 101 francs.

Si l'on ajoute à cela le foin, les fourrages verts, etc., dont la valeur s'élève pour cette même année à 211 293 800 francs, on voit que la valeur totale des plantes cultivées en Finlande s'élève à la somme très respectable de 343 903 901 francs. La production en céréales et en racines ne suffit cependant pas aux besoins de la population.

*
* *

Les animaux domestiques en Finlande comprennent principalement aujourd'hui des bêtes à cornes, des chevaux, des moutons, des chèvres, des rennes, des porcs et des oiseaux de basse-cour.

Par sa production de lait, le bétail à cornes joue un grand rôle dans l'économie nationale. On élève dans le pays une race obtenue par une sélection rationnelle de la race indigène et de celle d'Ayrshire.

Le cheval finlandais est très particulièrement résistant à la fatigue, obéissant et de bon caractère; il est relativement petit et de robe roux-alezan. Il a couru avec succès à l'étranger et dans le pays. Grâce à une sélection plus judicieuse des reproducteurs, et à des soins plus rationnels, l'espèce s'est beaucoup améliorée pendant cette dernière décade. On trouve aujourd'hui des races typiques et bien définies dans différentes régions du pays.

Les animaux domestiques sont en Finlande une grande richesse nationale, leur nombre étant relativement considérable. En 1905, d'après une estimation trop basse, la valeur des différents animaux domestiques s'élevait à 168 484 123 francs.

*
* *

L'industrie laitière en Finlande joue depuis de longues années un rôle important dans l'économie agricole des paysans aussi bien que des grands propriétaires. Grâce à la grande quantité de bétail à cornes, la production du lait a toujours été abondante, elle suffit non seulement aux besoins considérables de la population en fait de lait et de produits dérivés du lait : beurre et fromage, mais encore à une exportation importante de ces deux dernières denrées.

Entre 1860 et 1870, la fabrication rationnelle

du beurre et du fromage a peu à peu remplacé les méthodes primitives en usage. C'est ce progrès qui a permis l'exportation du beurre centrifuge. La fabrication du beurre pour l'exportation a encore augmenté depuis l'introduction, à la fin du siècle dernier, de la machine à écrémer, et surtout depuis la création de nombreuses laiteries coopératives dans tout le pays. La production de fromage pour l'exportation s'est accrue depuis que l'on s'est mis à fabriquer le fromage dit « suisse » à destination de Saint-Pétersbourg, dans de grandes fromageries, dont quelques-unes coopératives. Le beurre finlandais est envoyé en partie dans cette même ville, en partie en Angleterre et en Allemagne, la plus grande quantité de fromage est envoyée à Saint-Pétersbourg.

La valeur des produits dérivés du lait s'est élevée de 31 806 000 francs en 1910 à 37 287 000 francs en 1911.

* * *

A l'exception de la Russie septentrionale, il n'y a pas dans toute l'Europe de pays aussi riche en bois que la Finlande quant à l'étendue des districts forestiers. On a calculé qu'en Finlande les terrains boisés forment le 61,1 p. 100 de la superficie totale du pays. Il est donc naturel que dans les travaux agricoles le bois joue un grand

rôle ; la consommation indigène d'objets de bois est en réalité considérable.

L'exportation du bois est de même très importante. Sa valeur s'élevant jusqu'à près de 70 p. 100 de la valeur totale des marchandises exportées, elle dépasse donc de beaucoup toute autre exportation. L'abatage, le transport et le travail du bois occupe chaque année des milliers d'ouvriers, et l'exportation de cet article fait pencher de notre côté la balance du commerce avec l'étranger.

Les affaires agricoles en Finlande sont administrées par les soins du bureau de l'agriculture au Sénat impérial de Finlande et par l'Administration de l'agriculture : 19 agronomes départementaux, 1 pomologue, 1 spécialiste de la culture du lin, 2 spécialistes de l'élève du cheval, 1 pour la fabrication du fromage, 1 pour le labourage, 1 spécialiste pour l'élevage du bétail, 4 pour la laiterie, 6 ingénieurs-agronomes et 1 pour les machines agricoles assistent l'administration.

Les écoles d'agriculture sont nombreuses en Finlande ; il en existe plusieurs sortes. Cet état de choses est favorable non seulement aux buts divers de l'enseignement, mais convient en outre aux conditions économiques agricoles variées des différentes parties de ce pays relativement vaste.

Le plus haut établissement d'enseignement

agricole fait partie de l'Université Alexandre à Helsingfors. Il forme, dans la faculté de philosophie, une section à part d'économie rurale. L'enseignement y est fait actuellement par 6 professeurs titulaires, 1 « extraordinaire », 4 professeurs suppléants, 1 professeur d'économie forestière, 1 privat-docent, 3 maîtres et 3 assistants; 300 étudiants suivent les cours de la section.

Outre cet établissement, la Finlande possède les écoles suivantes qui travaillent dans le même but : 2 instituts agricoles (à Mustiala et à Kronoborg) 29 écoles d'agriculture fixes, 6 ambulantes, 1 institut de jardinage, 5 écoles de jardinage; 16 écoles ménagères, 2 écoles pour éleveurs de chevaux, 5 écoles de maréchaux ferrants, 34 pour éleveurs de bétail et 7 écoles de laiterie.

Il existe quatre établissements d'essais agricoles pour travaux scientifiques et pratiques.

L'État a créé dans la propriété d'Anäs près d'Helsingfors « l'Institut d'essais agricoles de Finlande », qui se divise actuellement en six parties : 1° cultures et essais d'outils; 2° chimie agricole et exploitation des marais; 3° physique agricole et essais de protection contre le gel; 4° entomologie; 5° pathologie des plantes et 6° essais d'élevage. La société pour l'exploitation des marais fait depuis des années de vastes essais dans ses deux établissements. La société pour la culture des céréales a fondé au sud du pays

un établissement pour des essais de cultures. Ces deux sociétés reçoivent des subventions de l'État pour leurs établissements.

Des laboratoires de chimie agricole et des établissements de contrôle des graines ont été créés en diverses parties du pays. Il existe quatre de ces laboratoires où l'on fait aussi le contrôle des graines et deux établissements pour le seul contrôle des graines. L'État a établi à Hangö un laboratoire pour l'examen et l'analyse du beurre. Pour encourager l'agriculture et les métiers accessoires qui en dépendent, on a créé depuis de longues années une quantité de sociétés d'Économie rurale et d'Agriculture, et des associations de métiers. Elles ont toutes de plus ou moins fortes subventions de l'État, qui sanctionne leurs règlements.

Le nombre de ces Sociétés d'Économie rurale et d'Agriculture s'élève à 21 ; chacune a plusieurs maîtres adjoints et des spécialistes à son service. Un grand nombre de sociétés agricoles et d'associations de paysans travaillent en commun avec elles.

La Société d'Agriculture forme deux grandes ligues, l'une est de langue finnoise, l'autre de langue suédoise.

TABLE DES MATIÈRES

VI

VII

VIII

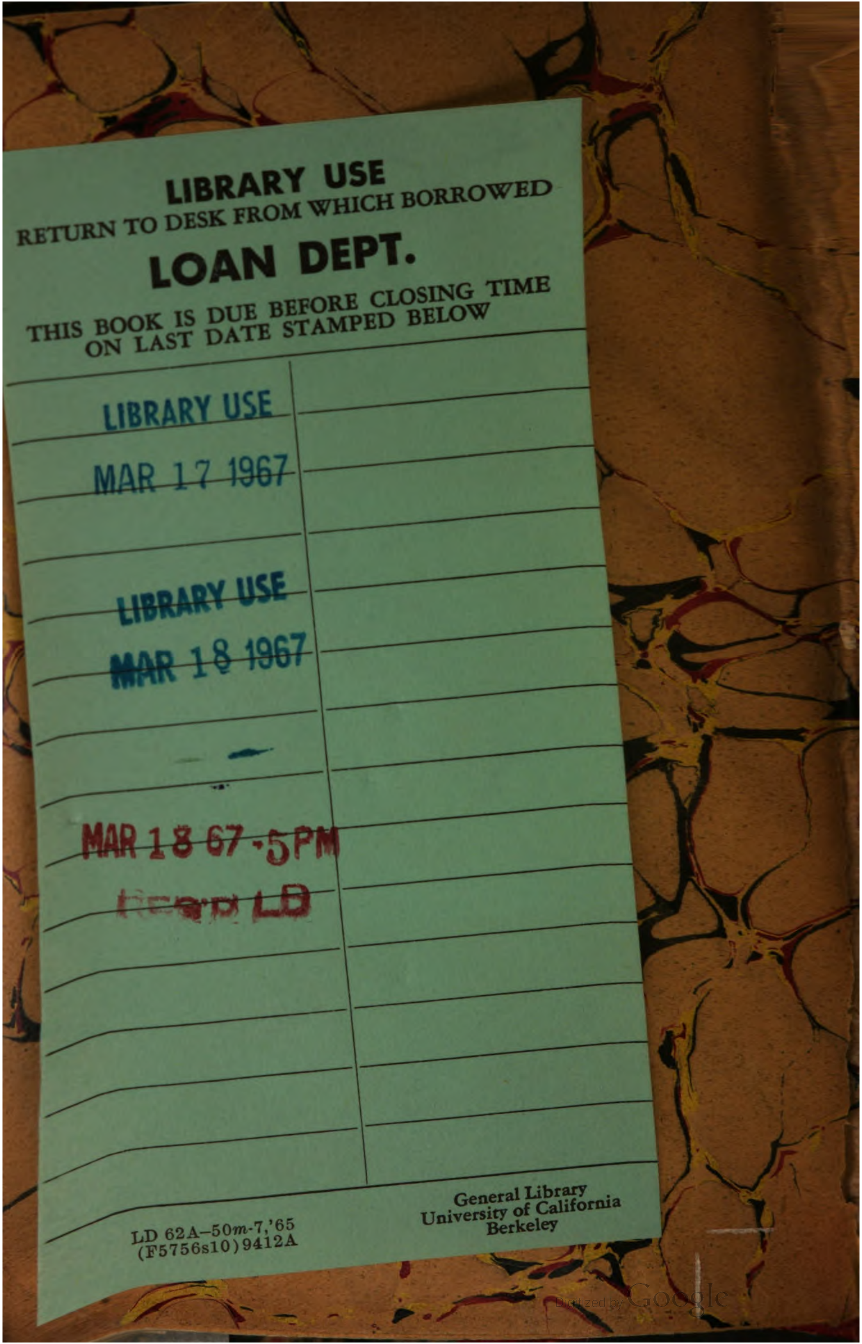
IX

X

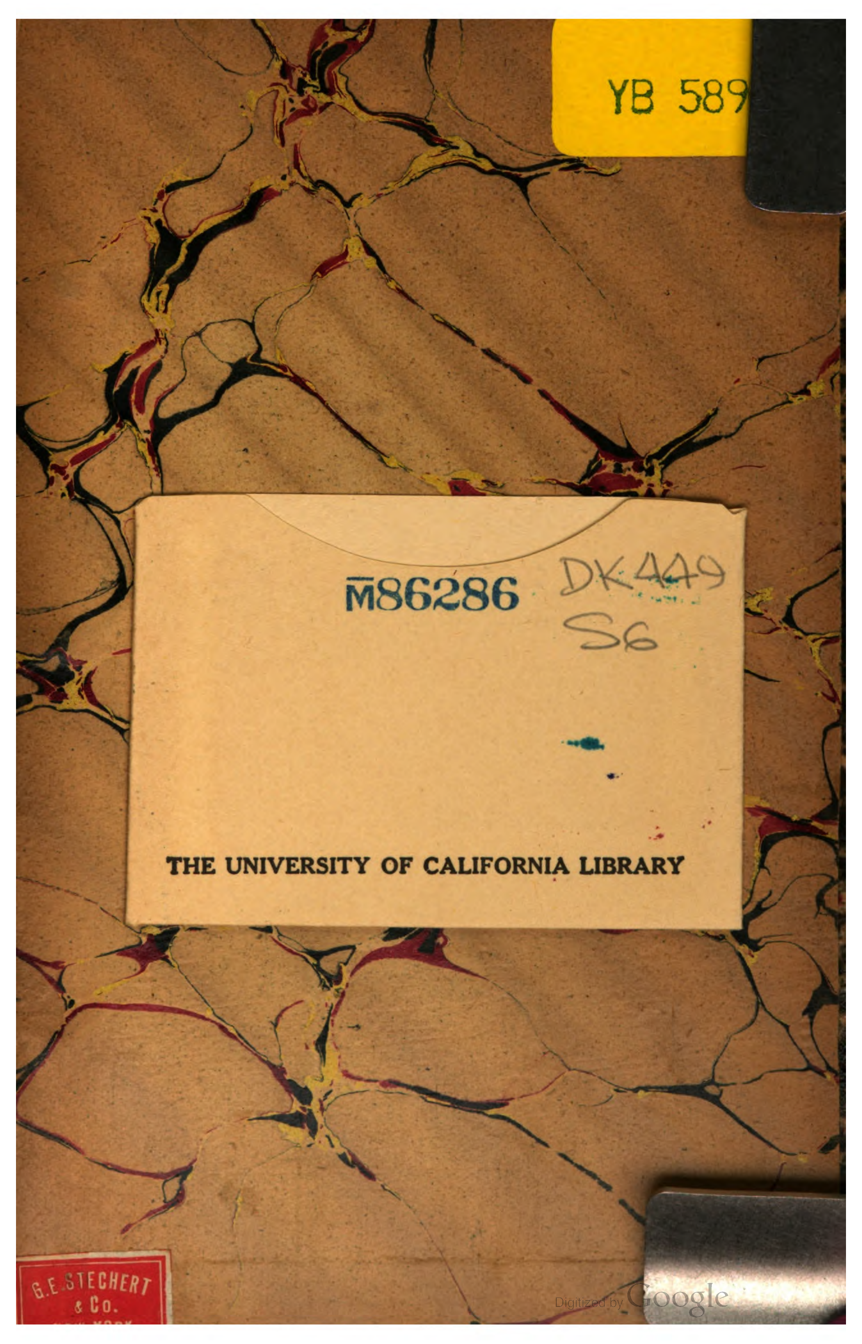
XI

XII

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCCr



LIBRARY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
THIS BOOK IS DUE BEFORE CLOSING TIME
ON LAST DATE STAMPED BELOW
LIBRARY USE
MAR 17 1967
LIBRARY USE
MAR 18 1967
MAR 18 67 -5 PM
LD
LD 62A–50m-7,'65
(F5756s10)9412A
General Library
University of California
Berkeley


YB 589
M86286
DK449
S6
THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
G.E. STECHERT
& Co.
Digitized by Google

